

ANGE ET MARTYR.



Choix de biographies anecdotiques.

Vie de Saint Jean Chrysostome, *patriarche.*
Vie de la Vénérable Louise de France, *Fille de Louis XV.*
Vie de Marie-Antoinette, *reine de France.*
Vie de la Duchesse de Berry, *mère d'Henri V.*
Vie de la Duchesse de Parme, *fille de la précédente.*
Vie de l'amiral Dupetit-Thouars, *par* J. de la Faye.
Vie de Mgr de la Bouillerie, *par le chanoine* Ricard.
Vie de Joseph-Auguste Séguret, *missionnaire au Laos.*
Vie de Vincent Ferrer, *religieux trappiste.*
Vie de Gabriel de Vidaud, *par* E. Pouget.
Vie de La Mennais, *par* J.-B. de Saint-Avit.
Vie de Lacordaire, *d'après les documents de l'époque.*
Vie du V. Don Bosco, *fondateur de l'Oratoire de Turin.*
Vie de Saint Vincent de Paul, *d'après les contemporains.*
Vie du R. P. de Ravignan, *par* Poujoulat.
Vie de Mgr de Beauregard, *évêque d'Orléans.*
Vie de Mgr Postel, *par le cardinal* Foulon.
Vie de Chateaubriand, *par* Gombert de la Garde.
Vie de Julie de Chateaubriand, *sa sœur.*
Vie du B. Jean-Marie Vianney, curé d'Ars.
Vie de Joseph de Maistre, *et Extraits de ses Œuvres.*
Vie de Montalembert, *et Extraits de ses Œuvres.*
Vie du V. Cottolengo, *par* Mgr Postel.
Vie d'Eugène Boré, *supérieur général des Lazaristes.*
Vie de Bellot, *lieutenant de vaisseau.*
Vie de Rubens : *la légende et l'histoire.*
Vie de Charlet, *peintre et dessinateur.*
Vie de Mgr de Ségur, *d'après ses lettres, etc.*
Vie du P. Alexis Clerc, *par le* R. P. Daniel.
Vie de N. S. P. le Pape Pie X, *par* A. Jeunesse.
Vie d'Edouard Benoist, *ancien zouave pontifical.*
Vie du général Ambert, *par* J. de la Faye.
Vie de Philibert Simon, *missionnaire, par* l'abbé Briand.
Vie de Mathieu de Gruchy, *confesseur de la foi.*
Etc., Etc. — Demander le Catalogue.





COMME LES HÉROÏQUES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
SUR LE CHAMP DE BATAILLE. (P. 192.)

Ange et Martyr

PAUL SEIGNERET

SÉMINARISTE DE SAINT-SULPICE

FUSILLÉ A BELLEVILLE

LE 26 MAI 1871

PAR

UN DIRECTEUR DE SAINT-SULPICE

Sixième Édition

REVUE ET AUGMENTÉE



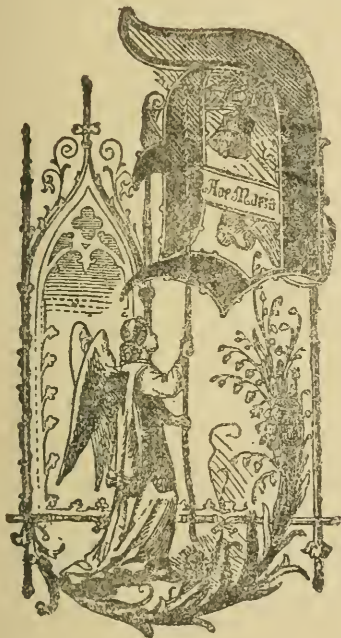
LILLE
(Nord)
LIBRAIRIE ST-CHARLES.

GRAMMONT
(Belgique)
ŒUVRE DE ST-CHARLES.





PRÉFACE



DANS la première pensée qui l'a inspiré, ce livre n'était qu'un souvenir de famille. Il répondait au vif désir qu'avaient témoigné, au lendemain de sa mort, les amis de Paul Seigneret de posséder les traits d'une physionomie dont ils avaient déjà entrevu la beauté, et qui leur apparaissait désormais glorieuse et sainte comme celle d'un martyr.

Bientôt cependant le doux et fortifiant parfum qui s'échappe des pages où notre jeune ami a lui-même écrit sa vie s'est répandu au loin. Le petit cercle d'intimes où le nom de Paul Seigneret éveillait des sympathies si bien méritées s'est agrandi ; et le premier accueil fait au simple portrait de sa belle âme nous encourage à le présenter de nouveau, plus fidèle encore et plus achevé. Des lettres nombreuses, de toutes les plus précieuses, celles que l'affectueux enfant adressait à son père et sa mère, nous fourniront des traits inédits et touchants.

Elles laisseront entrevoir en même temps, et ce n'est pas leur moindre charme, derrière l'aimable figure de jeune homme qui se détache au premier plan de ce récit, une autre figure calme et grave, celle d'un père, qui fera comprendre toute la grandeur et la beauté du rôle de la paternité chrétienne.

La lecture de cette vie, nous avons lieu de l'espérer, sera utile à la jeunesse de notre temps. Parmi ces jeunes gens, espérance de l'avenir, qui peuplent nos collèges, il en est beaucoup dont l'intelligence est éprise du beau et dont le cœur est ardent pour le bien. Paul Seigneret sera pour eux un ami sans égal. Sa parole fera vibrer leurs âmes et y exaltera les sentiments généreux qui les animent. Ce qui les charmera surtout ici, ce sera de trouver toujours, avec l'élégance et la délicatesse de la forme, cette sainte ferveur, ce noble enthousiasme, qui laissent au cœur d'ineffaçables souvenirs.

Paul Seigneret a été, selon l'expression qu'il aimait à s'appliquer, et qui le caractérise en effet admirablement, l'homme des désirs, vir desideriorum ; *et on n'entendra pas la brûlante expression de ces désirs sans se sentir échauffé du feu qui consumait son âme.*





Ange et martyr.



CHAPITRE PREMIER

Le Collège.



É à Angers, le 23 décembre 1845, Paul-Marie-Joseph Seigneret avait un peu plus de vingt-cinq ans lorsque la mort l'a brusquement enlevé. Son extérieur était loin d'annoncer cet âge. Sa taille haute et frêle comme la tige d'une plante qui a trop rapidement poussé, sa physionomie légèrement empreinte de mélancolie, plutôt douce et bonne que virile et accentuée, sa voix faible et tremblante de timidité et d'embarras, tout semblait au premier abord n'indiquer encore

qu'un enfant. Toutefois il ne fallait pas avoir vécu longtemps avec lui pour s'apercevoir que, sous cette organisation à peine achevée, se cachait comme un beau diamant sous son enveloppe de terre, une âme pleine de force et de vie. Sa voix douce et timide disait, à l'occasion, des choses d'une énergie si surprenante; son regard, toujours limpide, devenait parfois si brillant et si vif, et décelait tellement la flamme intérieure; les objets pour lesquels on voyait se passionner son cœur étaient si sérieux, si élevés, qu'on sentait bientôt dans le commerce avec lui, se mêler à la sympathie qu'inspire toujours un jeune homme à l'âme noble et pure, quelque chose du respect dû à l'homme fait. Disons mieux : on reconnaissait et on vénérait en lui l'action manifeste du divin Ouvrier qui se préparait un instrument et un témoin.

Dieu, en effet, l'avait enrichi des dons naturels les meilleurs et les plus appréciés des hommes. Il n'y a qu'une voix parmi ceux qui ont plus intimement connu Paul Seigneret pour louer son intelligence, d'une distinction et d'une élévation remarquables, sa riche et brillante imagination, l'exquise sensibilité de son cœur, et, sous les apparences de la faiblesse, la trempe peu commune de son caractère.

Mais, parmi ces qualités, une surtout brillait d'un plus vif éclat et se reflétant sur toutes les autres, leur donnait cette couleur et ce ton qui ont fait à son âme une physionomie propre et si attachante. « C'est par le cœur que l'homme vaut, » a-t-on dit. C'est par là tout d'abord que se recommandait le jeune homme dont nous parlons. Dieu l'avait doué d'une incomparable puissance de sentir et d'aimer, d'une tendresse de cœur, qui débordait de toutes parts dans sa vie.

De là sa piété fervente et profonde, son amour brûlant pour la personne sacrée de Notre Seigneur Jésus-Christ. De là ses ardeurs juvéniles, ses admirations et ses enthousiasmes sin-

cères et toujours nouveaux pour tout ce qui lui apparaissait comme un reflet de la beauté et de la bonté divines dans les créatures. De là les sentiments les plus affectueux et les plus expansifs à l'égard de tous ceux qui lui avaient fait quelque bien ; une charité naïve qui se refusait à croire au mal, et fixait en toutes circonstances ses regards sur les côtés par lesquels on peut toujours aimer les hommes, si méchants qu'ils soient. De là encore ces désirs de dévouement, ces aspirations à se sacrifier, que nous verrons devenir chez lui plus qu'un attrait, une passion. De là enfin, saus doute, cette radieuse sérénité en face d'une mort cruelle, mais que la foi revêtait pour lui du prestige austère de l'holocauste.

Toutefois, ce qui a fait l'ornement et la force de cette belle vie pouvait en être le danger et la ruine. Une extrême sensibilité est une ressource féconde ou un péril considérable, le ressort qui pousse aux grandes vertus et aux actions héroïques, ou le poids fatal qui entraîne aux abîmes. Aussi devons-nous, pour avoir l'explication complète de la vie que nous allons raconter, ajouter que Dieu, en donnant à ce jeune homme un cœur si ardent et si tendre, lui fit l'inestimable faveur de l'attirer toujours en haut, vers tout ce qui porte un caractère de pureté, de sainteté, de grandeur, vers Lui surtout, la Bonté par essence et la suprême Beauté. Nous le verrons, ce cœur, et c'est là, on peut le dire, toute son histoire, nous le verrons, sous l'action douce et puissante de la grâce, s'agrandir, s'affermir, régulariser ses battements, s'éprendre de plus en plus de Dieu, jusqu'au jour où, de la prison dont il ne devait franchir le seuil que pour aller à la mort, le jeune martyr écrira cette parole d'amour irrévocable : « Je vis toute la journée plongé dans ma Bible, en présence de l'Éternelle Beauté, qui, Dieu merci, m'a ravi pour jamais. »

Suivre les progrès de cette ascension vers Dieu, assister au

développement et au perfectionnement par la grâce de cette nature si heureusement douée, c'est la manière d'après laquelle nous allons envisager la vie tout intime dont nous voulons tracer le tableau.

Comme nous l'avons dit déjà, Paul Seigneret naquit à Angers, où son père exerçait les fonctions de professeur au lycée. Cette condition assurait au jeune Paul le bienfait d'une éducation soignée, d'une instruction classique qui, grâce à son intelligence et à son ardeur pour le travail, devint à la fois étendue, solide et brillante. Mais il reçut de son excellente famille un autre bien d'ordre supérieur et mille fois préférable : il fut élevé en chrétien ; il apprit de son père et de sa mère à aimer et à servir Dieu ; il eut sous les yeux le fortifiant spectacle de convictions religieuses solides et affirmées par les actes ; et son âme d'enfant en reçut ces impressions qui ne s'effacent jamais. Ainsi se trouva-t-il dès lors doucement incliné vers Dieu, comme une fleur qui se tourne vers le soleil d'où lui vient la vie.

Dans cette atmosphère bienfaisante du foyer domestique s'écoulèrent les quinze premières années de Paul Seigneret. Nous en savons peu de chose. Ce qui fait le charme de la vie de famille, c'est souvent le calme et l'égalité même du bonheur dont on y jouit. Là, point d'événements saillants qui méritent de prendre place dans un récit, mais une suite uniforme de petits faits journaliers où peu à peu l'âme se prépare, le caractère se forme, les dispositions s'accusent, jusqu'au jour où, sortant de cette douce retraite, l'enfant se montre ce que l'ont fait les influences obscures, mais continues et puissantes auxquelles il a été soumis.

Quand plus tard, dons ses lettres, notre jeune ami se reporte aux jours de son enfance, il mêle souvent aux plus charmants souvenirs l'expression d'un regret. Ces premières

années lui paraissent dans sa vie comme une période obscure où trop longtemps son âme est demeurée engourdie. Il se reproche de n'avoir point alors assez combattu ses défauts, d'avoir eu pour Dieu un amour trop languissant; souvent il s'accuse d'avoir donné à ses chers parents plus d'inquiétude et de tristesse que de consolation et de joie. Selon la gracieuse comparaison qu'il aime à employer, il était alors endormi au fond d'un ravin jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'éveiller et de lui montrer le sommet de la montagne où il devait aller chercher l'air vivifiant et la pure lumière, et où il tint toujours dès lors ses regards invariablement fixés.

Il y avait cependant dans son jeune cœur les plus heureux germes et il était facile à un regard exercé d'en prévoir le prochain et riche épanouissement. C'est le témoignage de ceux qui à cette époque l'ont connu davantage.

La vie de Paul Seigneret s'ouvre pour nous au moment où il quitte le toit paternel pour aller achever ses études au lycée de Nancy. A cette époque il commence avec ses parents une correspondance qui se renouvelant chaque semaine avec une inviolable fidélité, leur livrait et nous garde tout le fond de son âme. Son père, « qui vient tout de suite après Dieu dans son cœur, » est le confident de toutes ses pensées, et le véritable directeur de sa vie. Le jeune lycéen écrit aussi très assidûment à son oncle, prêtre zélé, près duquel s'est écoulée son enfance, et qui, avec la vénération due à son caractère, lui inspire la plus vive sympathie. On a bien voulu nous confier ces nombreuses lettres : elles feront le fond de ce récit; toute la vie de ce jeune homme plein de droiture s'y reflète comme dans un fidèle miroir.

Au mois de mai 1861, Paul Seigneret, âgé de quinze ans, quittait Angers. Son père allait prendre la direction du collège d'Épinal, et lui, pour être plus rapproché de sa famille,

devait continuer sa troisième au lycée de Nancy. C'était alors, pour l'extérieur, la taille, le timbre de la voix, un tout petit enfant. Le cœur était impressionnable à l'excès et d'une sensibilité presque maladive ; toute émotion un peu vive, joyeuse ou triste, tendait à se traduire chez cet enfant par des larmes qu'il ne pouvait réprimer ; et un mot que nous trouvons dans une de ses lettres d'alors, nous peint son âme livrée sans cesse à des impressions opposées et d'une vivacité alarmante : « Je ne sais, dit-il en parlant de la joie de revoir bientôt sa famille, si je pourrai porter le poids de tant de bonheur ; car le bonheur m'étouffe, comme parfois la tristesse me ronge. »

On se représente aisément l'effet que dut produire sur un enfant de ce caractère cette brusque séparation d'avec tous les siens. Il se trouvait tout d'un coup éloigné de ce qui avait fait jusque-là sa joie, livré à lui-même, dans un milieu où ses sentiments les plus chers ne tardèrent pas à éprouver de pénibles froissements.

Aussi ses premières lettres sont-elles pleines de larmes, et nous le montrent-elles en proie, par instants, à une sombre tristesse.

« Parfois, écrit-il à son oncle, quelques semaines après son arrivée à Nancy, la mélancolie noire me saisit presque irrésistiblement. J'ai présents à la mémoire tous les moindres détails de ces journées de départ dont le souvenir restera toute ma vie, j'en suis sûr, gravé au fond de mon cœur. Je vois encore, comme si j'y étais, la salle à manger pleine de caisses, toute la maison en désordre, le grave et morne silence de mon père, l'activité fiévreuse de ma mère, les sauts et les cris de joie de ma petite sœur. Je vois les adieux déchirants de nos amis. Je vous vois, vous, roulant à la dérobée de grosses larmes, pendant que vous assistiez à tous ces

apprêts. Et le lendemain, mon départ imprévu, vos derniers regards, vos dernières paroles qui retentissent encore à mes oreilles. Ah ! que voulez-vous ? Tant de marques de tristesse ont trop frappé mon imagination pour que je puisse les oublier jamais ! »

« Ma pensée, dit-il un autre jour, se reporte avec une incroyable facilité à vous tous. Je me vois encore à Angers... Il me semble que nous nous promenons encore ensemble dans vos allées, respirant avec délices un air embaumé du parfum des fleurs. Oh ! qui nous rendra jamais nos délicieuses promenades du soir, pendant l'été, que Charles et moi nous aimions tant ! »

Tout lui est occasion de rappeler ainsi et de décrire d'une façon saisissante ce qui a fait le bonheur de son enfance : la maison paternelle et ses joies intimes ; le petit séminaire de Mongazon, où son oncle était professeur et dont le jeune lycéen, qui s'y voyait toujours cordialement accueilli, a conservé le plus doux souvenir ; les riches et larges paysages des bords de la Loire, si bien faits pour plaire à son âme admirablement ouverte aux beautés de la nature.

Ces souvenirs, du reste, ne perdront plus pour lui leur poésie et leur charme : l'amertume des premiers temps de la séparation s'effacera peu à peu ; mais il goûtera toujours un vif plaisir à penser aux lieux et aux personnes qu'il a d'abord aimés. Et peu de jours avant sa mort, de cette prison où on l'avait si brutalement enfermé, son imagination le transportait encore « dans ces splendides campagnes des bords de la Loire, si luxuriantes de verdure et de soleil. Douce paix, ajoutait-il, et radieuse harmonie de la nature ! Quelle amère ironie on trouve dans son contraste avec les fureurs des hommes ! »

A cette époque de sa vie et dans les circonstances où se

trouvait le jeune écolier, c'eût été pour lui un malheur irréparable, s'il se fût livré sans résistance à ces impressions si vives et aux écarts de son ardente imagination ; il n'est pas en effet pour un adolescent, de plus mauvaise conseillère que la mélancolie qui trouble l'âme et la prédispose à la lâcheté et aux défaillances. Mais Dieu veillait sur ce cœur dont il se réservait les plus généreux sentiments, et l'événement qui aurait pu décourager et abattre le pauvre enfant, fut pour lui comme l'éveil d'une vie nouvelle. Hors de la maison paternelle, comme l'oiseau hors du nid qui a jusque-là abrité sa faiblesse, il sentit le danger de sa situation ; et effrayé de son isolement, il s'attacha davantage au fortifiant souvenir des conseils qu'il avait reçus, et chercha en Dieu les secours dont il avait besoin.

Il écrivait le 7 juin 1861 : « Je m'effraye maintenant, chers parents, de ne plus sentir votre direction paternelle. A quinze ans n'ayant point le caractère formé, me voilà séparé de vous et exposé à mille dangers que vous éloigniez de moi quand j'étais sous vos yeux. Un rien peut m'égarer, me faire prendre une fausse route. Je me souviens toujours avec effroi que vous-même, cher père, disiez en me quittant que j'avais cependant encore grand besoin de votre direction immédiate. Oh ! qu'il me serait doux maintenant de rentrer sous la dépendance de mon père et de ma mère ! Que je voudrais, mon cher père, que vous pussiez me voir toujours comme autrefois, surveiller toutes mes actions, mes pensées, mes inclinations, pour me corriger lorsque je prendrais un mauvais chemin ! Où est le temps où tous les soirs, au moment de me coucher, vous me disiez en m'embrassant : « Allons, qu'as-tu fait aujourd'hui ? As-tu bien travaillé ? » Hélas ! pour me rappeler ce temps heureux, chaque soir, dans mon lit, je m'adresse la même question. Quand je suis content de ma

journée, il me semble que je goûte le même bonheur qu'autrefois lorsque vous m'embrassiez en me disant : « Allons, c'est bien ! courage ! » Si j'ai quelque chose à me reprocher, je cherche à me rappeler les reproches et les encouragements que vous m'auriez donnés en pareil cas. Mais tout cela est bien insuffisant et est bien loin de valoir la sagesse de vos conseils. Oh ! chers parents, si je ne puis plus recevoir de vive voix vos avis, du moins, continuez de me les donner dans vos lettres... Dimanche prochain je communierai. Si j'ai tant à faire, qui me donnera la force, le courage, les secours nécessaires, si ce n'est Dieu... ? Jésus-Christ l'a dit lui-même : il n'est point venu pour les saints, mais pour les pécheurs, pour ceux qui souffrent et qui ont besoin de son secours. C'est la pensée qui m'encourage et me permet d'oser m'unir à lui... »

Dieu ne manqua point à la bonne volonté du pieux enfant, et il lui fit trouver dans sa foi naïve, dans son ardeur au travail, dans l'affection de plusieurs de ses maîtres, la consolation et la force dont il avait besoin pour ces premiers jours d'épreuve.

Tout d'abord sa timidité et sa délicatesse extrême l'éloignèrent comme instinctivement de toute liaison intime avec ses jeunes condisciples. L'atmosphère du lycée différait trop de celle de la famille pour que son âme candide n'en fût pas fortement affectée. Il en parle avec amertume, et il peint les souffrances de sa piété avec une énergie où se retrouve la vivacité, parfois excessive, de ses sentiments :

« J'ai un besoin immense, écrit-il à l'approche des vacances de 1861, de revoir enfin tous ceux que j'aime, depuis le temps que je vis seul au milieu d'étrangers. J'ai besoin surtout de soulager mon cœur par la douce intimité de la famille. Je suis si lassé de n'entendre partout que des conversations grossiè-

res, rebutantes ! Ah ! si vous saviez dans quelle compagnie je me trouve ! Partout des blasphèmes, des horreurs sans nom viennent frapper mes oreilles et blesser profondément mon cœur... Que ne suis-je seul ! Cette société, que voulez-vous, me rend mon éloignement plus dur, plus insupportable. Heureux le prisonnier ! il est seul, du moins. Au fond de sa cellule, il peut, sans être troublé, regretter, penser, espérer en toute liberté ! »

Au moment où il exhalait ainsi ses plaintes, un contraste qui se présentait à son esprit, les rendait plus vives. Il se rappelait une scène touchante dont il avait été témoin l'année précédente au petit séminaire d'Angers. Il avait vu les élèves se réunir tous, avant de partir pour les vacances, autour de la statue de la sainte Vierge ; il avait entendu leur chant d'adieu à cette maison, aimée comme une autre demeure paternelle. Le souvenir de ce pieux usage lui faisait faire avec tristesse la comparaison : « Cet adieu touchant fait en chœur par tous vos bons élèves, écrivait-il à son oncle, m'a laissé une impression qui durera toujours. O bienheureuse maison ! Qu'on doit y être bien, sous une règle si chrétienne, si douce, si paternelle ! La morale, les bonnes qualités du cœur s'y conservent dans toute leur pureté, et on n'y connaît point cette espèce d'émulation au mal qui règne dans les lycées, et qui m'en fera toujours abhorrer le séjour... »

Il trouvera cependant un véritable adoucissement à sa peine dans les soins affectueux de plusieurs de ses maîtres qui comprirent bien vite les besoins de cette nature exceptionnelle. Son cœur si délicat en éprouvait la plus vive reconnaissance, et c'est avec une effusion touchante qu'il parle de ceux qui lui faisaient du bien :

« M. N... est un second père pour moi... Oh ! qui lui dira combien je l'aime ! Souvent en voyant tant de bontés, je

sors au plus vite de chez lui pour soulager mon cœur en versant des larmes de reconnaissance... Sa vue seule me fait du bien. Lorsque mes yeux, fatigués de ne voir partout que des figures inconnues et étrangères, rencontrent celle de M. N..., qui me sourit toujours, j'en suis tout consolé... Que je sens combien j'aurais été plus malheureux sans lui!... Après tout, je serais ingrat envers le bon Dieu, si je me plaignais. Que serait-ce donc si, au lieu de trouver en M. le Censeur, M. l'Aumônier, M. l'Économe, de si bons amis et de si sages conseillers, je n'avais rencontré partout qu'indifférence? Cette pensée me console et me fait remercier Dieu, qui n'a pas voulu que je fusse exposé à me laisser accabler par le chagrin. C'est sa bonté divine qui m'a donné tous ces hommes excellents pour me soutenir et m'encourager. »

L'étude fut pour le jeune élève une autre précieuse ressource. Il avait dès lors ce grand amour du travail qui le distingua toujours. Il s'appliquait avec zèle à tous ses devoirs, et son intelligence active autant que sérieuse lui assurait des succès qui ne lui manquèrent point dans le cours de ses études. Dès ce moment il s'encourageait au travail par des motifs élevés. L'étude, il le sentait, lui offrait le moyen le plus efficace d'oublier « ses idées noires » en même temps que de satisfaire le désir qu'il ressentait de faire plaisir à ses parents bien-aimés. Le nom seul du devoir y eût suffi, du reste ; car il exerça toujours sur ce jeune homme un véritable prestige.

Un succès inespéré répondit d'abord à ses efforts. Il débuta par la place de premier, — qu'il annonce avec une simplicité et une modestie remarquables :

« Vous savez, écrit-il le 23 juin 1861, la bonne place que j'ai eue, et que je regarde comme envoyée par Dieu pour m'empêcher de me décourager. Car assurément ce n'est point

là, il s'en faut de beaucoup, le rang que je m'attends à tenir dans la classe... Pour les notes à l'étude et en classe, j'ai toujours eu les meilleures possibles. » Mais huit jours plus tard, un échec également inattendu donnait lieu de sa part aux réflexions suivantes, qui nous dévoilent un trait charmant et ingénu d'affection fraternelle :

« Je ne sais si je vous ai dit ma catastrophe en vers latins. J'ai été le dix-septième sur vingt ; c'est déplorable. Ce qui m'afflige le plus, c'est la peine que cette place aura causée à mon père, qui pour la première fois voit un de ses fils si honteusement placé. Cependant ne me croyez pas désespéré, abattu par ce coup. Non ! de même que j'avais reporté au bon Dieu mon succès, de même aussi je lui ai offert ce revers... De plus, en recevant cet échec, j'en ai remercié le Seigneur qui ne faisait qu'exaucer mes vœux. Car, avant la composition, je l'avais supplié de m'envoyer à moi, qui suis si indigne de lui, toutes sortes de tribulations et de revers, pourvu que mes chers frères soient heureux et remportent des succès qu'ils ont si bien mérités. Voilà que j'apprends que Charles a été le premier et est admis à toutes les compositions du grand concours.... Plus Dieu m'enverra d'épreuves, plus j'aurai de moyens de me rendre moins indigne de lui, et de vous tous qui m'aimez tant sans que je le mérite. »

Ces dernières paroles nous font connaître quelles étaient déjà les dispositions vraiment chrétiennes de son âme. Sa piété, à cette époque de sa vie, est encore, sans doute, naïve et inexpérimentée comme celle d'un enfant ; elle se nourrit surtout de sentiments ; c'est par le côté poétique qu'elle saisit davantage les choses religieuses. Mais elle est réelle ; elle est bien le don de Dieu et elle porte très visiblement dès lors ce caractère inimitable de la piété chrétienne, qui resplendira plus tard avec tant d'éclat dans sa vie, le support

patient et l'acceptation amoureuse de la croix, à la suite de Jésus-Christ. C'est le sentiment qu'il exprime ingénument dans les lignes suivantes ; « M. l'Aumônier m'a prêté une petite Imitation de Jésus-Christ, et chaque matin, dans mon lit, j'en parcours un ou deux chapitres. Ce livre m'a appris à offrir toutes mes peines au bon Dieu. C'est un trésor dont jusqu'alors j'avais ignoré le prix. Combien de fois, dans le courant de la journée, sur le point de perdre courage, ai-je senti, à la pensée de ce que j'avais lu le matin, la force renaître dans mon cœur ! »

« Mes chagrins mêmes et mes épreuves, dit-il encore, deviennent pour moi un moyen de m'élever à Dieu, dans le cœur de Jésus, où on est si bien... Priez Dieu que je sois toujours enflammé d'un saint amour pour Lui. »

Du reste, la meilleure preuve de la sincérité de ses sentiments est la générosité avec laquelle il combattit ses défauts. Il est très facile de suivre dans sa correspondance le progrès de cette lutte que la victoire ne tarde pas à couronner.

On sait que les enfants aiment les friandises, et le jeune Paul n'échappait pas à ce penchant. Il croyait avoir sur ce point quelques reproches à s'adresser. Mais à peine arrivé au lycée, il écrit que, pour se punir de sa gourmandise, comme il l'appelle, il a fait le vœu de ne pas se permettre, tant qu'il sera au collége, un sou de dépense pour se procurer cette sorte de plaisir :

« J'ai fait, voyez-vous, dit-il, de ce mauvais penchant mon ennemi personnel ; je le combats avec acharnement, et j'espère bien en être purgé à jamais quand je reviendrai près de vous. »

Mais il ne s'en tint pas là. Avec son ardeur sans mesure, quelques semaines après, il était pris en flagrant délit d'excessive austérité, et il s'en excusait en ces termes :

« Je vous demande bien sérieusement pardon, à vous surtout, ma bonne mère, du tourment que je vous ai causé. Je vois bien que je me suis laissé entraîner à un excès ; mais c'est que je voulais dompter complètement ce penchant à la gourmandise. Je m'imposais toutes sortes de privations pour m'accoutumer à mépriser la nourriture ; je m'abstenais des desserts, des plats qui excitaient en moi ce penchant. Vous voyez que tout cela au fond n'était pas mauvais ; malheureusement je l'ai poussé à l'excès. O ma chère mère, pardonnez-le-moi, en raison de ma bonne volonté pour me corriger. N'ayez point peur, j'exécuterai fidèlement vos ordres. »

Un autre jour, après une indisposition qui avait inquiété ses parents et lui avait valu une lettre remplie de recommandations affectueuses, il écrit encore à son père : « Quant à votre recommandation d'acheter quelques douceurs, permettez-moi de n'y point obéir ; je me suis passé de cela jusqu'ici et je m'en passerai bien encore, et de grand cœur. D'ailleurs, en entrant à Nancy, j'ai fait le vœu, afin de me punir de ma gourmandise, de ne jamais rien dépenser au lycée pour la satisfaire ; et ce vœu m'a toujours été d'une grande consolation... »

Un défaut poursuivi avec cette énergie et cette constance ne pouvait tenir bien longtemps ; aussi à peine quelques mois s'étaient-ils écoulés que le courageux enfant pouvait écrire : « Maintenant je suis sûr d'être maître de moi ; et j'ai trop combattu ce vilain défaut pour qu'il ose reparaître. »

Sa sensibilité extraordinaire devait lui coûter plus d'efforts. A la vérité, rien n'était plus légitime que les sentiments et les affections qui selon son expression lui « gonflaient le cœur. » Mais il était nécessaire, et on le lui fit aisément comprendre, qu'il apprît à se gouverner davantage et qu'il parvînt à dominer avec plus d'empire ce qu'il y avait d'excessif dans les

émotions qui l'agitaient. Il sentait la difficulté de l'entreprise et demandait pardon d'avance des nombreuses faiblesses qui lui échapperaient sans doute :

« En me demandant de retenir mes larmes, vous me demandez ce qu'il y a pour moi de plus difficile, je crois. Vous le croiriez aussi, si vous connaissiez la violence de mes émotions. »

« Je m'inquiète des vacances, disait-il encore ; je ne sais comment je ferai, mes chers parents, si vous êtes si bons pour moi. Je m'inquiète surtout de ma première entrevue avec vous, ma chère et bien-aimée mère. Comment ferai-je quand vous m'embrasserez, quand je pourrai vous serrer dans mes bras ? J'ai peur de faire des scènes. Pardonnez-le-moi, les premiers jours..... »

Il mit à cette lutte contre sa sensibilité trop vive toute sa bonne volonté et s'appliqua docilement à suivre les recommandations qu'on lui faisait dans ce but : « Cette faiblesse, écrivait-il à son père, est difficile à vaincre. Mais j'ai déjà vaincu d'autres défauts ; je surmonterai aussi celui-là, soyez-en sûr... Je le sens, avec l'aide de Dieu et excité par votre amour, je viendrai à bout de dompter ces émotions... Et comment pourrais-je ne pas me corriger, quand je vois que cela donne tant de joie à tout le monde ? »

Au mois d'octobre 1861, après le repos des vacances, le jeune écolier rentrait au lycée de Nancy, où il devait passer encore trois années. Il revint plus fort et mieux préparé à l'épreuve qui lui avait été d'abord si pénible ; et dès sa première lettre, il est heureux de pouvoir assurer ses parents qu'il a suivi leurs conseils et qu'il s'est « bravement conduit » jusque-là.

Il continua jusqu'à la fin, au lycée, le système d'isolement que sa timidité et les alarmes de sa vertu ombrageuse lui

avaient fait adopter vis-à-vis de ses compagnons d'étude. Ce n'était point chez lui, assurément, dédain ou indifférence ; son âme était incapable de l'un comme de l'autre. Il aimait ses condisciples, et souvent ses lettres expriment avec une ardeur touchante le désir qu'il a de leur vrai bonheur. Mais il avait d'autres attraits et d'autres pensées que ceux qui vivaient à côté de lui, et il en résultait naturellement que, sans cesser d'être bon et obligeant pour tous, il n'était intime avec aucun et demeurait très solitaire dans ce milieu bruyant et animé du collège. Souvent il passait à l'écart, quand il pouvait le faire sans être trop remarqué, le temps des récréations et des promenades. Il aimait à réciter alors son chapelet, et plus tard, l'aumônier du lycée lui en ayant procuré le moyen, il allait fréquemment, pendant que ses camarades se livraient à leurs jeux, se prosterner dans la chapelle et prier au pied du tabernacle.

« Je puis quand je veux, dit-il en faisant part à son oncle de son bonheur, aller faire mon adoration à l'église, prier pour vous tous et pour moi. Il m'est si doux alors, dans le silence et dans la solitude de la chapelle, de m'abîmer dans la pensée de la bonté de Dieu, de l'adorer sur son autel, de lui demander pardon pour tant d'injures dont on l'abreuve. O mon Dieu ! je veux commencer à me donner à vous, et pour toujours... J'ai ce bonheur à discrétion. Que j'en ai remercié M. l'Aumônier ! »

« Pendant les récréations, dit-il vers le même temps, je prie pour vous, et elles passent vite. On me dit que j'ai tort de rester ainsi seul et de ne pas me distraire. Mais si je passe le temps à penser à Dieu, à le prier pour vous et pour moi, ai-je tort encore ? N'est-ce pas un moyen de se remplir de joie et de consolation ? On me dit aussi que je deviendrai égoïste si je ne fréquente pas davantage mes camarades. Je vous

assure que je les aime de tout mon cœur, et je voudrais pour tout au monde leur faire le bien que je leur souhaite. Mais à quoi leur servirait de me mêler à leurs conversations que j'abhorre, et qui, au lieu de la paix que je trouve à prier Dieu, ne me laissent que du vide et du dégoût ? Suis-je égoïste, si je prie pour eux ? Oh ! il me semble que non, du moins. »

Il y eut toutefois une exception à cette règle de conduite qu'il suivait à l'égard de ses condisciples, et nous en parlerons ici pour faire admirer avec quel soin jaloux Dieu veillait sur l'âme de cet enfant, et la guidait dans les occasions délicates. Vers la fin de ses études, Paul Seigneret rencontra dans un jeune homme de son âge cette correspondance des goûts, cette sympathie des sentiments qui rapprochent les âmes, et son cœur si affectueux en ressentit un vif plaisir. Des rapports plus intimes se formèrent entre eux. Ces liaisons ne sont pas sans danger, et ceux qui travaillent à l'éducation de la jeunesse savent combien facilement elles peuvent devenir l'écueil de la simplicité et de l'innocence. Mais la droiture, la pureté de vues, la naïve ouverture de cœur de cet enfant privilégié le sauvèrent d'un danger que vraisemblablement il ne soupçonnait même pas. Il prit, d'instinct, le moyen vraiment efficace d'écarter tout péril, sans se priver du secours qu'il trouvait dans cette amitié. A peine en avait-il gouté la douceur qu'il s'empressa de faire part de sa joie à ceux à qui il dévoilait toujours entièrement son âme ; et il le fit avec une telle aisance et une telle candeur, qu'on put aussitôt s'assurer que, dans ces conditions, cette liaison ne pouvait nuire aux deux jeunes amis.

Elle eut du reste le sort de plus d'une amitié de collège. Elle s'effaça avec le temps et la séparation, non sans avoir auparavant fourni au zèle ardent de Paul Seigneret pour le bien de son ami l'occasion de s'exercer amplement. Le

jeune homme dont le caractère avait sympathisé avec le sien était protestant ; et peu de temps après leur sortie du lycée, il fit part à Paul de l'état de son âme que le doute commençait à envahir. Un ami à ramener à la vérité, c'était une trop belle perspective au cœur du pieux enfant pour qu'il ne se mît pas à l'œuvre avec ardeur. Il écrivait le 20 décembre 1865 : « Aidez-moi à remercier Dieu de ce qu'il a daigné charger ma faible et misérable science de venir en aide à mon pauvre N... Dernièrement il m'a écrit qu'il languissait plongé dans le doute et l'incrédulité, suite inévitable de la religion où il est né. Et depuis ce temps, mes lettres se pressent... Moi qui suis ordinairement si timide dans mes conversations, je m'étonne de tout ce qui jaillit à foison de mon cœur et que je fais courir sur le papier en lettres volumineuses... C'est Dieu seul qui peut m'inspirer et m'éclairer ainsi. Tout ce que je déplore, c'est la faiblesse de ma science de vingt ans, que dans le temps j'aurais dû nourrir et fortifier tout autrement que je ne l'ai fait. Avant chaque lettre, je récite un *Memorare...* »

Malheureusement, le zèle du jeune apôtre n'obtint pas le succès qui l'eût rendu si heureux :

« Vous me voyez aujourd'hui, écrit-il à son père, le 11 janvier 1866, en proie à une tristesse dont je vous jette en passant quelques mots. N.... mon pauvre N..., que j'avais laissé innocent et souriant à la vie, a perdu ce qui faisait sa force et son bonheur. Le doute s'est emparé de lui, l'esprit d'examen l'a envahi. Ah ! si c'était cette noble et haute recherche d'un cœur pur et respectueux sur les vérités qu'on aime de plus en plus en les connaissant davantage, et qui eût fait de mon pauvre ami protestant mon bien-aimé frère en Jésus-Christ ! Mais non !... Il fait partie d'une bande de mes anciens camarades externes de Nancy. Ces beaux messieurs se disent

affectés d'un grand doute *byronique* et se mêlent de tout juger, rejetant ou prenant au gré de leur mesquine raison. Oh ! les présomptueux, qui, au sortir des goûts puérils et de l'amour des thèmes, un beau matin se disent philosophes, puis tranchent du docteur et osent parcourir avec leur seule raison ces champs d'incomparable beauté de la religion, ces divines et mystérieuses vérités que l'on ne doit aborder qu'avec un saint respect. Là où doivent se chercher l'évidence de la foi et le bonheur de l'amour, ils ne voient qu'une carrière pour les échappées de leur philosophisme imberbe. Ce sont eux qui m'ont perdu mon ami. Il était protestant ; mais il avait encore la simplicité et l'innocence des cœurs purs : pour lui, Dieu était tout, et l'aimer faisait son plus grand bonheur. Maintenant tout est changé. Hélas ! toutes mes lettres s'en vont, comme autant de feuilles mortes, se perdre auprès de ce cœur où n'est plus la source de vie. A tous mes raisonnements, à toutes mes preuves les plus concluantes, il répond par des subtilités qui me paraissent ridicules et derrière lesquelles cependant il barricade son incrédulité. Il s'acharne à la surface sans vouloir sonder les profondeurs.

« Les amitiés terrestres ne sont que des boutons qui doivent s'épanouir en Dieu. Hélas ! hélas ! faudra-t-il donc voir se flétrir les nôtres au seuil de l'éternité ? Heureux du moins, trop heureux suis-je de pouvoir consacrer ma vie à aimer un Dieu qu'offensent tant d'âmes pusillanimes, et à prier pour ces pauvres jeunes gens qui se laissent entraîner et dont le souvenir revient si souvent m'attendrir et réveiller mon affection. »

Malgré la réserve que Paul Seigneret apportait dans ses relations, malgré la solitude où se réfugiait son âme un peu mélancolique, il avait une réelle estime pour ses condisciples et il affectionnait ceux de ses maîtres que leurs fonctions

mettaient plus à même de le connaître et de l'apprécier. Le proviseur du lycée de Nancy aimait cet enfant comme l'un des siens ; chaque semaine, il le recevait chez lui et faisait ainsi goûter à son cœur affectueux et reconnaissant le bonheur si regretté de la vie de famille. Plus d'une fois l'écolier modeste et timide s'étonne de l'intérêt qu'il inspire et des sympathies qu'on lui témoigne :

« Il faut, disait-il, que ces messieurs soient bien bons, s'ils peuvent m'aimer un peu, moi qui suis toujours triste, renfrogné, *pleureur ;* car voilà mon portrait. »

Mais il était seul à penser ainsi ; et on ne pouvait voir de près, sans se sentir doucement attiré vers elle, cette nature singulièrement bonne, riche d'intelligence et de cœur, et ornée par une piété aussi vraie que tendre d'un charme inimaginable.

Pendant tout le temps qu'il demeura au lycée de Nancy, Paul Seigneret se fit remarquer par son application au travail et par les succès qui en furent la récompense. Il trouvait de grandes jouissances dans l'étude de la littérature à laquelle il se livra avec ardeur, et il acquit, par son travail consciencieux et bien dirigé, un ensemble de connaissances variées et étendues, peu ordinaires dans un jeune homme au sortir du collège, et qui rendait sa conversation comme sa correspondance également intéressantes et distinguées.

On le regardait comme l'un des meilleurs élèves du lycée, et il fut plus d'une fois l'objet de distinctions flatteuses, dont il était heureux, non pas tant pour lui que pour ses bien-aimés parents. Leur faire plaisir était sa grande ambition et sa récompense la plus douce.

Un jour il raconte à son père que le ministre de l'instruction publique a visité le lycée de Nancy : « M. le proviseur, dit-il, m'a présenté au ministre en lui disant que j'étais le fils du

principal du collége d'Épinal; et malgré mon trouble, il a voulu faire un long éloge de moi devant tout le monde. O mon cher père! comme j'étais amplement récompensé de tous mes efforts en songeant au plaisir que vous éprouveriez! Tenez, pour l'augmenter, je vais tout vous dire. Je vous paraîtrai peut-être bien orgueilleux; cependant l'orgueil est loin de mon cœur, et c'est la seule envie de vous causer de la joie qui me fait faire mon éloge, mon bon et cher père. Le proviseur a dit au ministre que je n'avais pas été une seule fois puni depuis mon entrée au lycée, et que toutes les semaines je suis le premier sur le tableau d'honneur du quartier. Pardonnez-moi cette vanité, si c'en est une. Mais non! je ne vois aucun sujet d'orgueil à accomplir ce qui fait le bonheur de ma conscience et vous cause de la joie; ma récompense est si grande qu'elle efface à mes yeux tout le mérite de mes efforts. »

Les succès très réels qu'il obtenait dans ses classes n'étaient point cependant toujours aussi complets ni aussi soutenus qu'il l'eût désiré pour la satisfaction de ceux qui l'aimaient et qui s'intéressaient à ses études. Lui-même explique comment parfois sa timidité et son extrême impressionnabilité dans les occasions décisives lui valurent des revers qui l'auraient déconcerté s'il n'en avait aussi bien connu la cause. Ses travaux ordinaires, faits avec calme et sans préoccupations, étaient toujours des meilleurs. Mais quelquefois la pensée qu'il subissait une épreuve suffisait à le troubler; et il lui arrivait alors, dit-il, de ne gagner à ses compositions « qu'un bon mal de tête, et une mauvaise place. »

Sa piété croissait chaque jour et préparait admirablement son cœur à l'appel de Dieu, qui aime à choisir les âmes pures et ferventes. Il est touchant de voir quelle large place occupe, dans sa vie d'écolier, cette piété naïve. La prière est sa ressource de toutes les heures: il y a recours dans ses peines;

elle lui sert à sanctifier ses joies. Tout ce qui a pour lui quelque importance, il le recommande à Dieu, à la sainte Vierge. Son regard vers le ciel a cette promptitude, cette simplicité, cette respectueuse familiarité qui est le privilège des âmes innocentes :

« J'ai fait, écrit-il le 8 décembre 1861, l'achat d'une Imitation de Jésus-Christ; il y avait si longtemps que je désirais ce livre! Chaque jour j'y fais, à l'étude, une petite lecture où je trouve de douces consolations. J'y apprends à me détacher le plus possible des choses d'ici-bas... Ma vie s'écoule ici tout tranquillement, pensant toujours bien à vous tous, priant un peu d'heure en heure... Le soir, dans mon lit, je vous retrouve tous en pensée, je vous embrasse tous, je cause avec vous. Souvent le bon Dieu me fait la grâce de me réveiller pendant la nuit; tout est silencieux, tout dort autour de moi. Oh! qu'alors mon cœur s'élève facilement à Lui! Je le prie, en regardant les étoiles qui brillent à ma fenêtre... Il est si doux de prier pour ses parents; et aussi pour ses camarades qui dorment là autour de vous. Pauvres amis ! ils sont loin de savoir tout l'intérêt que je leur porte, et toute la peine que je ressens de leurs fautes. »

Il s'étonnait d'abord d'éprouver parfois de la difficulté à prier; mais bientôt, mieux instruit des misères de la nature déchue, à laquelle il en coûte toujours de se redresser vers le ciel, il en parle avec sa pieuse simplicité d'enfant: « Dites-moi aussi : n'est-ce pas qu'il ne faut pas se désespérer, si souvent l'on ne sent que de la sécheresse pour Dieu, et qu'on ne peut le prier avec amour et attention?

« J'ai lu, dans mon Imitation, que nous n'étions pas même capables de l'aimer sans son secours, et que souvent il nous envoie la sécheresse pour nous punir... Quelle punition, lorsque notre âme qui tend toujours vers Dieu, son Père, qui

veut n'aimer que lui, se voit arrêtée à chaque instant par des pensées toutes matérielles! Mais c'est là notre condition sur la terre... O mon Dieu! quand je pense que, même avec la plus grande bonne volonté, on ne peut avoir la consolation de vous aimer parfaitement et de rapporter tout à vous !... »

Il l'aimait cependant déjà d'un grand amour. On le voit assez aux sentiments qui remplissaient son âme lorsqu'il s'approchait des saints mystères. Il communiait alors tous les mois. Chacun des jours où il avait ce bonheur était pour lui une fête à laquelle il se préparait longtemps à l'avance, et dont il gardait un précieux souvenir qui s'épanche dans l'intimité de sa correspondance. Presque toutes ses communions sont en effet signalées dans ses lettres, et donnent lieu à l'expression des sentiments d'une tendre et affectueuse piété.

Chaque année, la cérémonie de la première communion au lycée de Nancy réveillait dans son âme les plus vives et les plus douces impressions ! Il ne manque jamais de les exprimer avec cette chaleur communicative qui donne un si grand charme à ce qu'il écrit. Voici les sentiments que lui inspire, au mois de juillet 1863, le retour de cette fête tant aimée :

« Depuis que je vous ai écrit, nous avons eu au lycée une bien belle et bien touchante cérémonie, la première communion. On m'avait demandé comme enfant de chœur, pour offrir l'encens ; vous comprenez avec quel empressement j'ai accepté. J'ai donc pu assister à la cérémonie, tout près du bon Dieu et de ces pauvres petits enfants qui allaient le recevoir. Oh ! quel beau jour pour moi, et quelles douces émotions ! D'abord j'ai eu le bonheur de commencer la journée en recevant, moi aussi, ce Dieu si bon. Et puis, que vous dire de la joie qui inondait mon âme, là tout près de l'autel, portant la vue tantôt sur l'accomplissement du divin mystère, tantôt sur ces chers petits enfants recueillis et attendris, tout resplen

dissants d'innocence comme leurs vêtements étaient brillants de pureté et de blancheur! N... a fait sa première communion. Je l'ai vu recevoir, d'un air modeste et recueilli, ce Dieu qui l'a créé, son Père céleste. Je l'ai vu, la main levée, et d'une voix émue et attendrie, renoncer au démon, puis recevoir la confirmation, et enfin adresser à Monseigneur un petit compliment simple et innocent comme lui-même. Mais là, l'émotion l'a gagné ; il s'est mis à pleurer, le cher petit, en se jetant dans les bras de Monseigneur. Cette scène m'a vaincu moi aussi. Jusque-là j'avais eu la force de me contenir, étant trop en vue ; mais dès lors j'étais libre pour le reste de la journée, et, seul avec Dieu, j'ai soulagé par mes larmes mon cœur oppressé d'émotion. O mon Dieu! mille grâces vous soient rendues! N..., j'en suis sûr, a fait sa première communion pénétré d'amour et avec la plus grande ferveur. O mon Dieu, ayez pitié de lui. Guidez-le, conservez-le au milieu des dangers qui l'attendent... Faites que ce cher petit enfant que j'ai vu si beau, si pur, si innocent, ne devienne pas la proie du démon! »

Deux traits en apparence opposés sont particulièrement saillants dans la vertu du jeune élève du lycée de Nancy : à une effusion de sentiments et une poésie d'expression qui pourrait faire craindre que l'imagination n'eût une trop large part dans sa piété, il joint une intelligence de la beauté surnaturelle de la croix et un amour de la souffrance, qu'on admirerait dans le cloître et chez le religieux le plus austère.

Ses ennuis et ses souffrances morales au lycée n'étaient pas sa seule épreuve. La maladie exerça souvent sa patience. Il eut à supporter des maux de tête habituels et de fréquentes indispositions contre lesquels il prit l'habitude, si bien conservée depuis, de lutter jusqu'au bout de ses forces. Quand il est obligé d'en faire l'aveu à ses parents, il ne manque pas



LA PRIÈRE AU SACRÉ-CŒUR. (P. 76.)

d'y ajouter des réflexions comme celle-ci: « Ne faut-il pas souffrir un peu ? — Ces petites misères ont d'ailleurs pour résultat de me faire penser plus souvent au bon Dieu. — Ne craignez point, je supporte mes souffrances avec fermeté, je dirai même avec plaisir, parce qu'en les offrant à Dieu, elles me vaudront peut-être les grâces dont j'ai besoin. »

Dans une lettre du 1er décembre 1862, il fait connaître en ces termes empreints d'une énergie toute chrétienne une indisposition assez grave qui le retenait alors à l'infirmerie du lycée : « Depuis longtemps, dit-il, je ne pouvais plus me réchauffer dans mon lit, et j'avais les pieds à la glace le matin comme le soir, en sorte que je passais une bonne partie de mes nuits à grelotter. Cependant je n'en disais rien, espérant que je pourrais *avoir le bonheur de souffrir ainsi sans tomber malade.* Mais, il y a huit jours, j'ai senti le froid m'envahir tout le corps et à minuit ont commencé des coliques affreuses. Je vous avoue que j'ai cruellement souffert cette nuit-là, sans vouloir rien dire pour ne déranger personne. Le matin, j'étais à bout de forces, et on a dû me transporter à l'infirmerie. » Il parle ensuite des soins qu'on l'oblige de prendre, et il ajoute : « Je suis tout honteux, mon cher père, de vous avouer toutes ces *douilletteries*. Mais Dieu sait comme je regrette mon lit d'autrefois avec ses souffrances qui me portaient si bien à la prière, et qui, j'en suis sûr, m'étaient très utiles... La souffrance, cher père, n'est-elle pas un bonheur ?... »

C'est ce même enfant si généreux en face de la croix qui se montre en même temps à nous toujours tendre, affectueux, ornant des fleurs de la poésie la piété chrétienne et dirigeant sans effort vers Dieu les élans de l'imagination la plus douce et la plus riante. Qu'on en juge par cette lettre où il décrit les joies intimes qui le soutenaient au milieu des difficultés de la

vie de collège. Elle est datée du 22 juin 1863. Depuis quelque temps, on avait fait au jeune élève la faveur, qu'il jugeait inestimable, de ne point partager le dortoir commun. Il reposait dans une chambre de l'infirmerie, et pouvait librement, le soir et le matin, se livrer à ses pieuses méditations :

« ... Oui, cher père, quand je songe à l'amour que vous me portez ainsi que tous les autres, j'en verse souvent des larmes d'attendrissement et mon cœur remercie avec effusion le bon Dieu. Ce serait une ingratitude de se plaindre de quelques souffrances, quand elles sont compensées par l'amour de si bons parents. Cette pensée me redonnait hier joie et courage, lorsqu'après ma sortie, je me promenais silencieusement sous les tilleuls de la grande cour. Il fait si bon se promener ainsi seul, quand tout le flot du lycée s'est retiré, et que ces vastes cours restent solitaires, silencieuses et sonores. Je voyais la nuit envelopper peu à peu tout dans l'ombre ; je respirais avec délices le suave parfum du tilleul ; j'écoutais les bruits de la ville qui venaient mourir à mes oreilles ; je contemplais ce beau ciel étoilé, les ombres mystérieuses des grands arbres, cette vaste cour dont le bruit du sable qui criait sous mes pas troublait seul le silence, cette caserne, cette fournaise qui après avoir trop souvent, pendant le jour, laissé échapper le blasphème et la corruption, était maintenant ensevelie dans les ténèbres et le sommeil.

« Oh ! la nuit, c'est si beau ! c'est une prière si éloquente à Dieu ! ces milliers d'étoiles qui scintillent au firmament, les grandes ombres qui ondulent au souffle de la brise parfumée, toute la nature qui semble recueillie dans une muette contemplation et une action de grâces ineffable à la bonté de Dieu !

« Mon âme, élevée par ce magnifique spectacle en douces rêveries vers le bon Dieu, jetait un regard sur ma vie, et l'amour et la reconnaissance venaient inonder mon cœur, à la

vue des bienfaits dont Dieu me comble. C'est Lui qui m'a donné de si bons parents; c'est Lui qui, il y a huit jours, est venu dans mon cœur, et qui bientôt y apportera de nouveau sa divine présence; c'est Lui qui me donne toutes les joies de son amour, qui m'a tiré de l'indifférence où j'étais plongé, qui est toujours mon Père bien-aimé, le consolateur de toutes mes afflictions.

« Le matin, quand il fait beau, m'apporte d'autres jouissances. Je me lève à quatre heures, et j'ai une bonne heure à passer en prière, en rêveries délicieuses dans le jardin de l'infirmerie. La brise du matin vient m'apporter le parfum des fleurs rafraîchies par la rosée; le soleil apparaissant derrière la cime des arbres, perce de ses rayons vaporeux les brumes dorées; tout est encore calme, plongé dans le silence et le sommeil, et la terre semble sortir d'un doux repos; à peine quelques oiseaux font entendre leurs premiers chants et saluent le Dieu tout-puissant qui leur rend la lumière. Bientôt au loin la cloche du matin annonce qu'avec l'aube on commence à adorer le divin Créateur, et ses tintements lointains qui arrivent jusqu'à mes oreilles se perdent dans la nue avec les élans d'amour et de reconnaissance que fait naître en moi un si touchant spectacle. O bois, retraites chéries, belle nature, qu'il ferait bon maintenant contempler votre réveil en liberté! Dieu, qui êtes si bon, qui nous dispensez ainsi la lumière et vos bienfaits, dispensez aussi en ce jour le bonheur à ceux que j'aime!

« Alors mon âme ravie de si douces émotions hésite un peu, et jette un regard effrayé sur les dangers qui l'attendent pendant le jour. Dans les luttes que j'aurai à y soutenir, tentations, mauvaises pensées, froideurs, saurai-je me conserver sans souillures?

« Enfin, il faut s'arracher à ces suaves jouissances pour se

jeter bravement dans le flot de la journée qui vient trop tôt altérer la pureté et le calme des sentiments qu'inspire le matin. Seulement, de temps en temps, de ce torrent de boue auquel l'âme s'efforce de résister comme la pierre au milieu du ruisseau, elle s'élève à Dieu avec ferveur et amour, lui demandant pardon des entraînements involontaires qu'elle subit et implorant la force dont elle a besoin.

« Enfin, le soir, souvent triste et affligé des imperfections de la journée, fatigué de la lutte, avec quel bonheur je vais me réfugier auprès du bon Dieu ! avec quelle ardeur je lis ce psaume si touchant: *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !* Puis, l'âme rafraîchie par la prière, j'achève ainsi ma journée.

« Ainsi donc, ô mon Dieu, vous m'accablez de joies : les luttes, les souffrances, les chagrins que vous m'envoyez ne servent qu'à me les faire mieux sentir. Oh! soyez béni, mon Dieu, mille fois béni! Venez dans mon cœur qui vous aime; venez y faire votre habitation, comme dans un tabernacle, y recevoir mes adorations, mon amour, en retour des injures qui vous sont prodigués! Qu'il vous soit tout dévoué, et surtout ornez ce pauvre cœur si nu, si souillé d'imperfections et de faiblesses; ornez-le des vertus qui vous en rendront le séjour agréable!

« Mais je m'aperçois, cher père, que mon papier finit. Qu'allez-vous dire devant ce flux de paroles ? Que voulez-vous? Mon cœur est plein, et comme je n'ai personne à qui le confier, je le verse dans le vôtre plutôt que dans aucun autre, comme vous m'y avez engagé. Et d'ailleurs cela vous fera connaître mes dispositions. Mais soyez sûr que tout cela ne m'empêche pas de travailler... Ces jouissances sont pour le matin et le soir, ou pendant les récréations ; le reste est consacré au travail. Ainsi, mon cher père, soyez mille fois béni de l'amour

que vous me portez. Ah ! je vous aime tous plus que je ne puis le dire... »

On ne sera pas étonné, sans doute, que dans une âme où s'épanouissaient avec une telle facilité et une telle abondance d'aussi beaux sentiments, Dieu ait suavement éveillé la pensée de se consacrer à son service et de vivre à l'ombre des autels. Aussi voit-on cette pensée poindre d'abord comme un pressentiment lointain, puis se dessiner davantage, et devenir enfin un désir ardent et irrévocablement fixé.

Pendant les premiers temps de son séjour au lycée de Nancy, Paul Seigneret ne songeait point à l'état ecclésiastique. La carrière militaire semble avoir plutôt alors saisi son imagination ; elle répondait sans doute aussi à ce secret instinct de dévouement qui faisait comme le fond de son âme. Plus tard, nous le verrons, dans les angoisses suprêmes de son pays, revenir un instant à cette idée et faire des efforts désespérés pour s'acquitter de ce qu'il appelait « le facile devoir de donner sa vie pour la France agonisante. » Mais alors que rien ne le sollicitait à ce genre de vie, il s'étonnait lui-même de ressentir cet attrait.

Son frère lui ayant dit un jour que ses regards se tournaient quelquefois vers la vie sacerdotale :

« Qu'il est heureux, s'écrie Paul, d'avoir ce goût ! Il pourra vivre dans la paix du Seigneur, au milieu de la belle campagne, où tout ce qu'on voit porte à adorer et à remercier Dieu. Que de joies pures ne goûtera-t-il pas à aller secourir les pauvres et les malades, à sécher les larmes ! Sa belle âme est bien faite pour cela... Plût à Dieu que je fusse destiné à une semblable vocation ! »

Puis, réfléchissant aux dangers que courra sa vertu

dans l'état militaire : « Priez pour moi la sainte Vierge, ajoute-t-il, afin que j'abandonne cette idée, si par malheur je ne suis pas assez fort pour me conserver pur et intact dans cette carrière. »

Nous avons dit déjà combien sa délicatesse s'était trouvée froissée de ce qu'il avait vu et entendu autour de lui à son arrivée au collège.

« Et pourtant, dit-il un jour, après en avoir parlé avec beaucoup de force, et pourtant, ce n'est que l'image en miniature du régiment. »

Le jeune Paul, à son insu, se trouvait, on le voit, beaucoup plus près du séminaire que de la caserne. Son âme, en effet, était faite avant tout pour le culte de Dieu et pour l'amour des hommes. Les cérémonies religieuses le ravissaient ; et nous l'avons entendu bien souvent parler avec transport des jouissances qu'il éprouvait en assistant aux beaux offices de l'abbaye de Solesmes, et plus tard aux splendides solennités de l'église Saint-Sulpice. D'autre part la pensée de faire du bien à ceux qui souffrent lui causait d'intimes tressaillements. Aussi ne tarda-t-il point à sentir au fond de son cœur l'appel de Dieu, qui se manifestait par une pensée plus fréquente de la vie du prêtre, un attrait plus distinct pour ce qui en fait la grandeur et le mérite. De temps à autre, on voit dans ses lettres l'expression comme furtive de ces désirs nouveaux, et la preuve qu'un autre horizon s'ouvre à ses regards. Dès sa seconde année à Nancy il parle mystérieusement à son oncle de pensées qui germent depuis longtemps dans son cœur et qu'il lui dévoilera bientôt. Un autre jour, laissant son imagination s'arrêter sur des souvenirs de fêtes religieuses, il s'écrie tout à coup en terminant sa lettre : « C'est si beau, tous ces

chants d'église, mêlés à la voix mystérieuse de l'orgue, à l'éclat des lumières, à la fumée de l'encens ! *Ah ! beau rêve ! que ne puis-je le réaliser* ! Mais voilà le tambour ! Adieu ! »

Dans une lettre écrite beaucoup plus tard, en juillet 1868, il nous fait connaître une de ces sollicitations secrètes de la grâce que Dieu adaptait si suavement aux attraits de son imagination et de son cœur. Cette lettre accompagnait l'envoi d'une photographie représentant l'*Ecce homo* du Guide : « J'ai depuis longtemps un religieux attrait pour cet *Ecce homo* du Guide. Je le connus pour la première fois, par un présent de mon frère, à mon retour au lycée de Nancy. Mes prières, mon catéchisme et quelques chapitres de l'Imitation composaient alors toute ma science religieuse. Cette image fut pour moi une révélation ; elle fut certainement un des moyens dont Dieu se servit pour me faire perdre mes goûts militaires. J'aspirai alors à d'autres sacrifices. Je regardais souvent, dans mon bureau, les larmes aux yeux, cette divine figure, d'une expression si profonde de souffrance et d'amour. J'appris, en la voyant, combien il est doux d'aimer un Dieu si bon, en retour de son amour, et pour le dédommager des horreurs que j'avais sous les yeux. Je promis désormais de lui dévouer ma vie, à lui qui nous a donné la sienne dans de si cruels tourments.

« Je gardai ma photographie tout le temps de mon séjour au lycée, et je l'envoyai depuis, comme dernière ressource, au seul ami que j'avais eu au collège. Il était protestant, et alors en Allemagne. J'avais entrepris de le convertir ; j'y perdis toute ma rhétorique ; il garda cette photographie et ne me répondit plus. Je l'ai donnée encore, espérant qu'elle leur ferait le même bien qu'à moi, à plusieurs des personnes

avec qui j'ai eu des rapports d'amitié ou de reconnaissance. »

Ce fut vers le commencement de la troisième année passée à Nancy, que Paul Seigneret s'ouvrit de ses aspirations nouvelles à son père, pour qui il n'avait point de secrets :

« Je vais vous écrire, lui dit-il, la lettre la plus sérieuse, la plus importante à mes yeux que je vous aie jamais envoyée... Vous me témoignez tant de bonté, votre cœur est pour moi si ouvert que je ne puis rien vous cacher et que je veux vous confier ces sentiments que je devais, du reste, dévoiler tôt ou tard... Cependant, je le sens, mon aveu va vous paraître si étrange, si inattendu, que je me trouble et ne sais par où commencer...

« Eh bien ! cher père, je vous avoue que depuis trois ans, sans que personne le sache, je sens constamment grandir en moi le désir d'être prêtre. O mon Dieu, qu'allez-vous dire à ce mot ? D'abord je n'osais en parler, je me disais ce que sans doute tout le monde me dira : Quoi ! si faible d'esprit et de caractère, si mauvais, si peu ferme dans l'amour de Dieu, tu voudrais être prêtre ! Cette pensée a longtemps suffi pour calmer sur le moment mes désirs ; mais ils croissaient toujours. Maintenant, cher père, cette idée ne me quitte plus ; j'ai beau vouloir la rejeter, elle me suit partout, dans mes prières, la nuit, à toute heure. Je sens grandir en moi l'amour de Dieu ; mon cœur se remplit de reconnaissance pour lui ; je veux lui consacrer ma vie, l'honorer un peu par mes faibles hommages, lui qui reçoit tant de mépris. Je veux me vouer au service du prochain, vivre pour les autres, ne m'occuper que de leurs intérêts et de leur salut.

« A cela vous direz que je ne vois que le beau côté de cet état de dévouement et d'abnégation. Ah ! je sais combien il est rempli de douleurs et d'amertume ; je vois tout le mépris et l'abandon où est laissé le bon Dieu ; je sens combien il doit

être pénible de voir, malgré tous ses efforts et ses vœux les plus ardents, le prochain s'endurcir dans le mal et rester sourd à la voix de celui qui donnerait tout avec tant de joie pour son salut. Mais pour un chrétien, est-il sur la terre un état plus avantageux, plus sanctifiant que celui de la souffrance ? Et quel bonheur aussi n'est-ce pas de ramener au bercail quelque brebis égarée ! Quel bonheur d'appartenir à Dieu, de se nourrir chaque jour de son corps divin ! O mon Dieu ! quand je songe à tant de joie, à la sainteté de cet état, à la pureté d'âme qu'il exige, je me sens rempli de confusion. Mais alors un cri s'échappe de mon cœur, un cri qui fait ma confiance et ma force : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, que vous daigniez seulement me regarder, mais dites une parole et mon âme sera guérie, mes souillures seront effacées, je serai pur et digne d'être votre serviteur.

« Telles sont les pensées qui ont grandi dans mon cœur, à l'insu de tous, et malgré moi, pour ainsi dire. Elles ont eu pour effet de m'accoutumer à penser à chaque heure du jour au bon Dieu, à lui rapporter toutes mes actions, à combattre en moi tous les désirs qui lui déplaisent, à trouver mon plus grand plaisir à le prier, à le bénir. Jusqu'ici je n'ai jamais parlé de cela à personne. C'est à vous, mon cher père, que je me confie ; je me jette en aveugle dans votre cœur si bon et qui m'est toujours ouvert.. Je pense avec bonheur que, dans trois ans peut-être, je pourrai me consacrer définitivement à Dieu et entrer au séminaire. Mais je ferai votre volonté et je me préparerai jusqu'à ce que vous me voyiez sans crainte et avec joie entrer dans le sacerdoce... Je suis bien sûr que vous serez heureux de me permettre de me consacrer à Dieu, une fois que vous m'y croirez, avec le temps, vraiment appelé... »

Sans faire aucune opposition à une vocation qui s'affirmait

avec tant d'énergie et en termes si touchants, le père du pieux écolier lui recommanda seulement de mûrir ses pensées pour le moment, ajoutant que le silence serait l'épreuve la plus agréable à Dieu. Le docile enfant accepta avec une soumission toute filiale cette règle de conduite : « O mon cher père, dit-il, c'est pour moi un devoir bien doux que de remettre tout le soin de mon avenir entre vos mains ; persuadé que vous ne voulez que mon bien, je m'abandonne entièrement à votre expérience, à votre prudence, pour me diriger. Maintenant que je vous ai dévoilé mon cœur, je vais travailler avec une nouvelle ardeur à le rendre de plus en plus digne de vous et du bon Dieu, à me débarrasser de tant de défauts que je connais bien, qui m'affligent chaque jour, que chaque matin je me promets d'éviter, que trop souvent le soir j'ai à me reprocher encore. Mais je ne me décourage pas ; j'ai appris que la vie n'est qu'unelutte perpétuelle entre nos bons et nos mauvais sentiments, et que le mérite ne consiste pas à être sans défauts, mais à vaincre ceux qu'on a. Dieu veuille exaucer mes vœux, bénir mes efforts et m'en récompenser en me donnant un amour toujours plus vif pour lui, et en me rendant digne de vous tous...

A partir de ce moment, celles de ses lettres qui ne sont pas adressées à son père ne contiennent plus d'allusions directes à sa vocation ecclésiastique. Mais l'attrait demeura vif et profond dans l'âme, et il se révèle quand, par occasion, le jeune homme est appelé à parler du sacerdoce.

Un jour il annonce à son oncle qu'il a rencontré sous sa main et qu'il lit *Jocelyn*, de Lamartine [1]. Cette lecture con-

(1) Tout autre que Paul Seigneret aurait subi la pernicieuse influence de cette imprudente lecture ; mais parce que le jeune chrétien était dans la plus complète bonne foi, croyant cet ouvrage irréprochable, à cause du sujet traité sans doute, Dieu permit qu'il n'en résultât pour sa vertu aucun dommage.

venait moins que toute autre à un jeune homme dont la sensibilité excessive avait besoin d'être contenue, et pour qui le péril était de se faire du prêtre un idéal où l'imagination eût trop de part. Mais parce qu'il avait agi dans la droiture et dans la candeur de son âme, Dieu changea en bien le mal que ce livre eût pu lui faire. Les pages qu'il y goûta surtout furent celles qui lui rappelaient les pensées dont son âme aimait à se nourrir ; et la description des jouissances que trouvait Jocelyn à méditer dans le silence et la retraite du séminaire, ou à prier dans la solitude d'une église, lui inspira les sentiments de la piété la plus touchante :

« Oh ! oui, dit-il, en voyant le soir le calme majestueux de l'église, la douce obscurité que combat la lampe qui seule veille près du tabernacle d'un Dieu, on sent son âme s'élever, se détacher de la terre, et se répandre en flots d'amour et de reconnaissance pour un Dieu si bon et qui veut bien rester toujours parmi les hommes. Ils le laissent, hélas ! dans l'oubli et la solitude, et Lui est toujours là pour leur donner consolation et courage. Alors un immense désir vient au cœur de se sacrifier à Lui. On voudrait pouvoir, comme cette faible lumière, rester toujours au pied des autels et se consumer dans l'amour de Dieu ! »

Cependant on s'empressa de le détourner de cette lecture dangereuse. L'avis lui vint à la fois d'Épinal et d'Angers, et dans la lettre qui suivit celle que nous venons de citer, l'enfant disait à son oncle, avec sa simplicité ordinaire : « Comme vous, mon père m'a conseillé de ne plus lire *Jocelyn ;* et cette double recommandation est pour moi un ordre inviolable et sacré. »

Une autre circonstance lui fournit l'occasion de dire comment il envisageait la vie ordinaire du prêtre consacré au ministère des âmes. Il raconte l'emploi d'un jour de

vacances qui avait été pour lui un jour de bonheur. C'était la grande fête de la Pentecôte. Arrivé la veille de Nancy, il avait goûté toute la joie que son cœur si aimant trouvait à revoir sa famille. « Le lendemain j'étais réveillé, dit-il, dès quatre heures du matin par les belles cloches d'Épinal, et chaque volée donnait à mon âme des élans d'amour et de joie. C'est que j'avais le cœur pur, prêt à m'unir à mon Dieu, mon Père céleste, d'une bonté inépuisable. Après avoir commencé la journée par tant de bonheur, nous sommes partis à pied, à sept heures du matin, pour un village à deux lieues de distance, où Charles devait toucher l'orgue et passer avec moi tout le jour chez le curé. »

Sa riante imagination se plaît à décrire les charmes de cette excursion à la campagne. Rien n'est oublié, ni « l'air frais du matin et les brises parfumées, » ni « les mille fleurs du printemps. » Il tressaille d'aise à la vue de « ce beau petit village, enseveli dans la verdure, à l'ombre du modeste clocher. » Il regarde d'un œil d'envie « cette charmante petite chambre du curé, avec sa bibliothèque pour l'étude et son crucifix pour y déposer ses chagrins. » Tout l'enchante et le ravit dans cette fête qui contraste si heureusement avec les journées souvent tristes du lycée.

Le soir, au retour, il devisait avec son frère chéri. « Nous vînmes à nous entretenir, dit-il, de la vie inestimable du curé de campagne... Quel bonheur est le sien ! Après avoir vécu retiré du tumulte du monde, occupé seulement de bénir Dieu et de faire du bien au prochain, après s'être consacré au service et au bonheur des autres, passer inaperçu et mourir inconnu du monde, regretté seulement par les quelques familles dont on a été le consolateur et le père ! Ainsi détaché un moment de l'éternité, on passe ce moment dans le temps, sans se laisser souiller aux

turpitudes de la terre, les yeux toujours fixés vers son origine et sa fin ; on retourne pur dans l'éternité et le sein de Dieu. Je sais que les peines ne manquent pas. J'ai lu et médité dans le livre de l'abbé Bautain, *La belle saison à la campagne*, tout ce qu'il dit sur le curé. Mais quoi ! quand on est un véritable prêtre, n'est-il pas vrai que plus on souffre, plus on est heureux ? N'accepte-t-on pas avec joie toutes les souffrances et toutes les croix ? N'a-t-on pas une source inépuisable de jouissances délicieuses et de consolations divines dans la prière, dans la présence de Jésus en son tabernacle ? Et alors que peut-on craindre ? Venez, croix, peines, souffrances, mépris, privations, déboires de toutes sortes : avec la grâce de Dieu, je vous méprise, ou plutôt je vous reçois avec bonheur, comme des bienfaits ! »

Il est impossible de ne voir dans ces élans que la vive sensibilité et le juvénile enthousiasme d'un cœur de dix-huit ans : il y de plus l'empreinte profonde d'idées vraiment chrétiennes et le cachet d'une réelle vocation.

On peut en suivre, du reste, dans la correspondance du jeune Paul avec son père, le progrès et l'affermissement. Plus libre avec celui qu'il avait initié à son secret, et dont il faisait, écrit-il un jour, « le miroir de son cœur, » il rappelle fréquemment ces pensées qui font sa joie et sa vie. Il s'efforce surtout de le bien persuader qu'elles ne sont pas le fruit d'une exaltation passagère, mais que Dieu les a imprimées dans son âme en traits ineffaçables, qu'il est attiré par un charme irrésistible, et que le monde ne lui offre qu'ennui et dégoût. Il discute les raisons qu'on pourrait opposer à ses désirs, et s'applique doucement à dissiper les inquiétudes qu'inspirait toujours sa nature trop ardente.

« O mon cher père ! répond-il un jour à ce sujet, je vous remercie de toutes ces inquiétudes qui marquent le vif et sincère amour que vous me portez. Mais laissez-moi vous découvrir mon cœur. Si vous me voyez ressembler à un enfant, du moins je crois pouvoir dire que je n'en ai pas les goûts. Je passe en revue tous les plaisirs, toutes les jouissances du monde, et je n'y trouve rien qui ne m'inspire de l'ennui et de la tristesse. Dieu seul me donne toutes mes joies, mes espérances. Est-il étonnant que je veuille me dévouer à ce Père si bon qui vient me chercher dans ma bassesse et me tirer de ma boue ? Voilà tout purement l'état de mon âme, mon cher père. Si je suis un misérable, si je ne suis pas digne de son service, du moins Dieu qui me voit sait combien je l'aime, comme je me jette dans son sein, et comme mon unique bonheur est de le prier et d'espérer qu'un jour je serai tout à Lui... Tout ceci n'est point le fruit d'un moment d'exaltation ; c'est mon état depuis bien longtemps...

« Si je suis petit et chétif, eh bien ! les petits m'en aimeront davantage et s'approcheront de moi avec plus de confiance... Et puis, si mon corps ne peut rendre que de médiocres services, j'ai un esprit que je travaillerai toujours à éclairer, à agrandir pour en prêter aux autres les lumières et les vues ; j'ai un cœur qui trouvera son bonheur à partager les peines et les souffrances du prochain ; j'ai une âme où Dieu forme peu à peu des pensées brûlantes d'amour, de fraternité et de paix ; j'ai enfin une voix pour déverser ces pensées dans le cœur des autres et y porter l'amour de Dieu, la paix, la consolation, le bonheur... O mon bon père, quels doux rêves d'avenir ! Mon Dieu, en serait-il ainsi ? Voudriez-

vous m'appeler à faire de si belles choses, à répandre tant de bien ?... Ah ! recueillons-nous, jetons le voile encore sur ces chères pensées d'avenir et de bonheur, pour les nourrir dans le silence, le secret, la douce chaleur du cœur. »

Une autre lettre, écrite plus tard, renferme encore ces paroles :

« O mon cher père, vous me dites de bien réfléchir sur ma vocation ; c'est ma pensée de chaque jour, celle qui fait mon espérance, ma consolation, celle qui me remplit d'amour, de reconnaissance pour le bon Dieu et pour vous tous, mes parents bien-aimés, c'est celle qui me fait aimer tout le monde.

« Je connais peut-être plus que vous ne le pensez les mauvais côtés de cet état, et les souffrances qui attendent le prêtre. Il y en aura, je le sais, de grandes... J'aurai, je vois cela chaque jour, le mépris ou l'indifférence de tant de gens pour qui le prêtre est un homme inutile, livré à la bonne chère et même à d'autres horreurs que je ne puis dire ; car j'entends tout cela. Mais, quand on a Dieu avec soi, plus les hommes vous prodiguent le mépris et l'ingratitude, plus on les aime, et plus on voudrait, à force de tendresse et de douceur, gagner leurs cœurs et les porter à Dieu. Et d'ailleurs, quel serait le mérite si on n'avait que ces infinies jouissances que doit goûter le vrai prêtre ? Si son bonheur est si grand, ne faut-il pas aussi qu'il ait beaucoup à souffrir ? Peut-être je serai pauvre et réduit à lutter contre la nécessité. Eh bien ! c'est une autre joie ; il est si doux de se priver de tout pour donner quelque chose de plus aux autres !.. »

Enfin, peu de temps avant de quitter le lycée, le pieux enfant renouvelle avec la simplicité la plus touchante

l'assurance que son cœur ne saurait s'attacher à un autre qu'à Celui dont il entend le secret et doux appel :

« Je crois sentir en moi plus que jamais l'amour de cet avenir qui me promet paix et bonheur, et m'apparait serein comme un beau soir d'été ; et je remarque avec un secret plaisir, je l'avoue, que je ne suis point fait pour le monde, que je suis gêné devant lui, et que je ne l'aime pas... Je sens que je ne pourrai jamais avoir d'autres désirs que ceux qui remplissent mon âme. Pour attacher ici-bas ma vie, il me faudrait des créatures parfaites, et encore je craindrais de leur nuire par le contact de ma nature imparfaite et grossière. Il n'y a que Dieu qu'on peut aimer ainsi sans lui faire tort, parce que Lui est au-dessus de nous de toute son infinité, et qu'il verse sur nous ses grâces sans que nos bassesses et nos impuretés puissent l'atteindre. Aussi je me livre à son amour avec le plus complet et le plus paisible abandon... »

Pendant que ces belles pensées et ces saints désirs grandissaient dans l'âme du jeune élève, ses études approchaient de leur terme.

Paul couronna par des succès brillants son année de rhétorique, et subit avec honneur, au mois de novembre 1863, l'épreuve du baccalauréat ès lettres. On lui avait fait craindre qu'il ne fût pas suffisamment préparé, avant d'avoir mûri son esprit par l'étude de la philosophie. Aussi n'aborda-t-il les examinateurs qu'en tremblant. Quelle ne fut pas sa joie de voir ses efforts récompensés, et ses prières exaucées ! Son âme se peint admirablement avec son ingénuité, ses ardeurs, ses aspirations, dans la lettre qui annonce son succès :

« Écoutez le récit des faveurs que le bon Dieu m'a faites. Le sujet de discours latin a déplu à tous les autres ; seul, je l'ai

trouvé ravissant. C'était une lettre de saint Basile à saint Grégoire, l'invitant à venir partager sa retraite du Bosphore de Thrace, et lui faisant part de ses joies et de ses sentiments. Avec un sujet si beau, mon cœur s'est ouvert ; j'ai oublié que je composais, et j'ai passé mes quatre heures dans une de nos vallées des Vosges que mon imagination prenait pour modèle... J'ai eu, en littérature, à apprécier *Le Cid*, et à traiter, en philosophie, la question *de la liberté*. Devant ces admirables questions, surexcité par les émotions si vives dont je vis depuis quelques jours, j'ai oublié examinateurs et assistants, pour exprimer, comme malgré moi, tout ce que mon cœur ressentait.... Oh ! vraiment je ne sais comment j'ai fait : moi qui suis si timide, qui d'abord tremblais comme une feuille, je me suis enhardi ; je n'ai plus songé à rien qu'à toutes ces beautés. Je me sentais rougir, pâlir, et cela ne me troublait point. O mon Dieu... c'est vous qui m'avez donné cette force, qui pour la première fois de ma vie, et en public, avez fait découler de mon cœur un peu de ces paroles brûlantes d'amour, d'admiration, d'exhortation, de consolation, que depuis longtemps je sens naître, grandir et remplir mon âme, et que je voudrais pouvoir déverser dans le cœur des autres, pour la gloire de Dieu et pour leur bien. »

On sent dans ces dernières lignes passer un souffle de zèle qui dévoile les graves pensées d'avenir dont Paul se préoccupait alors.

Sa correspondance, pendant cette dernière année passée au lycée, est particulièrement remarquable. Il était devenu jeune homme, et son âme s'épanouissait à la vie comme une fleur aux premiers rayons du soleil. Des sentiments d'une puissance qu'il n'avait point encore éprouvée agitaient son cœur et lui causaient des jouissances toutes nouvelles. Les études littéraires captivaient chaque jour

davantage sa belle intelligence. Il travaillait avec une ardeur infatigable et profitait de la situation exceptionnelle qui lui était faite au lycée pour prolonger ses veilles quelquefois fort avant dans la nuit.

Un âme comme la sienne, on le conçoit, trouvait à la poésie un charme séduisant. Il lut donc les grands poètes et fit des vers. De ses essais, qui, du reste, ne se prolongèrent pas au delà de cette année, il retint seulement la facilité de tourner heureusement une poésie de circonstance.

Un jour du mois de juillet 1864, Monseigneur Lavigerie, évêque de Nancy, honorant de sa visite le lycée, Paul Seigneret lui lut, d'une voix tremblante d'émotion, un compliment en vers qu'il s'était chargé de composer, à la condition pourtant qu'un autre en ferait la lecture. Cet honneur public effrayait sa craintive modestie. Naturellement, le moment venu, personne ne voulut le lui ravir ; et il dut subir, comme il dit lui-même, « ce cercle formidable de prunelles braquées sur lui. » La pièce, qui fut très goûtée, se terminait par ce joli trait :

Quelle que soit pourtant la volupté secrète
Que versent dans nos cœurs l'étude et la retraite,
D'autres biens savent plaire à notre âge enchanté ;
Deux surtout, Monseigneur : repos et liberté.
Maintenant que l'été, sur la nature entière,
Epand si chaudement la vie et la lumière,
Dans les champs, dans les bois, nous irions volontiers,
Infidèles un jour à nos vieux marronniers,
Bénir Votre Grandeur, dont l'heureux privilège
Nous peut ouvrir d'un mot les portes du collège.
Au repos, nous dit-on, Dieu lui-même a songé.
Cet exemple fait loi ! Monseigneur... un congé !...

Après une semaine de travail, le dimanche lui appor-

tait d'ordinaire, avec les joies intimes de la piété dans la sainte communion, les consolations de la vie de famille et de l'amitié. Il quittait ce jour-là le lycée, et reçu comme un autre fils par les parents de son ami, il partageait les douceurs de leur foyer. Le plus souvent une excursion dans les riches campagnes des environs de Nancy venait ajouter son charme à ceux qu'il avait déjà goûtés, et réveiller sa vive admiration pour les beautés de la nature.

Ses lettres de chaque semaine reflètent, avec une admirable transparence, toutes les impressions qui ont fait battre son cœur. Ce qui lui donne ses plus douces joies, c'est l'amour de sa famille, c'est le sentiment de la nature, ce sont ses livres, c'est la poésie, la musique, « qui, dit-il un jour, produit en moi des émotions que vous ne comprenez pas. » Mais sur tout cela, ou plutôt en tout cela ce qu'il aime c'est Dieu, dont le nom revient à chaque instant sous sa plume, Dieu, sa joie suprême, Dieu à qui il pourra un jour consacrer sa vie.

«... Il me semble que j'ai bien changé depuis quelque temps, écrit-il le 10 décembre 1863. L'imagination, le sentiment, l'amour de la poésie, de la musique, de la nature, de tout ce qui est beau, et ainsi de vous, ô mon Dieu, la beauté et la bonté par excellence, croissent d'une manière étonnante. Je vois éclore mille nouveaux sentiments, mille délicieux élans de pensée. N'est-ce pas mon âme qui s'élève des ténèbres et de la froideur où elle était plongée autrefois, à des régions lumineuses, chaudes et vivifiantes ? Ah ! s'il en est ainsi, merci, mon Dieu ! merci de toutes les jouissances que vous me donnez par ce changement heureux ! Cette disposition de mon âme exerce son influence sur les facultés de mon esprit. Ainsi l'année dernière je vous disais que j'avais le travail lent et l'imagination

paresseuse. Les idées ne me manquaient pas ; mais elles passaient rapidement, confuses et comme enveloppées de ténèbres ; au milieu de ce désordre, je ne savais à quoi me fixer, j'hésitais, je me troublais, et la création était lente et pénible. Cette année il n'en est plus ainsi. Il me semble que ce désordre a disparu ; mes idées sont plus claires et plus précises ; je les vois, je puis les choisir et les rendre ; quand je me recueille, elles éclosent et s'épanouissent sous mon regard et je n'ai qu'à prendre, selon l'occasion, les plus humbles ou les plus brillantes. (1) »

Ayant ainsi fait connaître l'état de son âme, il parle longuement des projets qu'il a conçus pour mettre à profit ces heureuses dispositions, La pensée de l'avenir se présente d'elle-même, et bientôt les portes du lycée sont franchies :

« Parfois, mon imagination m'emporte. Je me dis que j'irai voir Paris et ses monuments, que je voyagerai en Suisse, en Italie, afin de connaître ces pays ravissants, avant de renoncer pour toujours au monde, et de me lier à jamais au service des autres. Mais non ! ce serait autant d'argent dépensé qui aurait pu faire des heureux. Non ! je me priverai de ces jouissances, je ne verrai point toutes ces belles choses. Je travaillerai plutôt à faire ma couronne céleste. Ah ! le bon Dieu sera là, si je puis arriver jusqu'à Lui, qui me rendra par ses beautés incomparables, en jouissances infinies, les petites privations que je me serai imposées. Je veux être une goutte d'eau cachée et ignorée de cette fontaine publique qui déverse de tous côtés ses ondes bienfaisantes. Pourquoi tarder plus longtemps ?... »

(1) Ces lignes témoignent de la rare élévation d'esprit qui déjà distinguait Paul à cette époque.

Ses sorties du dimanche lui fournissent la matière de descriptions et de simples narrations où abondent les plus heureux traits. On en lira avec plaisir quelques exemples.

Il aimait beaucoup les fleurs, et souvent il en apportait quelques-unes pour en orner la chambre où il reposait au lycée. Un jour d'hiver, il racontc qu'il est allé avec son camarade visiter les serres d'un horticulteur de Nancy Après en avoir décrit les richesses: « Nous avons, dit-il, choisi deux simples primevères, douces et modestes petites fleurs qui charment par leur léger parfum. Comme j'étais joyeux, le soir, emportant ma chère fleur ! Nous rencontrâmes sur notre chemin un pauvre vieillard grelottant de froid, et nous lui donnâmes le reste de nos bourses. Nous étions si heureux ! ne fallait-il pas faire partager aux autres notre bonheur ? Nous en avons été bien récompensés: le pauvre homme était si touché que les larmes lui en venaient aux yeux. Comme il tenait nos fleurs pendant que nous cherchions nos bourses, il les a admirées, il les a caressées, si bien qu'ensuite elles nous paraissaient plus belles. Maintenant j'ai ma primevère dans ma chambre. Quel bonheur chaque soir de la revoir, de la comtempler, de l'arroser, de surveiller ses développements, de rêver sur cette charmante petite créature qui semble me sourire et m'aimer ! »

« N... dit-il un autre jour, m'a donné une charmante fleur qui se nomme *Androsea* et qui semble avoir une innocence, une pureté virginale ; son calice blanc s'ouvre modestement avec bonheur au jour, puis, la nuit, se referme pour dormir. Chaque soir je la vois se coucher ainsi. Oh ! que c'est donc beau les fleurs !

Ma chambre commence à se parer. J'ai maintenant

une vanille, une androsea, une fougère et un charmant petit rosier-mouche. Tous les matins je les arrose, je les soigne, je respire leurs parfums : ce sont mes petites créatures innocentes et pures à qui je dis le bonjour avant de retourner dans nos noires études au milieu de tant de pauvres camarades qui, hélas ! n'ont plus d'innocence ni de pureté. »

Tel était Paul, simple et bon, non seulement avec ses semblables, mais envers toute créature. Comme autrefois le Patriarche d'Assise, il aurait volontiers prêché les poissons et les oiseaux. La nature eut toujours pour lui un charme incomparable ; elle l'inondait de délices, parce que son âme s'élevait jusqu'à Dieu, l'auteur de toutes les merveilles qu'il aimait à contempler.

« Si la verdure renaît chez vous, écrit-il le 27 avril 1864, je ne puis vous dire comme la nature est belle ici, et de quelles vives jouissances elle me remplit. Aussi attendez-vous à une longue lettre. Si vous saviez quels délicieux moments on passe sous les marronniers en fleurs de la cour, dans le silence de la nuit, contemplant la douce lumière de la lune, qui met au cœur une paix, un calme pénétrant ! Et puis, il fait si beau temps ! Une joie si suave, un si heureux mouvement d'amour et de reconnaissance vous porte au premier réveil à bénir le Père céleste, le maître de cette belle nature, quand en ouvrant les yeux, on voit ce ciel pur où le soleil monte à travers une vapeur dorée !... O mon Dieu ! que la vie est belle dans votre amour ! O mon cher père ! plus je jouis, et plus aussi je vous aime, et je me sens porter à aimer tout le monde. Ah ! la vie ainsi passée serait un paradis sur terre, d'où on s'envolerait pour l'infini bonheur !... »

Une de ses joies dans ses excursions du dimanche était d'aller assister à la grand'messe dans les villages voisins

de Nancy. Là lui revenaient au cœur ses plus chères pensées :

« A sept heures, écrit-il un jour, nous sommes partis pour Rosière, par un temps légèrement couvert et doux. Nous étions tout bondissants de joie, en sentant cet air frais du matin chargé des fortes et bonnes odeurs de la campagne que nous voyions dérouler sous nos yeux ses prairies qui ondulent comme des vagues, et ses blés déjà grands. Puis j'ai assisté à la messe avec bonheur, me laissant aller pendant le sermon aux plus beaux et aux plus heureux rêves d'avenir. Oh ! serait-il donc possible que j'aie aussi un jour la charge et la direction d'un petit troupeau, dans un village dont chaque toit me serait cher et dont chaque habitant serait mon fils ! que je sois tout dévoué à les aimer, à les diriger, à les rendre meilleurs, et plus heureux en ce monde et dans l'autre ! Ah ! il y a des moments où je me sentirais capable, moi si timide et si faible, de déverser dans le cœur de tous ces hommes, en flots brûlants d'amour, de tendresse et de supplications, tout ce que je sens dans mon cœur ; et il me semble que j'oublierais alors ma timidité, mon embarras et ma gêne pour me livrer tout à eux.

« N'y a-t-il pas une éloquence, celle du cœur, qui doit attendrir et émouvoir même les plus grossiers et les plus endurcis et qui doit les entraîner dans la voie qu'on leur ouvre ? Oh ! s'il était possible, ô mon Dieu !... Pendant ces années d'attente, remplissez-moi de sentiments d'amour, de sages conseils, de ces paroles mystérieuses qui fécondent les âmes !... »

« Tout cela, dit-il une autre fois après avoir longuement développé ses projets, et expliqué comment il espérait pouvoir gagner les cœurs, tout cela, mon cher père, est-il un

rêve, une simple vision pastorale, et ne peut-il se réaliser? Il me semble que, s'il est difficile d'accomplir ces projets, on peut y parvenir à force de douceur, d'amour et de persévérance. Et de quel amour ne doit-on pas entourer ces chères âmes qui nous sont confiées, dont on voit les dangers et les espérances, et qu'il dépend de nous peut-être de faire arriver au souverain bien ou de laisser tomber dans le malheur éternel? »

Autant le sentiment des beautés de la nature et l'amour de Dieu dilataient le cœur du pieux enfant, autant lui paraissaient insipides les réjouissances mondaines auxquelles on se livre d'ordinaire si volontiers à son âge.

« Nous sommes allés au cirque, écrit-il un jour, voir toujours les mêmes choses, applaudir sans vergogne et nous remplir de limonade ou de bière. Il faut avouer que ce n'est pas fort intéressant. Il y a quelque chose de si triste à voir ces jeunes gens pleins de force exposer pour quelque argent leur santé! »

Une fête avait eu lieu au lycée, à l'occasion du Mardi Gras de cette année 1864. Vaudeville composé et joué par les élèves, chansons, et autres divertissements bruyants, tout cela avait peu d'attraits pour le jeune Paul. Aussi raconte-t-il qu'il fut tout heureux de passer ce temps au chevet d'un malade, dans l'exercice de la charité: « J'étais, moi, écrit-il le jour du Mercredi des Cendres, à un autre bonheur qui a duré toute la journée d'hier. Ce pauvre M. N... est pris d'un rhumatisme articulaire qui le fait souffrir cruellement; il est couché et j'ai eu le bonheur d'être son compagnon et son garde-malade... Hier, n'étant pas sorti, j'ai passé toute ma journée à côté de lui, causant ou lui faisant quelque lecture pour le désennuyer et tâcher de faire diversion à ses souffrances... Ainsi, le Mardi Gras a été heureux pour moi, et les cla-

meurs que j'entendais parfois du dehors, me faisaient mieux encore goûter mon bonheur.

« Ce matin, nouvelle joie. C'est le Mercredi des Cendres, et heureusement c'était notre tour d'assister à cette cérémonie. J'y ai donc pris part, et les larmes aux yeux, j'ai commencé le Carême, ce beau temps où l'on se repent, où l'on tâche de se purifier aux yeux de Dieu, où l'on aime à redire cette grave parole: «Souviens-toi, ô homme! que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. » Ah! où est le temps où, à Angers, nous prenions part aux saisissantes cérémonies du Carême, où nous entendions chanter les psaumes de la pénitence, cris de l'âme repentante, si touchants et si consolants, où nous faisions cette retraite, où à la clarté des lumières qui brillaient sur l'autel, nous chantions et recevions la bénédiction, où enfin nous assistions à la cérémonie des Ténèbres, pleine d'émotions si profondes? Hélas! dans ce temps-là, j'y étais presque insensible : aujourd'hui leur souvernir seul suffit à me charmer.

Ici, il n'y a rien de toutes ces jouissances, ni chants, ni psaumes, ni retraite, ni salut aux lumières dorant les flots d'encens ni office des Ténèbres. C'est toujours la grande caserne bruyante, insensible, marchant au son du tambour! Enfin, c'est la dernière année!... »

Les derniers jours de cette année, remplie de tant d'impressions diverses, arrivèrent bientôt, et avec eux le moment pour le jeune élève de prendre une décision, de choisir une carrière ou une autre.

Le développement physique ordinaire à son âge n'avait point eu lieu encore, et, près d'atteindre sa dix-neuvième année, il avait toujours l'extérieur d'un enfant. D'autre part, son père craignait que son âme ardente ne se fît illusion sur les difficultés de la vie à laquelle il aspirait. Sa famille désira

donc un temps d'épreuve (1). Il se soumit avec respect à ce désir; et il fut convenu qu'il emploierait ce temps dans un château de la Bretagne, à faire l'éducation des jeunes enfants de M. le marquis du Dresnay, à qui Paul Seigneret avait été recommandé par de bienveillants amis. La perspective de cette vie nouvelle, si peu prévue et si prochaine, fait éclore en lui toutes sortes de pensées et de sentiments « confus et contraires, qui se pressent tumultueusement en son cœur. » Il sait que la foi et la piété chrétiennes sont en honneur à ce foyer où une place lui est offerte, et il en ressent une joie profonde. Il se promet bien d'être un ange près des deux enfants qui vont lui être confiés, et de mettre à leur service tout ce qu'il a de plus tendre et de plus ardent dans le cœur. Il va voir la Bretagne, « ce poétique et sauvage pays de Bretagne, si riche de souvenirs, depuis ses monuments druidiques jusqu'aux traces récentes encore et sanglantes de la Révolution; » et il semble à son imagination que ce sera le lieu convenable pour lire, pendant l'hiver, au bruit de la tempête, les « sombres poésies d'Ossian. » Il sera bien seul, loin de sa chère famille, qu'il aime si tendrement. Cependant il se rapproche de l'Anjou, aux souvenirs pour lui si doux et si vivants.

« Et puis, ajoute-t-il, ce sera pour un an, deux au plus. Et dès lors, je serai libre de ma vie, libre de la donner à Celui qui, à travers des jours voilés souvent de tristesses, m'a envoyé parfois des joies si douces, qui fut toujours mon espérance, ma vie, mon bonheur. »

(1) De longues années passées *dans un lycée* sont assurément la plus sérieuse épreuve que des parents puissent raisonnablement désirer, la plus rassurante, la plus décisive. Mais un père, une mère, même parmi les meilleurs, ont malheureusement cette persuasion qu'une première épreuve, si excellente qu'elle ait été, ne suffit pas : erreur déplorable qui est devenue, pour une infinité de jeunes gens, la cause de la perte de leur vocation, et bien souvent de leur âme.

Enfin le moment arriva de quitter le lycée pour toujours. La dernière lettre que Paul Seigneret écrivit de Nancy, le 29 juillet 1864, renferme ses touchants adieux à cette maison où il avait fait de la vie un si dur apprentissage :

« Certes, ma vie ici n'était pas gaie... Pourtant, mes tristesses dans ce lycée où j'ai vécu trois ans, mes si vives jouissances solitaires m'ont formé autant de liens, inconnus jusqu'alors, qui m'y rattachent et qui, tout à coup brisés, me causent une véritable amertume... Adieu, séjour où j'ai vécu dans les tristesses et les jouissances de la solitude ! Adieu, chers camarades qui, dans les rapports que j'ai eus avec vous, m'avez montré une condescendance et une douceur qui m'ont parfois tant touché ! Nous voici bientôt tous lancés sur la mer de la vie pour y tracer notre sillage au souffle de tous les vents contraires. Qui de nous arrivera au port ? Grande et triste question qui me revient souvent à l'esprit, et me porte toujours à prier pour leur bonheur à tous. Je sens que je les aime, comme on ne peut s'empêcher d'aimer ceux avec qui on a, pendant quelque temps, partagé l'air et la vie ; et sur le point de les quitter à jamais, je voudrais tous les serrer dans mes bras, les emporter, pour qu'ensemble, plus forts, nous suivions le chemin de la vertu et du bonheur.

« Adieu aussi à tous mes endroits privilégiés. Ici, c'est le banc sous les arbres, où j'écoutais, dans l'ombre et le silence, la brise soupirer et la feuille trembler. Là, c'est le coin où, en face d'un plus grand pan du ciel, je contemplais ce magnifique spectacle d'une belle nuit. C'est la tribune de la chapelle où j'ai versé tant de larmes de regrets, de bonheur et d'amour. C'est ma fenêtre où j'aimais tant à rêver en suivant le vol des nuages ; la chambre où j'ai passé de si délicieuses soirées à lire ou à faire des vers. Et je quitte tout cela... pour m'élancer dans la vie ! »



CHAPITRE SECOND

Le Château du Dréneuc.



ERS la fin de septembre 1864, Paul Seigneret arrivait au château du Dréneuc, situé à deux lieues de Redon, sur la paroisse de Fégréac, dont le nom rappelle d'intéressants souvenirs du temps de la Terreur.

Les deux années que le jeune précepteur passa dans cette demeure doivent être comptées parmi les plus ferventes de sa vie. Dans la solitude où s'y trouva son âme, Dieu lui tint lieu de tout et le combla de ses consolations les plus douces. Aussi est-ce à cette époque qu'éclatèrent en son cœur les plus brûlants désirs, et que son amour pour Dieu grandit jusqu'à devenir, selon la saisissante expression d'une de ses lettres, « un amour à tout rompre ».

Il se mit d'abord à l'œuvre dont il était chargé avec l'ardeur qu'excitait toujours en lui la vue d'un devoir à remplir. Et comme il savait regarder les choses par leurs côtés les plus élevés, l'éducation des enfants qu'on lui confiait lui apparut dès lors comme le prélude du dévouement sacerdotal, qui faisait la noble ambition de son avenir.

Il eut bientôt, malgré sa physionomie encore enfantine, gagné l'estime et le respect de tous les habitants du château. Il savait mettre dans ses rapports une convenance, une discrétion, une délicatesse parfaites. Sa douceur était inalté-

rable, et n'excluait pas cependant la fermeté nécessaire au bien des enfants qu'il instruisait. Bon à l'excès, comme il le fut toujours, il était au service, ou plutôt à la merci de tous, jusqu'à prendre sur ses heures de sommeil déjà bien restreintes, pour trouver le temps de donner quelques leçons à plusieurs des domestiques du château.

Les pauvres connurent bientôt sa charité : « L'argent me coule un peu des mains, dit-il peu de temps après son arrivée, et déjà de côté et d'autre, j'ai dépensé une somme assez considérable. Pauvres chères gens que je vois dans la misère, cela leur fait si grand plaisir de recevoir quelque argent, et il m'est si doux de leur en donner !

« Avant-hier, je rencontrai un petit garçon de ferme, âgé de quatorze ans, qui allait aux champs en sautant et en chantant, dans les détours des allées. Je le pris avec moi et le fis causer. Orphelin de père, il se dit bien malheureux ; il mène une vie si dure ! il regrette surtout ce beau temps d'école dû à la munificence du marquis, où, pendant cinq ans, il n'avait qu'à accomplir les obligations faciles de la classe, et passait ensuite tout le reste du temps, libre et insouciant, à parcourir les champs avec ses camarades. Vivement touché de sa confiance et de ses plaintes, je le laissai partir heureux avec quelque argent. Hélas ! depuis la grande dame qui dans son château a ses tristesses, jusqu'à ce pauvre orphelin qui cependant riait et chantait dans le chemin, tout le monde a ses douleurs, ses chagrins à supporter. Pourquoi en refuserais-je ma part ? Je reviens ainsi presque toujours avec quelque bonheur de mes petites expéditions.

Aussi tout le monde aimait *Monsieur Paul*, rendait hommage à ses heureuses qualités, et admirait sa vertu. Madame la marquise du Dresnay, qui put le voir de plus près et l'apprécier davantage, regarda comme une bénédiction du

ciel la présence de « cet ange » dans sa maison ; et elle eut toujours, avec les sentiments d'une tendresse toute maternelle, une vénération touchante pour celui qu'elle se plaisait à appeler « notre petit saint Louis de Gonzague » ([1]).

Cependant la meilleure partie de cette âme d'élite restait cachée sous le voile de l'humilité aux regards des hommes. Mais Dieu, qui pénètre le fond des cœurs, voyait la vertu de cet enfant, comme le grain tombé dans une terre excellente, s'enraciner et croître sans bruit, fécondée par les bonnes œuvres journalières, et fortifiée par l'épreuve. C'est qu'en effet, malgré l'affection dont il était entouré, et qui le touchait beaucoup, il ne tarda pas à sentir le fardeau de la croix.

C'en était une déjà bien sensible que de vivre loin de sa famille. « Mon cœur vous redemande, écrivait-il dans sa première lettre datée du Dréneuc, et, le matin, je me réveille en me disant qu'il n'y a plus là un seul de mes parents chéris, à qui je puisse porter mes premières paroles de souhaits et d'affection. »

Mais surtout son nouveau genre de vie contrariait vivement tous les attraits de son intelligence et de son cœur. Ses chères études abandonnées, sa délicieuse solitude intérieure envahie et troublée, ses journées complètement absorbées par des fonctions que leur continuité rendait plus pénibles, tout cela lui causait parfois d'amères tristesses. Et ayant bientôt acquis la certitude que son épreuve se prolongerait pendant deux années, il ne pouvait s'empêcher d'en gémir :

« Je puis à peine, disait-il, supporter l'idée de voir pendant deux ans mon temps jeté au vent, mon intelligence privée de

(1) Nous mettons à profit les intéressantes notes fournies par madame du Dresnay à M. l'abbé Seigneret, oncle de Paul, sur le séjour du jeune précepteur au Dréneuc. Elles nous font bien connaître quelle suave mémoire il a laissée après lui dans cette maison.

nourriture, de voir enfin se déflorer inutilement ces deux belles années de jeunesse dont j'eusse voulu offrir à Dieu seul toute la fleur et tout le parfum. »

Ce que la nature repoussait avec force, la grâce le lui fit accepter avec amour de la main de Dieu. A cette époque de sa vie, on voit grandir encore, dans l'âme de Paul Seigneret, cet amour de la croix, naguère si remarquable dans le jeune élève du lycée ; cette volupté du sacrifice, qui se traduira plus tard, en face du martyre, par d'admirables accents, et qui dès lors lui dictait des paroles dignes de saint François de Sales :

« Il m'a été imposé, écrit-il le 1er juin 1865, une croix bien dure et bien lourde, parce qu'il m'y faut crucifier toutes mes aspirations, mes goûts, ma volonté. Rendons-en grâces à Dieu... Et qu'importe, mon Dieu, de quel bois soit la sainte et bénite croix que vous voulez bien m'envoyer ? Ou plutôt n'importe-t-il pas qu'elle soit du bois le plus lourd, le plus dur, le plus hérissé d'épines, où l'on se puisse déchirer dans tout son être ? Oh ! que ne suis-je jugé digne d'en avoir une plus pesante ! O bonne petite croix ! je t'embrasse avec amour, parce que, armé de ton bois sacré, je pourrai arriver plus plur et plus digne au but de mes désirs. *O mi bone Jesu, Jesu dulcissime !* Que ne souffrirait-on pas quand vous avez tant souffert pour nous ? Aussi je veux m'étendre tout de mon long sur la croix que vous m'envoyez. »

Et ce n'étaient pas là de vaines paroles, fruit d'une imagination et d'une sensibilité exaltées. Les actes y répondaient, ces actes de tous les jours, dont un grand nombre n'ont que Dieu pour témoin,et qui sont la meilleure preuve de la solidité des vertus. Le jeune précepteur menait, sans affectation aucune, une vie très mortifiée ; et madame du Dresnay, qui comprenait sa ferveur, en remarquait avec admiration les pratiques :

« C'est bien, écrivait-elle à M. l'abbé Seigneret, la violette la plus cachée et la plus parfumée qui se puisse rencontrer. » — « Cet enfant sera un jour la gloire de notre famille, comme il en est déjà la bénédiction. » — « C'est véritablement une nature *façonnée* pour le ciel. »

Un jour elle crut devoir dénoncer les austérités excessives du « petit anachorète. » Il faisait alors ses délices des *Vies des Saints ;* il venait en particulier de lire la Vie du curé d'Ars, et, sous l'influence de tant d'exemples héroïques, il s'imposait des privations capables d'altérer sa santé. Prévenu qu'on en avait informé son oncle, le jeune homme lui écrit sur le ton d'une aimable plaisanterie :

« Je vois d'ici se former à Angers un orage noir de sermons et de doux reproches, prêt à fondre sur moi. Mon cher oncle, je vous en supplie, laissons ces mesquineries, et que Dieu me pardonne de le servir si indignement et si petitement ! Véritablement, c'est trop de sollicitude pour *messer Gaster* (1). C'est une vile bête qu'il faut mépriser et mater. On n'en vole que mieux, on n'en aime que plus purement. D'ailleurs, je ne fais rien qui mérite attention ni reproche. Soyez donc tranquille. »

Il continua, autant qu'il le put faire sans attirer l'attention, ses mortifications journalières, pratiquant une extrême sobriété dans ses repas, ne buvant ordinairement que de l'eau, sachant se priver adroitement des mets qui lui eussent été plus agréables. Beaucoup, sans doute, de ces petits sacrifices sont demeurés le secret de Dieu.

Bien qu'il fût très sensible au froid et que l'hiver, selon son expression, lui « glaçât l'âme comme le corps, » il ne faisait presque jamais de feu. C'est, disait-il, « afin de m'en-

(1) Maître le Ventre.



COMME AUTREFOIS LE PATRIARCHE D'ASSISE.... (P. 58.)

69-70

durcir pour plus tard et de préparer mon corps, aussi bien que mon esprit, à la vocation que je poursuis et qui doit offrir tant de fatigues. »

Une lettre du 20 octobre 1865 contient, sur ce sujet, ces paroles généreuses : « Depuis quinze jours, un vent de mer terrible nous apporte tempêtes sur tempêtes, avec des torrents de pluie. Adieu donc, beaux jours ! Un ennemi se dresse devant moi, que je veux combattre et vaincre : c'est l'hiver dont l'âpre et dur toucher, non seulement me fait souffrir, mais finit parfois par m'envelopper d'une tristesse qui m'engourdit. Je remercie Dieu de m'avoir fait si sensible au froid, et cette année, je veux lutter contre lui, non pas avec résignation, mais avec amour et bonheur. Je commence plein d'une joyeuse ardeur ; que la fin me trouve tel, et que cela continue toute ma vie ! »

Son amour pour la souffrance le portait encore à d'autres pratiques plus extraordinaires. Un matin, le domestique qui faisait sa chambre aperçut sur le lit un objet nouveau pour lui et qu'il n'osa toucher. Il courut avertir madame du Dresnay qui vint et reconnut que c'était un cilice. Elle recommanda une discrétion absolue, et, sans rien laisser soupçonner, elle empêcha qu'on fît la chambre avant le retour du jeune homme. Grâce à cette attention délicate, sa modestie fut épargnée, et il ignora toujours qu'on eût découvert les secrets de sa pénitence.

Ce cilice lui fournit l'occasion d'une des plus charmantes lettres qu'il ait écrites, et où se révèle le mieux cette confiance absolue qui le portait à découvrir à son digne père les plus intimes secrets de son âme. Le pieux enfant demande, avec toute sorte de précautions délicates, le cilice qu'il avait par mégarde laissé à Épinal, et qu'il ne lui était pas alors facile de remplacer :

« Mon bien cher père, écrit-il le 5 novembre 1865, un regret qui me tourmente, et l'affection si tendre que me marque votre dernière lettre, me décident à vous faire une demande qui depuis longtemps me reste suspendue aux lèvres. Et d'abord, laissez-moi vous raconter une histoire que j'ai lue étant enfant, et qui alors m'avait beaucoup frappé :

« Il y avait un prince qui, dans ses premiers ans, était rempli de malice et de défauts ; il commettait toutes les méchancetés possibles à un enfant ; en un mot, c'était un prince *endiablé*. Cependant la réflexion lui vint, et avec la réflexion un vif désir de se corriger et de dédommager ses parents par autant de joie qu'il leur avait donné de peine jusque-là. Dans cette louable pensée, il alla humblement demander conseil à sa gouvernante. Celle-ci était fée. Elle lui donna une bague qui piquait le doigt de l'enfant chaque fois qu'il allait commettre une mauvaise action ou qu'il méditait une mauvaise pensée ; et ces avertissements continuels eurent de tels effets, que le prince *endiablé* fut appelé par tous le prince Charmant.

« Sans être prince, j'ai été moi aussi bien méchant, et maintenant, que suis-je encore ? Étant enfant, que de fois j'ai désiré cette bague enchantée pour m'aider à me corriger ! jeune homme, une pensée lumineuse m'est venue, soufflée sans doute par mon bon ange, et qui réalise cette fable de la bague.

« Mon cher père, longtemps j'ai hésité à vous dévoiler ce secret du cœur ; mais votre dernière lettre est venue rompre le dernier obstacle à la vivacité de mes désirs... D'ailleurs, une fois que ce secret sera livré à votre bon cœur de père, est-ce qu'il en sortira jamais, contre l'engagement que je vous prie de me faire de n'en jamais parler à qui que ce soit ?

« Il est des gens du monde qui, au nom de ce que je vais vous dire, se récrieraient comme sur une chose antique et bonne à laisser aux pénitents du moyen âge, ou bien qui seraient portés tout de suite à l'admiration. Eh ! mon Dieu, c'est si simple ! Vous qui avez le jugement impartial et droit, mon cher père, vous me comprendrez, et j'ose m'en ouvrir à vous.

« L'an dernier, sur d'instantes prières, mon confesseur me procura un petit instrument qui ne voit plus guère le jour que dans les monastères, un cilice. C'était mon compagnon, mon moniteur qui me faisait des reproches quand de mauvaises actions, paroles ou pensées venaient à offenser le Maître de mon cœur. C'était un de mes meilleurs amis, le seul peut-être. Hélas! j'ai eu le tort de m'en défaire pendant les vacances, sous prétexte de la chaleur. Je l'avais soigneusement caché. En faisant ma malle, les mille tourments du départ m'empêchèrent d'y songer. Mais pendant que la nuit, par un beau clair de lune, nous roulions sur Paris, mon malheureux ami me revint en mémoire : ce fut un grand sujet de regret et d'inquiétude. Comment faire ? Mais je me mis à vous regarder, tranquillement assoupi dans votre coin, et le bonheur de vous posséder ces quelques derniers jours fit diversion à mes regrets. Plus tard, ils me sont revenus dans toute leur vivacité. Si vous saviez comme mon cilice me manque ! Il m'était si doux que ce petit rien continuel m'avertît sans cesse qu'il fallait garder la pensée de Dieu dans mon cœur ! Il consacrait, pour ainsi dire, l'entier abandon que je lui ai fait de ma pauvre personne ; il me rappelait que je suis tout au plus doux des maîtres ; il me fortifiait contre tous les envahissements du monde. En classe, il réprimait jusqu'au fond mes impatiences ; dans les conversations, il me reprochait tout écart

contre la modestie ou la charité. Enfin, mon cher père, chaque jour je déplore son absence. L'envoi que vous devez faire ici m'a fait songer à vous le demander. La crainte m'a longtemps retenu et après bien des combats, je dépose tout dans votre cœur.

« Oh ! oui, vous comprendrez, vous, qu'il n'y a rien que de bon et de doux dans cette chose que d'autres regarderaient comme une folie ! Oui, vous comprendrez que loin de me nuire, elle me rend le plus heureux du monde, en me renfermant dans cette vie intérieure où l'on trouve le seul bonheur véritable. Oui, vous comprendrez aussi que ce n'est point l'effet d'une folle présomption qui me ferait chercher à singer le saint. Si je m'en sers, c'est parce que je suis un misérable, livré à mille défauts et fautes contre lesquels j'essaie de me défendre de mon mieux.

« Oh ! que vous me rendrez donc heureux si vous pouvez m'envoyer mon précieux moniteur que je regrette tant !...

« Et maintenant, cher père, combien cela m'a fait trouver doux encore une fois de plus, d'avoir un père comme vous à qui je puisse m'ouvrir avec abandon sur des choses si intimes ! Encore un nouveau bienfait que je trace sur ce livre de reconnaissance écrit dans mon cœur !... »

Les mortifications du corps coûtaient peu, du reste, à la ferveur du saint jeune homme. Son âme vivait habituellement dans des régions trop élevées, pour avoir grand souci de ce que devenait sa prison de chair. Aussi offrait-il à Dieu, comme un sacrifice meilleur et plus digne, la privation de jouissances qui lui tenaient bien autrement au cœur. Sa vie de tous les jours et le retard imposé à ses désirs lui en fournissaient l'occasion toujours présente.

Mais les assujettissements du devoir et les pratiques de l'austérité n'arrêtaient en rien l'élan de son âme.

C'est l'erreur du monde de croire que l'application aux détails des vertus et en particulier de la mortification chrétienne, rétrécit les vues, refroidit les sentiments et enserre, pour ainsi dire, l'âme dans une sorte de clôture austère où elle étouffe. La vie de Paul Seigneret donne à ce préjugé un éclatant démenti. Pour être mortifié, comme il le disait si bien, « on n'en vole que mieux et on n'en aime que plus purement. »

Et il le prouvait chaque jour par son exemple. Son amour pour Dieu grandissait visiblement et il se manifestait par les actes que la grâce a invariablement inspirés aux saints ; mais la tendresse et l'ardeur de ses affections d'ici-bas ne diminuaient en rien ; son âme demeurait largement ouverte à tout ce qui est beau, à tout ce qui est digne d'amour; et rien n'était moins exclusif que ses enthousiasmes.

Sa correspondance de ces deux années en est un témoignage très frappant. On ne peut voir sans étonnement cette abondance de sentiments, ces tendres effusions de cœur, ce flot intarissable de poésie qu'il répand sur tous les sujets qu'il aborde.

Les lettres où s'épanche l'affection qu'il ressentait pour sa famille sont touchantes entre toutes les autres. Quelques-unes portent encore la trace des larmes qui parfois coulaient de ses yeux pendant qu'il écrivait ces lignes où s'allient admirablement la tendresse filiale et l'amour de Dieu.

Voici en quels termes il offre ses souhaits à ses parents le dernier jour de l'année 1865.

« Le cœur plus que jamais attendri et ému d'affection, je vous présente mes vœux de bonne année, à vous, mon cher père et ma mère bien-aimée, mes vœux, cette richesse de mon cœur qui, si elle était monnayée, vous comblerait

de tant de biens. Pour votre bonheur il n'est pas de sacrifice que je ne fusse joyeux de m'imposer ; mais dans mon impuissance à rien sacrifier pour vous, mes vœux s'exaltent d'ardeur et se tournent en si vives supplications que, j'espère, ils atteindront et toucheront le cœur de Celui qui dispense à son gré le bonheur ou les peines. » Toujours la prière au Sacré-Cœur eut un attrait particulier pour Paul. Volontiers, comme autrefois la Bienheureuse Marguerite-Marie, il eût demandé au bon Maître une place dans son divin Cœur pour les membres de sa famille et tous ceux qu'il aimait ici-bas.

Il reçut un jour un petit souvenir de l'affection maternelle, et voici comment il en exprima sa reconnaissance : « Avant tout, ma bien chère mère, que je vous remercie de la surprise que vous m'avez faite. En mettant mes affaires en ordre, j'ai trouvé un petit livre doré sur tranche, *Le bonheur à la sainte table.* Je l'ai ouvert, et j'y ai lu les mots que votre chère main y a tracés. Je ne puis vous remercier qu'en vous disant que chaque jour je regarde ces lignes qui me font tant de bien, j'embrasse ce papier où il me semble voir encore l'empreinte de votre main chérie. Ah ! demandée par vous, la bénédiction de Dieu ne peut me manquer ! Puisse-t-il vous rendre à vous aussi, ma bien chère mère, en bonheur, en santé, tout le bien que vous m'avez fait ! »

Un autre jour, c'est la photographie de son père qui lui inspire ces touchantes effusions : « En voyant à travers des pleurs d'émotion votre chère figure, je crus vous voir vous-même enfin, et tout un flot de souvenirs qui me semblaient réalités me porta à Épinal, auprès de vous qu'il me semble avoir quitté depuis un siècle. Devant votre figure calme et ferme, je revis passer rapidement toutes les années de mon existence : douces scènes de famille, paisibles

plaisirs, toutes vos calmes exhortations, vos réprimandes à Angers, le peu de bonheur que je vous ai donné depuis, tout a passé par vagues de souvenirs qui caressent ou attristent. O mon cher père, jamais sur la terre je n'aurais pu vous aimer assez, vous rendre tout ce que vous avez dépensé pour moi d'affection et de soins. Tous ces plaisirs de mon enfance, ce bonheur de famille d'un si suave parfum, nous les retrouverons ensemble, père et fils, mère et frères, dans le sein du Père céleste, avec la différence qu'ici ils étaient fugitifs, semés de peines, quelques gouttes seulement de bonheur, et qu'au ciel ils seront éternels, sans trouble, torrents intarissables, comme la plénitude de Dieu même.

« Vous remarquez avec quelque peine le passage des ans sur votre figure. Mais, cher père, comment se fait-il donc que chaque fois que je revenais vous voir, je m'applaudissais en secret de vous trouver toujours avec un visage meilleur et plus frais ? C'est donc la photographie qui vous a noirci comme elle noircit tout le monde. Et puis quand même vous remarqueriez les traces de l'âge, eh bien ! mon cher père, quelle tristesse en pouvez-vous ressentir ? Ne devez-vous pas plutôt voir venir la vieillesse avec la paix tranquille du laboureur fatigué qui, sur le déclin du jour, s'arrête un moment et contemple les ombres qui s'allongent et lui annoncent l'heure prochaine du repos ? Quand je considère votre vie, je la trouve si belle ! Votre travail, votre constance, et surtout la divine Providence qui vous a conduit par la main, vous ont fait monter à des positions successivement meilleures, jusqu'à celle que vous occupez maintenant, qui certainement est pleine d'honneur et vous mérite l'estime. Au milieu de toutes vos peines, de tant de travail, votre vrai désir, votre seule occupation a toujours été le bien de ceux que vous dirigiez, et surtout de vos enfants.

« Une de mes premières pensées, en recevant votre lettre, ce fut que vous n'avez pas sans doute fait faire seul votre photographie, et qu'une autre aussi chère me viendra. Quand aurai-je celle de ma mère chérie ? »

Quelques jours avant la première communion de sa jeune sœur, il exprime ainsi la part qu'il prend à cette joie de la famille, et les heureux souvenirs qu'elle lui rappelle :

« De bien doux moments attendent encore votre cœur de père. Vous allez voir votre chère fille, toute rayonnante de candeur, d'innocence et d'amour, recevoir son Dieu. Puisse-t-il la ravir à jamais à Lui ! Cette fête qui se passera si loin de moi, il me semble qu'elle se déroulera à mes yeux, que je passerai toute cette heureuse journée avec vous, et que le soir je me joindrai à la belle couronne de votre table.

« Un des plus chers souvenirs d'affection que je garde de vous, c'est l'allocution que vous me fîtes le matin de ma première communion. Alors vous me fîtes sortir de l'étude, et empruntant de cette circonstance solennelle un ton plus pénétré, vous me dîtes des choses si tendres, si affectueuses, que le souvenir en restera à jamais gravé dans mon cœur. De ces souvenirs si doux, il en est tant d'autres que votre affection a semés dans mon existence ! »

Enfin une dernière citation montrera jusqu'à quel degré ces affections de famille, si légitimes et si louables en elles-mêmes, se trouvaient dans le cœur du pieux enfant, élevées encore et sanctifiées par le véritable sentiment chrétien. Il présente à son père les pensées de la foi pour le consoler de ce que certaines espérances s'étaient évanouies au moment où l'on comptait sur elles :

« Il s'est donc écoulé sans rien changer, dit-il, ce jour qu'au travers de tant de respectueuses réserves pour la Providence divine, je voyais arriver sous le charme de

l'espérance. Qu'il me soit permis de jeter en passant ce court adieu à cette illusion tombée ; adieu très court, car la déception fait place bien vite au contentement et la tristesse à la joie. Ah ! mon bien cher pére, vous êtes trop bon et trop aimé de Dieu, il paraît, pour être entouré des insouciantes douceurs de cette vie. Il vous est réservé le travail, la peine, ces luttes que nous vous avons vu traverser avec un calme courage, si attendrissant et si aimable. Vous le dirai-je, mon cher père ? Maintenant je suis heureux d'un bonheur qui m'élève le cœur et me gonfle les yeux de larmes d'espérance ; je suis heureux de vous voir encore en partage cette vie de lutte, parce que vraiment il est permis de reconnaître en vous un béni de Dieu, et d'espérer qu'un jour votre chère existence ira s'éteindre en lui, ou plutôt revivre toute brillante au sortir des épreuves et toute riche de mérites. Puissiez-vous donc, mon bien-aimé pére, ne pas donner le moindre regret aux misérables biens de ce monde, qui nous quittent si tôt, le plus souvent sans même avoir procuré le pauvre bonheur qu'on leur demande !... »

Est-il étonnant que le père de ce charmant enfant, tout habitué qu'il était aux expressions de sa tendresse, fût lui-même surpris de cette expansion croissante ? Aussi écrivait-il à un ami au mois d'août 1866 :

« Je trouve dans les lettres de Paul une effusion habituelle, il est vrai, chez lui, mais plus grande qu'à l'ordinaire. Il a une innocence toute fleurie de pensées et de sentiments qui le dispose bien pour le couvent. Avec sa manière de vivre et de sentir, il fera bien, je crois, d'aller s'enfermer dans un cloître : tout le froisserait dans le monde qui heurte brutalement tout ce qu'il touche. »

Ces paroles nous font connaître que les attraits de Paul Seigneret avaient subi une modification importante, et tel fut,

en effet, le grand événement qui remplit et anima les deux années de son séjour au Dréneuc.

Le monde, qu'il voyait de plus près, ne l'attirait pas davantage, et on remarque qu'il se sent heureux d'affirmer en toute occasion, tantôt avec enjouement, tantôt sur un ton plus sérieux, toujours avec force, qu'il n'est point fait pour cette vie de préoccupations matérielles et de distractions incessantes.

Parfois, au Dréneuc, la solitude du château s'animait par la présence d'hôtes nombreux et distingués, et le jeune précepteur avait sous les yeux le spectacle de ces rapports de bonne société qui font le charme de la vie du monde. Tout en appréciant cet avantage, et en admirant plus que personne un grand nom bien porté, il sentait vivement qu'il était appelé à vivre dans une société meilleure encore :

« Depuis quelque temps, écrit-il un jour sur un ton plein de gaîté, il y a du monde au château. Il m'est arrivé une balourdise que je me suis promis de vous raconter pour que vous riiez un peu de moi. A la suite d'un dîner, comme nous passions au salon, madame de ... se trouvant sans cavalier, voilà que m'arrive à l'improviste l'invitation de M. du Dresnay de lui offrir mon bras. En vain je balbutiai l'excuse de ma petite taille. Par malheur j'étais aussi grand que cette dame, et je vis qu'il fallait m'exécuter. Ce soir-là monsieur votre fils a dû être pris pour un oison. Rouge jusqu'aux oreilles, je ne savais comment me tirer d'affaire, tremblant de peur qu'il ne m'arrivât dans mon trouble de marcher sur le pied ou de heurter l'épaule de ma dame. Enfin on arriva, et mon supplice terminé, je n'osai souffler mot jusqu'à ma retraite du salon. Voilà le succès que j'obtiens dans le monde. Aussi c'était par trop inattendu, n'ayant pas jusque-là conçu la pensée que je pusse donner le bras à une dame,

si ce n'est à ma chère petite sœur. Heureusement on ne m'en a pas voulu pour ma rusticité.

« Ce soir-là même on en est venu à me parler de mon avenir, et pendant que je répondais du bout des lèvres, intérieurement mon cœur chantait de reconnaissance et d'amour ; car, habitué que je suis à nourrir toujours seul en moi-même cette pensée, quand les autres m'en parlent, j'éprouve un étrange étonnement et une plus vive reconnaissance de ce que véritablement je suis destiné à une si heureuse vocation. »

Dieu, en effet, attirait ce cœur d'élite avec une force irrésistible. Peu à peu les premières aspirations du jeune Paul à l'état ecclésiastique avaient pris une forme plus définie et en harmonie avec les désirs de sacrifice qui agitaient son âme. Ce n'était plus seulement le séminaire, c'était le cloître qui lui apparaissait comme « ce sommet pur et lumineux » où il irait fixer, plus près du ciel, sa demeure.

Une lettre du mois de février 1865 nous révèle la première trace et les motifs de ces désirs nouveaux :

« Depuis longtemps, dit-il, ma petite taille et ma mine singulière m'ont fait songer que peut-être j'aurais tort de me consacrer au ministère actif, où le bien que je pourrais faire serait entravé par le ridicule de ma personne. Et cependant, le bon Dieu veut bien permettre que je lui sois tout entier et à jamais dévoué. Que me reste-t-il donc à faire, si ce n'est de me séparer du monde, qui ne m'offre que dégoûts, pour me renfermer dans ce bienheureux asile où toute la vie se passe à plaire à Dieu par les mortifications et la prière ?... »

En face d'un but aussi élevé, son âme ardente s'enflamma, et ses désirs prirent subitement un caractère d'intensité extraordinaire. Il répétait et commentait avec exaltation le verset du psaume : *Quemadmodum desiderat cervus ad*

fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. Comme le cerf altéré désire les sources d'eau vive, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu ! » Il s'engagea par vœu à faire une neuvaine de pèlerinages au *Champ des Martyrs*, près d'Angers (1), afin d'être éclairé et fortifié dans sa vocation.

Quelques jours de vacances passés à Angers à cette époque, lui permirent d'accomplir ce vœu. Chaque matin, dès l'aube du jour, il partait du petit séminaire Mongazon, l'âme pleine des plus fervents désirs, et franchissait la grande distance qui sépare cet établissement du Champ des Martyrs. Il décrit, avec la poésie qui lui est ordinaire, ces courses matinales où chaque pas lui rappelait quelque doux souvenir d'enfance : « Ah ! revoyez avec moi, dit-il, ce beau et cher coup d'œil de la ville d'Angers, vue de ces hauteurs du Champ des Martyrs, alors que le soleil levant enveloppe encore d'une brume dorée les élégantes flèches de la cathédrale, qui se dresse si légère du milieu de la masse compacte de la ville. Les cloches de toutes les églises sonnent les messes et vous envoient par rafales leurs sons pieux et attendrissants. En entrant dans la ville, on retrouve cette douce animation, ces vieux cris des marchands, particuliers à notre cher Angers, où il ne manque que vous, mes bien chers parents... »

« Il me semble encore vous voir sur cette route du Champ des Martyrs, que nous avons tant de fois suivie. Rien n'y est changé, ni dans les chemins, ni dans la chapelle,

(1) Le Champ des Martyrs, à une demi-lieue d'Angers, est aujourd'hui un pèlerinage très fréquenté. Là eurent lieu, sous la Terreur, d'horribles fusillades, où les représentants du peuple pensaient noyer dans le sang le *fanatisme* de la Vendée. On a élevé sur le lieu des exécutions une chapelle, où d'innombrables ex-voto témoignent des grâces reçues.

dont le silence porte tant au recueillement. Voilà les chaises, la pierre où s'agenouillait ma mère, et je l'y vois encore. Ma ferveur en augmente, de douces larmes me coulent des yeux, et je me dis avec quelque consolation que, si dans ce temps-là j'étais un bien mauvais sujet, au moins maintenant je suis un peu meilleur, et que mon plus vif désir est de devenir tout à fait bon. »

A la fin de cette neuvaine, il sentit s'accroître son attrait pour la vie monastique, et les conseils qu'il reçut le confirmèrent dans la pensée qu'il dévouerait plus utilement sa vie à Dieu et aux hommes à l'ombre d'un cloître que dans un ministère dont sa chétive apparence semblait lui interdire l'entrée. La Trappe, avec ses austérités et ses sacrifices, eut les premiers désirs de son cœur généreux. On lui fit comprendre cependant que la faiblesse de sa constitution devait l'empêcher d'y songer. On lui parla de l'abbaye de Solesmes, où les beaux offices du chœur, les sérieuses études du Bénédictin, et les charmes de la fraternité religieuse devaient mieux convenir aux besoins et aux aspirations de son âme. Une rapide excursion d'un jour à l'abbaye lui fit aimer cette belle retraite, et il en revint tout heureux de penser que là aussi, quoique sous une autre forme que celle qu'il avait rêvée, il pourrait, par le travail et la prière, satisfaire les ardeurs de son zèle. Solesmes lui apparut dès lors, selon son gracieux langage, « comme le port où sa barque après son court voyage dans le monde, irait jeter l'ancre, comme le champ où son âme irait prendre racine et porter sa fleur. » — « Mon cœur bondit de joie, disait-il encore en pensant que son avenir était désormais fixé en Dieu, et je voudrais savoir tous les psaumes où il est dit : *Exultate, jubilate*, pour exprimer mon bonheur. »

Il sentait cependant qu'on devait concevoir des doutes sur

la maturité d'une décision si prompte, et qu'on allait, non sans quelque apparence de raison, « trouver sa flamme pour Solesmes bien subitement allumée. » Sa famille, en effet, n'apprit pas sans peine ce brusque changement d'idées. Trop chrétien pour s'opposer à une vocation sérieuse, son père voulait du moins s'assurer qu'il y avait dans le cœur de son enfant autre chose qu'une surexcitation factice et passagère. Il prit donc le parti de prolonger l'épreuve, et le jeune Paul dut se résigner à ne voir encore que de loin ce qui était pour lui comme la terre promise.

Il avait trop de respect et d'affection pour n'en pas « référer avec simplicité au cher et vénéré tribunal de ses parents » : « Ainsi je vois, leur écrivit-il, s'élever cette affectueuse résistance, ou pour mieux dire, ce doute sérieux et réfléchi sur ma vocation, que je redoutais tant. Comment pourrai-je le dissiper ?... Je ne puis que m'en remettre aux mains du bon Dieu, qui après m'avoir appelé à lui, saura bien, s'il lui plaît, dénouer toutes les difficultés, et surtout vous donner cette sereine confiance en ma vocation, que j'implorerai chaque jour de sa divine bonté... Je reçois votre détermination avec tristesse, mais aussi avec une certaine satisfaction amère, en voyant qu'il m'est donné plus de temps pour me préparer à une vie dont je suis si indigne, et en espérant que mes désirs intimes iront toucher le cœur de Dieu, et que mes larmes secrètes deviendront des perles pour enrichir mon pauvre trésor de mérites. Qu'il n'en soit donc plus question : le bon Dieu ne l'a pas voulu. Il était bien le maître d'appeler, ou plus tôt ou plus tard, son indigne serviteur. Je vous remercie, avec une vive et profonde émotion, de la bienveillance avec laquelle vous m'avez suivi dans cette nouvelle voie, en même temps que de la prudence que vous y

avez apportée. Vous avez mis un frein à des désirs trop audacieux sans doute. N'est-ce pas un nouveau titre à ma reconnaissance, ajouté à tant d'autres ? »

Dès ce moment, l'attente du jour où il se consacrerait à Dieu remplit son âme et soutint son courage. On voit que cette pensée lui est toujours présente ; tout la lui rappelle, et il l'exprime avec amour sous les mille formes que sa riche imagination lui fournit. A l'occasion du vingtième anniversaire de sa naissance, en décembre 1865, il écrit à son oncle :

« Veuillez prier Dieu qu'il daigne bénir cette nouvelle année qui s'ajoute sur ma tête, et qui, devant traverser les grandes douleurs du départ, ira mourir sereine et bienheureuse dans la sainte maison où j'aurai fixé mon nid. Oh ! que votre pauvre neveu est heureux à qui il est donné de quitter la grande route, son tumulte et sa poussière, pour suivre, sur le flanc de la montagne, la petite voie écartée et silencieuse, bénie de Dieu et aimée de ceux qui s'y engagent ! Mille fleurs de vertu et de bonheur en charment le parcours. Heureux, ah ! trop heureux ceux que Dieu invite à la suivre en chantant et en l'aimant !

« Dans ces magnifiques offices du chœur, comme dans ces heures de muette adoration, dans le silence béni de ma chère cellule, comme dans les travaux qui me seront imposés, que ma pensée, brûlante d'amour, trouvera de bonheur à vous réunir, père, mère, oncle, frères et sœur chérie, pour vous présenter, tendre gerbe d'affection, aux bénédictions du Seigneur ! Destiné, sans doute par ma petite taille et ma voix d'enfant qui s'accorderait peu avec les voix mâles de mes frères en Dieu, à servir souvent d'enfant de chœur, quelles ardentes prières je ferai

monter jusqu'au Dieu eucharistique, avec la fumée de mon encensoir et les pénétrantes harmonies des orgues ! Et tout ce bonheur est réservé à votre pauvre neveu ! Et tout ce bonheur m'arrivera dans quelques mois ! Ah ! fuyez, vaines tristesses et molles langueurs ! Car vous offensez la bonté de Dieu qui m'a si richement doté... »

Il écrit un autre jour du château où il habitait alors, en Poitou :

« Plus que quelques mois à partager la vie du monde, à subir ses vaines distractions qui sont autant de soustrait à l'amour de Dieu. Ici on m'a donné une chambre superbe. Le marbre et l'acajou, le velours et la soie se voient partout. Tout ce luxe m'étouffe et me serre le cœur. Plus que quelques mois à partager la table du riche, à dormir dans un lit dont la splendeur m'offusque. Ah ! je vois ma cellule avec ma petite couche, ma vie frugale, mes vieux livres et mes cahiers d'étude, mon crucifix aux pieds duquel toute ma vie je répandrai mes prières et mes pleurs, la chapelle toute pleine de recueillement où je mêlerai ma voix à vos saints cantiques, ô mon Dieu ! Là point de distraction, point de ces attentions bienveillantes, mais importunes, dont on est l'objet. On est seul avec Dieu, Dieu partout, et toujours ! Il est l'unique occupation du cœur. Oh ! quand viendra ce temps et quand ce rêve sera-t-il une réalité ? »

Et si parfois un nuage de tristesse passait sur son âme, si quelque tentation de découragement venait l'assaillir, c'était vers ce port désiré qu'il fixait son regard pour retrouver sa paix : « Allons, disait-il, après quelques jours de trouble intérieur, vogue doucement, ma barque, et dormons en paix, dormons de cœur en Dieu, du moins, jusqu'à ce que le choc de la rive nous ait réveillé dans la joie. »

Il se préparait à sa haute vocation par une angélique piété. Rien n'est admirable comme sa ferveur à cette époque. Les fêtes chrétiennes lui causaient une joie qui débordait de son âme :

« Quelles jouissances m'attendent dimanche et lundi ! Le dimanche, je prendrai congé du château et de mes petits élèves, pour ne plus quitter ma chère église de Fégréac. Comme autrefois les chevaliers faisaient leur veillée d'armes, et comme dorénavant, je crois, je le ferai chaque année, je passerai ma nuit de Noël à prier sous les voûtes sombres ct silencieuses de l'église, jusqu'à l'heure où cette bonne et religieuse population bretonne soit revenue en foule remplir les nefs illuminées, et célébrer ce touchant anniversaire d'amour qui, depuis dix-huit cents ans, a réjoui tant de générations chrétiennes. »

« Ce fut une nuit de bonheur, écrivait-il quelques jours après cette solennité. Des chœurs d'enfants et des voix d'hommes chantaient des noëls dont l'harmonie simple et douce, se mêlant aux flots d'encens éclairés par mille lumières, vous ravissait d'attendrissement. On voit ces hommes, ces femmes, tous ces braves gens, que peut à peine contenir l'enceinte de l'église, silencieux et recueillis, se presser sans désordre autour de la sainte table, où les attend le céleste et fraternel banquet. Tous les cœurs battent d'émotion ; on se cherche des yeux comme pour se dire : Oui, tous enfants d'un même Dieu qui nous rassemble dans son amour ; tous, paysans, nobles, riches ou pauvres, nous sommes frères ; tous nous nous aimons pour mieux aimer notre Père commun ; tous nous faisons voyage ensemble vers la même patrie.

« Ce bonheur dura depuis onze heures jusqu'à trois heures, et je me disais, en partant : Comment ! déjà passées

ces heureux moments que j'attendais depuis longtemps ! Ainsi coulent les heures de joie. Elles brillent et s'évanouissent comme ces grains de poussière qui voltigent dans un rayon de soleil. Mais j'emportais avec moi, dans mon cœur, la source de tout bonheur et de toute joie. »

Ne pouvant assister à la messe pendant la semaine au château du Dréneuc, il se rendait de grand matin, le dimanche, à l'église de Fégréac, où il communiait, et passait de longues heures à s'entretenir avec Jésus-Christ. Ces journées du dimanche faisaient son bonheur et sa force. Il les appelle, dans une de ses lettres, « des joyaux tombés du ciel qui s'intercalent dans la chaîne monotone des jours, et répandent sur eux un doux éclat. »

« O mes beaux dimanches ! s'écrie-t-il un jour. O pénétrants foyers, qui d'étape en étape réchauffent et vivifient mon âme d'une si douce ardeur ! O doux nimbes de la clarté d'en haut, bains parfumés d'amour que Dieu offre à son pauvre enfant, qui y apporte tant de souillures et de misères ! Car je ne sais qu'imaginer pour exprimer le bonheur qui m'est donné ; et quand, le soir, je repasse ces beaux jours, je n'ai qu'un regret, celui de les voir si vite écoulés, comme aussi qu'une espérance, qu'une consolation, c'est de voir s'approcher le temps où ils ne cesseront plus, où mes oreilles n'entendront plus que l'harmonie des chants sacrés, ma bouche ne devra plus s'ouvrir que pour parler de Dieu, mon corps ne se remuera plus que pour le servir, et mon cœur ne vivra plus que pour l'aimer. »

« A peine, dit-il encore en parlant de ses communions de chaque semaine, a-t-on le temps de déverser sa reconnaissance pour sa communion dernière, qu'une autre arrive, et la vie n'est plus qu'une longue chaîne de

bonheurs successifs, formée de Dieu même et qui rattache l'âme à Lui. »

Quelquefois, dans la belle saison, il pouvait aller jusqu'à la ville, où les cérémonies, qu'il aimait tant, se faisaient avec une plus grande solennité :

« Le dimanche matin, dit-il, entre quatre et cinq heures, le cœur libre et l'âme en paix, tout pénétré de cette joie qu'on éprouve au commencement d'une journée de lumière et de bonheur sans tache, je m'en vais seul, du Dréneuc à Redon, à pied... Oh ! comme ce trajet de deux lieues me paraît court ! C'est le moment où j'offre à Dieu, à mon Père d'ineffable bonté, les plus tendres prémices de ma reconnaissance et de mon amour, de ce bonheur aussi qui pénètre en moi par tous les pores, avec le parfum des fleurs et le chant des oiseaux, et que cause surtout la pensée que je m'en vais vers Dieu... J'arrive ainsi sur les six heures... Dans l'église, j'ai réservé un coin près du chœur, dont je ne suis séparé que par une grille, de sorte que, sans être dérangé, je puis contempler à mon aise ce tabernacle d'où rayonnent la divinité et l'amour, et suivre les magnificences des cérémonies... Oh ! quel bonheur vous faites descendre sur moi, vous, ô mon Dieu, qui serez toute ma vie, et dans l'éternité, ma force, ma lumière, ma beauté et ma gloire ! Que veulent donc dire ces gens du monde qui prétendent que notre bonheur n'est qu'imaginaire et incomplet, quand véritablement il nous remplit tellement le cœur, que la simple feuille de rose ferait déborder le vase ? »

Après avoir décrit avec amour les beautés des offices de l'Église, il termine ainsi :

« Je reviens au Dréneuc, à pied, après les Vêpres, dans un trajet que charment également, ou les riches

beautés de l'été, ou la grande voix du vent, qui, rasant la terre, semble réunir dans un chant unique et grave, toutes leurs harmonies confondues.

« Il y en a qui trouveront cette journée, celle de ce qu'on appelle un innocent, un simple ; et plus d'une fois j'ai vu le sourire m'accueillir au retour, de la part de certains étrangers. Mais on reste bien des journées devant les beautés de la nature ou de l'art, devant un tableau ; ne peut-on pas rester, non un jour, mais des années et l'éternité, en adoration devant la beauté et la bonté divines ? »

Pendant le séjour qu'il fit avec la famille du Dresnay, en Poitou, au château de la Taillée, à quelque distance de Niort, il se rendait souvent à cette ville dès le samedi soir, pour y passer la journée du dimanche. Il était là très inconnu, et sa piété s'y trouvait plus à l'aise. Sa chambre était voisine de l'église Notre-Dame dont il pouvait voir le clocher. On a su qu'il ne se couchait point cette nuit-là, et au point du jour, quand on venait ouvrir les portes de l'église, on le trouvait agenouillé sur le seuil. Du reste, une de ses lettres, datée du 29 juin 1865, nous révèle, en paroles enflammées, l'emploi de ces heures de plus entière liberté.

« J'ai aussi des jours de bien vif bonheur. Voilà trois ou quatre dimanches que je passe à Niort, partant le samedi soir et revenant le dimanche pour dîner. Mais comme on ne veut plus que j'aille à pied, je ne les reverrai plus ces beaux jours, ne pouvant souffrir qu'on me mène exprès en voiture.

« Samedi donc, dans l'après-midi, la voiture m'entraînait par un temps splendide et me déposait au grand hôtel désert de la rue Notre-Dame. Le samedi libre, le dimanche libre ! plus rien à faire qu'à m'occuper constamment du bon Dieu !

« Aussi je suis si heureux que le jour me paraît plus éclatant et plus en fête, la nuit plus délicieuse. Le sommeil est chassé par tant de bonheur ; et toute la nuit, par la fenêtre ouverte, j'entends soupirer le vent dans la rue déserte, et crier les oiseaux de nuit perchés sur la flèche de Notre-Dame qui se dresse en noir dans la nue. Chaque coup de cloche qui résonne me fait tressaillir, en rapprochant l'heure tant désirée du dimanche matin, Enfin, ce sont des nuits où, le cœur palpitant, et la tête en feu, on se demande comment on peut ne pas aimer ce Dieu d'amour infini, qui se révèle partout si manifestement ; dans la nature, par ses spectacles si variés et si touchants ; dans la religion, par son monument si magnifique et divin, qui écrase toute pensée de doute ; par ses mystères, ses abîmes de bonté et d'amour, où se perd la méditation ; enfin dans tout ce qui touche ou nos sens, ou notre esprit, et qui crie partout et toujours : Dieu, Dieu, Dieu !

C'est dans ces moments aussi que je ressens toute mon épouvantable indignité ! O Dieu, mon Seigneur, quand me donnerez-vous de vous aimer comme vous méritez d'être aimé ? Vous qui m'aimez infiniment, faites que je vous aime. Vous qui pensez toujours à moi, faites que je pense toujours à vous. Possédez mon cœur, mon intelligence; possédez-moi tout entier, ô Jésus, vous qui voulez bien que je vous possède tout entier.

« A trois heures, l'aube blanchissait le ciel et m'invita à jouir en silence du doux spectacle du réveil du jour. O beaux nuages d'or, globe de feu si majestueux alors qu'il émerge des rouges vapeurs de l'horizon, comme vous parlez bien de la gloire de Celui qui vous a créés si magnifiques !

« Que vous dire en un mot, mon cher père ? Ma journée fut toute à Dieu, et mon cœur tout plein de Lui.

« Cependant les habitants, le visage en fête, travaillaient à orner la voie que devait suivre le Saint-Sacrement ; les rues se pavoisaient de tapis et de draps semés de fleurs, et se couvraient de guirlandes et de couronnes. L'odeur des fleurs effeuillées sur le pavé des rues, l'harmonie des cloches, la splendide lumière, tout était fait pour attendrir et rendre heureux. J'ai vu défiler cette belle procession recueillie, les jeunes filles vêtues de blanc et chantant des hymnes à la Reine des vierges, les enfants faisant flotter mille petits étendards, les croix, les bannières s'inclinant sous ces voûtes de feuillage. Enfin, venait lentement le Dieu de majesté et d'amour. A chacun des nombreux reposoirs que les habitants avaient élevés dans les rues, la musique des lanciers jetait au vent de ces mâles et guerrières fanfares qui conviennent si bien à la majesté du Dieu des armées ; et au milieu du silence de la foule agenouillée se donnait la bénédiction.

« O Jésus ! quand vous étiez sur la terre, un aveugle vous entendant passer, se mit à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » De même dix lépreux vous demandèrent leur guérison et ils furent guéris. Un autre jour, approchant de Jérichó, vous vîtes Zachée le publicain monté sur un arbre ; vous le fîtes descendre pour demeurer chez lui. O Jésus ! regardez, il y a tant d'aveugles, de lépreux, de cupides parmi nous. Guérissez ces malheureux aveugles qui cependant vous touchent, vous entendent partout et ne vous voient pas et ne veulent point vous aimer. Guérissez ces publicains qui semblent n'avoir qu'un désir et qu'une fin dans la vie, s'enrichir et se procurer les jouissances matérielles des sens. Guérissez ces pauvres lépreux rongés de la lèpre du vice et qui sans vous vont périr. Guérissez-nous tous enfin, ô Dieu qui nous aimez tous, afin que tous nous n'ayons qu'un but, votre gloire, qu'un désir, votre amour et votre éternelle contemplation ! »

Mais voici un léger nuage qui vient inopinément troubler l'horizon si pur de ces beaux jours de fête.

« Mon bonheur, raconte, quelques semaines plus tard, le pieux jeune homme, fut tel que vous savez, depuis mon arrivée jusqu'au retour, sauf un incident qui m'ennuie beaucoup. A huit heures et demie, voyant la nuit tomber, je m'étais retiré pour faire mon dîner dans une promenade solitaire, croyant ne pas être vu. Dans ces belles journées si heureuses, la faim comme le sommeil semble fuir. Un petit pain mangé en plein air, au jardin public ou ailleurs, suffit à me contenter. Mais voilà qu'arrive M. de M..., un ami de la maison. Confus, je rougis jusqu'aux oreilles et ne pus cacher mon pain d'un sou. M. de M... est un vieux militaire. Il se mit tout en colère contre moi parce que je n'allais pas prendre mes repas chez lui, et me fit promettre de le faire dorénavant. Certes, je lui en suis bien reconnaissant. Mais ces journées auront perdu de leur charme qui consistait à être tout à Dieu. Maintenant je ne serai plus aussi libre, et c'est bien dommage. »

Les fêtes mondaines, on le comprendra aisément, ne séduisaient guère un cœur ainsi ravi en Dieu. Aussi n'a-t-il pour elles qu'indifférence et dédain, et se hâte-t-il, quand il a dû y prendre quelque part, de revenir à ce qui fait sa véritable joie : « Pendant que votre bonne ville d'Épinal poursuit son train de vie habituel et tranquille, celle-ci paraît emportée par la folie des fêtes. On n'entend plus parler que de cela. Exposition, concours régional, ascension de Godard, concours d'orphéons, loterie et feu d'artifice se succèdent et viennent troubler la tranquillité de Niort et de ses environs. Pour moi, j'ai vu l'exposition et j'ai assisté au concours d'orphéons dont j'attendais beaucoup d'émotions et de plaisir. Mais c'était une musique sans âme. Et j'ai reconnu une fois de plus

que tout cela n'est que vanité. Oui, partout, dans la foule, dans le grand monde comme dans le petit monde, ce n'est que vaine frivolité ou fastidieuse grossièreté qui vous portent l'ennui et la tristesse dans le cœur et vous forcent à lever les yeux vers cette belle voûte étoilée, pour y trouver le seul Vrai, le seul Beau. C'était le soir, en plein air ; et au-dessus de toute cette foule, au-dessus de ces ridicules lampions, la lune promenait, tranquille et pure, sa douce lumière.

« Heureusement, en regard des fêtes du monde, il y a les fêtes de l'Église, fêtes du cœur qui le comblent de bonheur et d'amour. Deux dimanches de suite avait lieu la première communion à Notre-Dame et à Saint-André, pieux, chaste et toujours admirable spectacle, par l'éclat de pureté et la beauté surnaturelle dont semblent briller ce jour-là tous ces chers petits enfants. Puis ce fut la bénédiction, par Mgr l'évêque de Poitiers, de trois belles cloches dont toutes ces nobles familles de Niort ont doté Saint-André. J'ai entendu là un sermon magnifique. Ah ! il y a des moments où l'on se sent un besoin de dévouement qui vous brûle, et qui vous ferait désirer d'avoir mille vies pour les donner l'une après l'autre... »

Cependant, au milieu de ces joies que Dieu lui faisait trouver à son service, le pieux jeune homme sentait le besoin d'une direction plus spéciale et appropriée au but vers lequel il tendait. Son inexpérience était grande en tout ce qui touche à la conduite de l'âme. Les instincts de son cœur le guidaient ; mais il s'apercevait que son esprit n'avait sur bien des points que des notions vagues et insuffisantes. Il s'en exprimait un jour avec une naïveté qui fait ressortir encore davantage les admirables dispositions formées en lui par la grâce. Il venait de lire avec grand intérêt un livre bien connu

des jeunes aspirants au sacerdoce : *Népotien, ou l'élève du sanctuaire.*

« Ce livre, dit-il le 31 mars 1865, m'a fait éprouver bien des sentiments divers, entre autres quelques-uns dont je vous fais part. La première condition, ai-je lu, pour avoir une véritable vocation, c'est, au lieu de s'appeler soi-même, d'être appelé, et appelé malgré ses résistances, ses répugnances, son effroi en considérant la sainteté redoutable du sacerdoce. Et moi, comment ai-je été appelé ? A quinze ans, j'ai senti croître et s'épanouir en moi l'amour du bon Dieu, avec un désir de plus en plus vif d'être à lui. Alors je me suis laissé aller tout naturellement, et dans tout le bonheur de mon cœur, à ces saintes aspirations. Si je sentais profondément mon indignité, je ne m'en suis jamais bien effrayé, songeant à la bonté de Dieu. Mais n'est-ce point une vaine présomption, un orgueil bien coupable ?... Il résulte aussi de cette lecture que je m'aperçois m'être fait du sacerdoce une idée un peu trop vaguement poétique, à la Lamartine. Mais par cela même, la poésie s'en est encore accrue à mes yeux... Ah ! qu'il est beau, saint, redoutable et enviable à la fois, ce type du prêtre en perpétuel combat contre lui-même et contre le monde, en perpétuel dévouement à Dieu et aux autres ! »

C'était naturellement à Solesmes, où le portait un vif attrait, que le futur novice devait chercher la direction de sa vocation. Il résolut donc d'y aller faire quelques jours de retraite, pendant la semaine sainte de l'année 1866. Déjà il était connu et attendu au monastère où les lettres reçues de lui avaient fait admirer les grâces dont Dieu prévenait son âme généreuse. Il se prépara à cette retraite comme à l'une des grandes époques de sa vie, se proposant d'y faire une confession générale et de « livrer enfin ce cœur qui s'agitait dans ses réflexions sans lumière. » Pendant les trois mois

qui précédèrent son voyage à Solesmes, ce retour sur son passé fut sa pensée dominante, et lui inspira les sentiments de la plus vive humilité :

« Ayez donc pitié de moi, vous tous qui me connaissez, disait-il à son oncle, et ne me chargez pas du poids de votre bonne opinion que je n'ai pu gagner que par hypocrisie. Je ne suis que boue, misère, faiblesse, et j'en suis à me demander si vraiment on voudra bien me recevoir à Solesmes. »

Il se reprochait amèrement les moindres défaillances de sa ferveur et de son courage. Ayant alors d'autant plus ressenti le fardeau de ses journées laborieuses qu'il pensait davantage à la paix et à la liberté de la vie du cloître, il s'accusait de faiblesse et de lâcheté :

« Singulière contradiction de ma pauvre âme qui, de propos, envisage les plus grands sacrifices, et qui, d'effet, trouve encore lourd le sacrifice si ordinaire que je fais chaque jour ! Hélas ! je me consume en désirs, et ne sais point profiter du présent... et tandis qu'on me croit bon, il faut bien vous avouer, les yeux pleins de larmes, ce que me crie ma conscience, ce qui ressort de ma conduite, que je ne suis que lâcheté et profonde misère. »

Il alla, sous l'impression de ces pensées, jusqu'à s'abstenir pendant deux semaines, comme indigne, de la communion du dimanche qui le rendait si heureux.

Toutefois, le fond de son cœur était à la joie et à l'espérance, comme le montre bien la lettre suivante, une des dernières qu'il écrivit avant le voyage ardemment désiré. Cette lettre, adressée à son oncle, succédait, à trois ou quatre jours d'intervalle, à la précédente :

« Vous allez dire que je deviens bavard. Mais comment, conscrit d'hier, tairais-je mon numéro ? 132. Décidément, j'étais *né coiffé* ; ce qui me vient souvent à la pensée, d'une

façon moins triviale, quand je songe à l'inappréciable bonheur de ma destinée. Car, ô mon Dieu, qu'est-ce que la vie religieuse ? Quelques années à goûter le seul vrai bonheur qu'il y ait en ce monde, aimer Dieu et attendre de sa divine miséricorde l'heureux moment de la mort qui sera pour nous l'heure de la délivrance, le beau soir d'été où la main du divin jardinier nous cueillera comme un fruit mûr pour son éternité. Peut-il y avoir, pour un vrai religieux, le moindre nuage dans ce jour si serein que Dieu lui donne pour vie ? L'obéissance ? Mais n'est-elle pas sa sécurité, sa paix ? La mortification ? Mais n'est-ce pas un besoin pour lui de se priver de sommeil pour se faire la journée plus longue et hâter ainsi sa céleste maturité, de se priver de tout ce qui est sensualité, afin de prendre un plus libre essor vers l'amour divin ? La société des autres religieux ? Mais ne sont-ils pas autant de frères et aimés comme tels ?... Je ne vois donc rien dans la vie religieuse que paix et bonheur, je dirais même suprême félicité, si cette vie ne se passait comme les autres sur cette terre de misères, et si l'exilé ne conservait partout l'intime et profonde tristesse de la patrie absente. Gloire donc, grâces et amour maintenant et dans l'éternité au Père qui m'a fait la vie si belle et qui, dans mon impuissance à voler jusqu'à Lui, m'apporte son amour, comme l'oiseau la nourriture à ses petits...

« Ce qui me fait aussi devenir bavard, c'est que dans ma chambre, pour la première fois depuis l'hiver, j'écris ce matin, la fenêtre ouverte. Tout est si doux, si beau, si paisible et si harmonieux à la fois qu'avec chaque souffle du vent qui fait incliner les pins, mon cœur se prend à chanter d'amour et de bonheur. Ah ! si les hommes étaient sages, s'ils n'allaient point donner leurs cœurs à mille occupations, mille prétendus plaisirs qui les rendent esclaves, comme,

dans une vie paisible et élevée en Dieu, ils aspireraient partout le bonheur, par l'âme, par les sens, dans toutes ces merveilles visibles et invisibles dont le bon Dieu, avec une infinie profusion, nous accable ! S'ils se laissaient aller à leur véritable destinée, la terre serait-elle autre chose qu'un temple, et l'amour et le bonheur ne s'en exhaleraient-ils pas vers Dieu, de tout cœur humain, comme d'un vase d'encens ? Beau rêve, belle illusion sur cette terre prostituée, et qui ne sera réalisé que dans la céleste Jérusalem !

« Hélas ! pourquoi donc mon cœur chante-t-il ainsi, quand ce dimanche, le premier depuis si longtemps, s'est levé triste et désolé pour moi, sans que j'y espère mon bonheur habituel ? Non, pour m'approcher de la redoutable Majesté de Dieu, pour prétendre recevoir dans mon cœur la pureté même, il faut avoir rejeté le fardeau qui me pèse sur les épaules...

« Mais songeons à l'avenir. Dans quinze jours, Pâques ; mais Pâques qui se lèvera dans mon cœur, tout resplendissant comme une autre résurrection, comme l'aurore brillante d'une vie toute nouvelle, Pâques où rien ne manquera, ni le bonheur de l'amour divin, ni le bonheur de me trouver dans ce lieu béni tant désiré, ni celui de me jeter ensuite dans vos bras, mon bien cher oncle !...

« Ce n'est qu'un rayon de printemps qui nous est venu. Mes doigts rouges et gonflés m'avertissent qu'il faut fermer ma fenêtre, et vous dire adieu, après vous avoir envoyé, sur l'aile du vent, mon meilleur baiser. »

Les jours si ardemment souhaités arrivèrent, et Paul Seigneret put aller passer à l'abbaye de Solesmes les solennités de la semaine sainte et la fête de Pâques. Il y fut accueilli avec une charité qui le ravit, et lui inspira dès lors une filiale confiance pour ceux qui devaient être ses

pères (1). Ces sentiments, du reste, ne se sont jamais démentis ; et, plus tard, après avoir quitté Solesmes, il ne parlait qu'avec attendrissement et profonde reconnaissance de l'affection qu'il avait trouvée, et du bien qu'on lui avait fait dans ce saint asile.

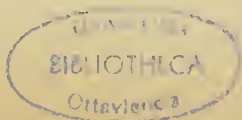
Après sa retraite, Paul Seigneret revint au Dréneuc, rayonnant de bonheur, et pleinement confirmé dans ses désirs de se donner à Dieu sans réserve. Il avait vu, disait-il, l'adorable main de la Providence dirigeant sa vie vers un but unique, tantôt le conduisant à son insu, à travers ses oublis et ses faiblesses, tantôt l'entraînant, tout bouillant d'ardeur et d'amour.

« Quand je considère ainsi l'ineffable bonté avec laquelle Dieu m'a traité, je voudrais avoir cent vies pour les consacrer l'une après l'autre à l'aimer sur la terre, avant d'oser envier le bonheur de l'aimer dans le ciel. »

A mesure que le terme de son épreuve approchait, son âme tressaillait d'une plus vive allégresse et faisait entendre un chant plus harmonieux. Il n'est pas une de ses lettres qui ne soit embellie de cette pensée :

« Dans six mois, ô mon Dieu, je n'appartiendrai plus qu'à vous seul. Oh ! comme, malgré ces lenteurs apparentes du temps, je sens que je me précipite au terme de l'attente ! Belle vie ! Il y en a qui la comparent à un beau jour ; elle me paraît à moi comme une de ces belles nuits d'été, — car où est le jour et la splendeur loin de Dieu ? — nuit de tempêtes pour moi d'abord, mais que le souffle de Dieu va rendre com-

(1) Nous devons à l'obligeance du R. P. Dom Couturier, prieur de l'abbaye de Solesmes, et qui y fut l'ami et le père du jeune Paul Seigneret, des extraits de lettres et de précieuses notes, dont nous userons largement, pour l'honneur de cette chère mémoire, qui appartient à Solesmes comme à Saint-Sulpice.



me ces nuits transparentes tout imbibées de cette douce et molle lueur qui vient d'en haut et y fait songer. »

« Que de fois, dit-il dans une autre lettre, je songe à notre nid de là-bas, par ce beau temps, tout inondé de la lumière du soleil et de la joie d'en haut ! Plus j'avance et plus cette pensée m'accompagne. Déjà la Pentecôte ! Encore quelques mois, et tout sera fini avec cette vie froide et distraite qu'on mène dans le monde ! »

Ces dernières lignes étaient datées d'Épinal, où l'avaient brusquement appelé, an mois de mai, des affaires urgentes. Au retour de cette courte apparition dans sa famille, son cœur épanchait en ces termes son affection pour les siens, qui devenait plus tendre sans rien diminuer de son amour pour Dieu :

« C'est surtout après avoir goûté le bonheur, quand on a le cœur brisé d'une nouvelle séparation, qu'on se rappelle plus tendrement, ou plutôt plus cruellement, toutes les bontés attendrissantes reçues du cœur, de la voix, du regard de chacun de ses parents bien-aimés, qu'on mesure tout le charme de leur affection, et qu'on sent la sienne enracinée jusqu'au plus profond du cœur. Mon père, ma mère, figures si tendres d'affection, si caressantes, et que l'absence revêt comme d'une teinte de pénétrante et mélancolique tristesse ! Et toi particulièrement, ma pauvre petite sœur, mon cher ange de onze ans, qui, ces jours-ci, t'attachais à moi avec un si vif élan de tendresse et d'abandon ! Hélas ! tout cela est loin de moi. Mais pourtant, les premières douleurs calmées, je sens, ô mes parents chéris, que jamais, bien loin de renoncer à vous, de vous quitter, jamais je ne vous aimerai d'un amour aussi fort, aussi pur, aussi égal que celui que l'absence aiguisera et que Dieu élèvera dans mon cœur, à l'ombre du cloître. »

Avant de quitter la famille du Dresnay, le jeune précepteur fit avec elle, au mois de juillet 1866, une excursion en Bretagne qui l'intéressa vivement. Pendant son séjour au Dréneuc, il avait vu de près et il avait souvent admiré les mœurs simples des habitants du pays, mais surtout leur foi antique et « ferme comme les chênes » enracinés dans leur sol. Les beaux vers où le poète Brizeux chante avec amour la Bretagne faisaient vibrer son âme, naturellement sympathique à tout ce qui était noble et généreux. Il aimait cette « patrie des forts », cette terre classique de la fidélité et de l'honneur.

Il raconte les impressions éprouvées par lui un jour qu'il a assisté, mêlé à la foule des paysans bretons, à un pèlerinage qui se faisait chaque année, le jour de la fête des Saints-Anges, dans une petite chapelle voisine du Dréneuc :

« Cette chapelle, dit-il, quoique misérable, fait une vive impression. Quatre murs blanchis à la chaux la composent, avec un toit où l'on voit les poutres comme dans un grenier, et qui depuis quelques années seulement connaît le luxe des ardoises. Mais c'est qu'un grand et généreux souvenir se rattache à cette petite chapelle construite sous la Terreur. Pendant que les *Bleus* étaient maîtres de Fégréac, et que sur cette place, devant l'église, que je traverse si souvent, on fusillait nobles et paysans, un prêtre nommé Orain, dont la famille est encore en grande vénération dans le pays, se dévouait pour ses paroissiens, et tout le temps de la Révolution sut, par son incessante activité et par une protection de Dieu évidente en maintes circonstances, déjouer toutes les recherches et donner aux habitants tous les secours de son ministère. C'est lui qui, avec l'aide de ses fidèles, construisit cette chapelle, qui ne se distinguait des autres chaumières que par la croix gravée dans le granit au-dessus de la porte.

« J'ai donc assisté à la messe dans ce sanctuaire. C'était un tableau vivant, une représentation exacte d'une scène d'il y a soixante-dix ans : d'un côté, les femmes récitant leur chapelet, de l'autre les hommes, avec leurs costumes sombres, courbés vers la terre dans une attitude de profond recueillement. Nous étions tous agenouillés sur le sol nu, et l'on n'entendait d'autre bruit que la voix du prêtre et le son de la cloche qui avertissait que Dieu revenait, dans cette chapelle, visiter les fils des braves gens si pleins de foi et de généreux dévouement, qui tous, je l'espère, sont maintenant récompensés dans le ciel des tourments de leur vie.

« C'étaient les mêmes costumes, les mêmes figures mâles et sévères, la même foi, Dieu merci ; il n'y avait de plus que soixante-dix ans d'écoulés. Nous avons tous prié ensemble pour les ancêtres des assistants, et pour que ceux-ci conservent toujours l'esprit de foi et de religion qui éleva jadis leurs pères à une si haute noblesse de dévouement. La cérémonie se termina par la bénédiction des semences qui vont être confiées à la terre.

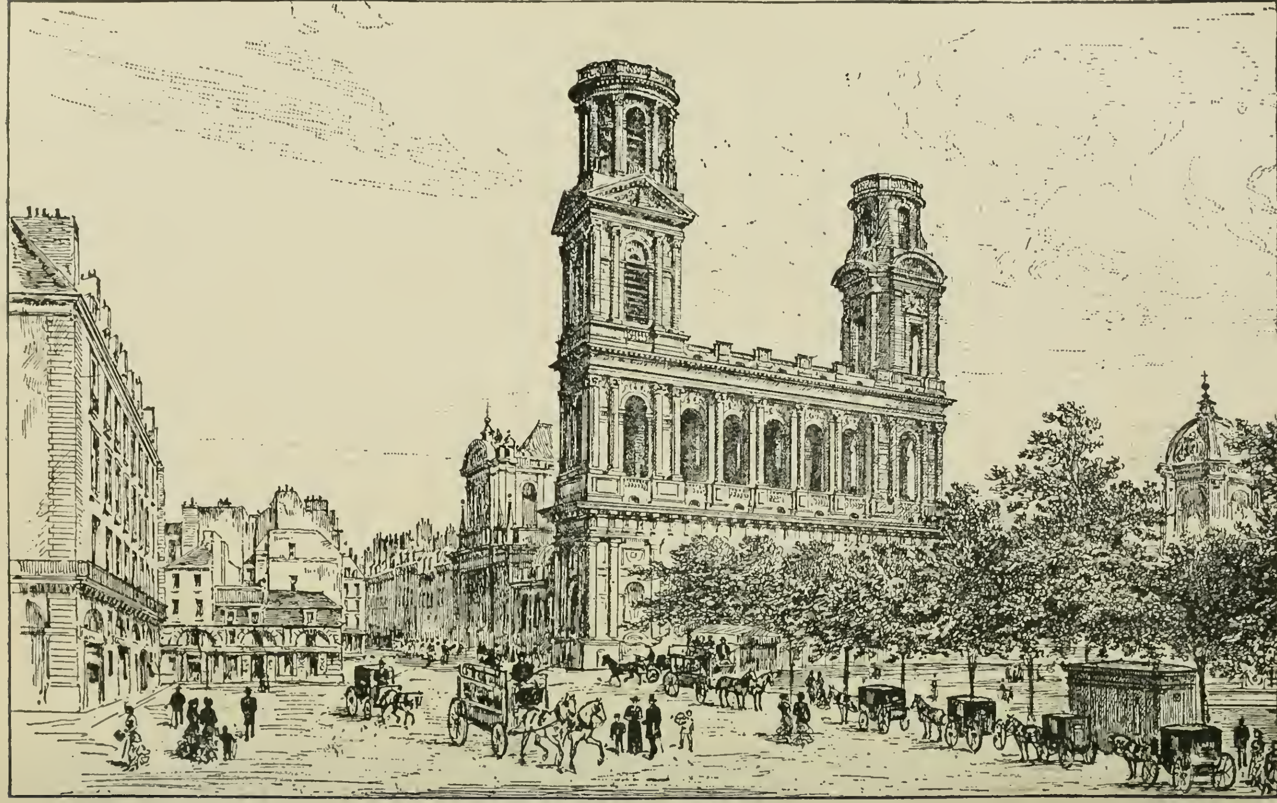
« Comment voulez-vous que le peuple breton, avec de pareilles scènes, simples et grandioses, avec de pareils souvenirs à nourrir, puisse se décolorer dans le flot du reste des Français ?

« Non, comme dit Brizeux,

. . . Nous ne sommes pas les derniers des Bretons.
Le vieux sang de tes fils coule encor dans tes veines,
O terre de granit, recouverte de chênes.

Ou encore ce cri du cœur, que je ne puis lire sans attendrissement :

O Dieu ! qui nous créas ou guerriers ou poètes,
Sur la côte marins, et pâtres dans les champs,
Sous les vils intérêts ne courbe pas nos têtes,
Ne fais pas des Bretons un peuple de marchands ! »



L'ÉGLISE SAINT-SULPICE. (P. 203.)

Aimant ainsi la Bretagne, Paul Seigneret fit avec joie et profit un voyage qui lui permettait de pénétrer plus au cœur de cette contrée célèbre. Dans des lettres qui sont de véritables journaux par leur étendue, il faisait part des impressions que lui causaient l'aspect austère et solennel du pays, le cachet propre de ses monuments, les souvenirs de tout genre dont il est peuplé. Les moindres choses frappaient sa vive imagination et lui inspiraient des descriptions souvent saisissantes.

Pendant quelques jours il habita le château du Tromeur, près du village de Plouvorn, dans le Finistère, et voici en quels termes il peint le paysage qu'il avait sous les yeux :

« En sortant des agitations de notre vie à Saint-Brieuc, ville pourtant si modeste, je me suis senti saisi par le charme mélancolique et rêveur qui règne dans ce pays... Ici, point de splendeur ; point d'éclat du soleil, ni sa chaleur vivifiante ; point de chants d'oiseaux, ni toutes les magnificences d'une riche nature. Toujours une atmosphère fraîche, sinon froide et brumeuse, même lorsque le soleil règne seul dans les cieux d'où il ne descend qu'à travers un voile transparent. Et puis, c'est ce vent puissant qui souffle toujours, et qui, dans sa grande et unique voix, étouffe et ravit toutes ces mille gracieuses harmonies qui animent ailleurs la campagne.

« Je ne m'étonne plus que le Breton soit triste et rêveur ; que le rire vienne rarement épanouir son austère visage, et que cet aspect d'une nature sévère, il est vrai, mais solennelle et grandiose, élève sa pensée à l'infinité et à la majesté divine qui semble planer sur cette terre et se faire entendre par la voix toute-puissante de ce vent de mer, formidable haleine de l'Océan.

« Ici pourtant, comme alentours, comme parc, nous avons

le plus charmant nid de verdure, le plus délicieux fouillis d'arbres séculaires, d'arbustes tendres, de fleurs gracieuses, au milieu duquel s'enfoncent et se perdent les allées pleines d'ombre. On se sent à l'abri du vent qui ne fait plus que tourmenter les cimes des arbres, bercer les dernières feuilles et faire planer sur le tout son uniforme accord. On peut interroger les fleurs et oublier l'âpreté du reste du pays. J'y viens le matin offrir ma journée à Dieu, chaque heureuse journée qui me rapproche de Lui et de vous, et évoquer votre souvenir à tous, mes bien chers parents. Le soir parfois le soleil couchant y envoie à travers deux nuages comme une profusion de poussière d'or qui fait songer, encore plus aux splendeurs d'autres campagnes plus privilégiées de ses faveurs, et admirer davantage cet astre de vie et de beauté... »

« J'ai assisté, écrit-il encore du même lieu, la veille de la Saite-Anne, à la scène la plus pittoresque et la plus touchante que m'ait offerte mon séjour en Bretagne. A la tombée de la nuit, la cloche de la chapelle avertissait de se rendre sur une sorte d'esplanade où la coutume est de faire brûler, chaque année, ce soir-là, un immense feu de joie.

« Une centaine de paysans, debout, les bras croisés, dans cette attitude fière et grave que prend l'Armoricain, assistaient à cette naïve réjouissance, dans un silence profond, le visage illuminé par les reflets ardents du bûcher. Enfin, quand les crépitements eurent diminué, et que le bûcher affaissé n'eut plus à répandre que des lueurs mourantes, un grand jeune homme sortit du cercle des spectateurs. D'une voix forte, il entonna une complainte bretonne, d'un rythme lent et d'une mélancolie indicible. Pendant qu'il chantait, le feu achevait de mourir, et la lune montant

en reine à l'horizon, venait éclairer la solennité de cette scène. Pour moi, dans ce chant, je croyais entendre souffler l'esprit de tristesse et de sombre rêverie de cette vieille et forte Bretagne, tristesse où se révèlent nos aspirations vers des régions supérieures. Le calme le plus complet planait sur nous tous immobiles ; la mélancolie nous envahissait, et les larmes me montaient aux yeux. O Dieu ! nous tous ainsi nous languissons et soupirons, nous sommes dans l'attente, cette solennelle et mystérieuse attente qu'exprimait l'harmonie de ce chant. »

Au retour de ce voyage, Paul Seigneret passa quelques jours encore au château du Dréneuc, d'où il devait se rendre, par Angers, en Poitou, et bientôt après, partir pour Solesmes.

Il ne quitta pas sans émotion ce manoir du Dréneuc où il avait mené une vie à la fois « si occupée et si paisible, si ennuyeuse et si pleine de joies ; » sa chère église de Fégréac, où il avait tant goûté Dieu, ni même « *ses* petits chemins creux, où, au-dessus des haies touffues, il voyait se dresser de frais visages d'enfants qui lui adressaient, comme une musique argentine, ces mots gracieux : « Bonjour, monsieur Paul. »

Le récit de son voyage d'Angers à Niort nous montre son aimable figure inopinément rapprochée de celle d'un jeune martyr (1), dont le nom, entouré d'une glorieuse auréole, rapelle à la pensée la fraîcheur des sentiments, la vicacité de l'amour, la joie dans la mort, qui nous charment en Paul Seigneret.

De la petite ville d'Airvault, en Poitou, où l'avaient con-

(1) Théophane Vénard, prêtre de la Congrégation des Missions étrangères, mort en Chine, pour la foi, en 1860, et dont on a écrit la belle vie.

duit les incidents de son voyage, il va en pèlerinage au berceau de Théophane Vénard. Ne dirait-on pas que ces lignes ont été écrites pour celui-là même qui les a tracées ?

« Un jour, en suivant le cours du Thouet, par de délicieux petits chemins fuyant sous l'ombre, nous atteignîmes le gracieux village de Saint-Loup, le cher souvenir qui vous fait battre le cœur. Là est né, a vécu sa première jeunesse, a tourné constamment ses regards et ses affections, un jeune et aimable martyr, dont l'imagination, empreinte de la riante douceur de ces lieux, versait partout où il allait les roses et les chants. Il mourut en 1860. Partout, dans ces campagnes de Saint-Loup, on sent le parfum de ses saintes aspirations ; on dirait que les fleurs du vallon vous font respirer la bonne odeur de ses vertus, et la brise qui fait trembler la feuille semble bercer à vos yeux la diaphane figure de ce cher jeune homme. Jadis j'avais lu son histoire. Rien de plus doucement poétique, de plus attendrissant, de plus admirable. Quand, à vingt-huit ans, il se vit au moment d'arriver à la gloire du martyre, il écrivit à ses parents. Cette lettre, placardée sur un pilier de l'église, rappelle ce simple et héroïque langage dont est inspiré Polyeucte.

« Hélas ! tout a une fin, et si prompte ! ajoute le jeune narrateur, poursuivant l'intéressante relation de son voyage. Tout bonheur s'envole avant même qu'on ait pu le goûter à son gré ! Il me fallait partir... Une nouvelle nuit passée en voiture m'a fait assister à toutes les phases d'un terrible orage : les bataillons de nuages noirs et menaçants s'avançaient, déchirés par intervalles d'éclatants traits de feu ; on pouvait suivre leur marche silencieuse, mais rapide, quoique sans souffle sensible du vent. Dans la voiture, remplie de femmes qui, naguère, entretenaient avec le conducteur des conversations gros-

sières, tout le monde s'était tu ; on n'entendait que le trot languissant du cheval ; de formidables éclairs faisaient étinceler les harnais de lueurs blafardes. Quel magnifique spectacle ! Nous étions donc seuls, dans le silence et l'obscurité de la nuit, seuls en face de la puissance ou de la colère de Dieu qui allait passer. L'inquiétude augmentait avec le nombre des éclairs, les grondements plus raprochés du tonnerre, et les larges gouttes de pluie : les signes de croix se multipliaient chez ces femmes, et le conducteur, tantôt si grossier et si fanfaron, ne soufflait mot ou commençait à parler de dangers à courir. Enfin, on aperçoit au loin une chétive auberge, et bientôt nous voilà tous réunis, portes et volets clos, dans une pièce enfumée et toute remplie des nauséabondes odeurs des libations de la veille. C'est là que — je ne dirai pas nous vîmes, — mais nous entendîmes, nous sentîmes passer la formidable armée des foudres, aux craquements épouvantables, qui faisaient trembler la maison jusque dans ses fondements. Mon Dieu ! quel sublime spectacle, bien fait pour remplir le cœur des hommes de cette crainte tempérée d'amour que nous devons avoir pour vous, qui nous apparaissez si puissant, et en face de qui il n'est pas d'expression pour représenter notre fragilité !

« Rien de plus gracieux que le matin qui succéda aux horreurs de l'orage. Le soleil levant entre les derniers nuages lançait ses gerbes d'or et mille feux étincelaient sur les fouillis de verdure chargés de rosée.

« Enfin, une autre voiture m'entraînait, comme dernière étape, de Parthenay à Saint-Maixent, par une route entre bois, verte et fraîche comme une allée de parc, et bientôt la locomotive avec sa brutale vitesse me faisait franchir l'espace de cette dernière ville à Niort ; Niort ! dont je saluai

avec émotiom les blanches flèches : tant de fois, l'an dernier, j'ai écouté les harmonies de leurs cloches tomber dans le religieux silence des nuits !

« Et maintenant toute cette riante et douce odyssée est précipitée dans le règne du passé, et ne m'offrira plus que le souvenir de joies qui ne sont plus. »

Lorsque Paul Seigneret écrivait cette lettre, quelques jours seulement le séparaient du moment où il allait quitter le monde pour Dieu.

Mais ici se place, dans l'histoire de sa vocation, un incident étrange et qui fait comprendre, mieux que toute parole, l'ardeur de la flamme dont son âme était consumée. On a vu la joie que lui causait la pensée de son entrée prochaine à Solesmes ; chaque jour qui s'écoulait rendait cette joie plus vive et plus pénétrante. Tout à coup le jeune homme fut saisi de la pensée qu'il serait trop heureux à Solesmes, et que Dieu lui demandait le sacrifice même de ce bonheur. Il se rappela que ses premiers attraits avaient été pour une vie plus austère. Il lui sembla que des motifs trop humains et trop intéressés l'avaient détourné de sa voie. Et n'admettant pas d'hésitation en présence d'un sacrifice à faire, il se résolut à demander sur-le-champ d'être admis, au moins pour y faire un essai, à la Trappe de Bellefontaine, en Anjou. Restait à faire comprendre et agréer cette démarche. Ce fut pour lui le sujet d'une anxiété inexprimable. Il s'en ouvrit d'abord à son oncle, « remettant, lui dit-il en terminant, le soin de cette terrible affaire à ce Dieu d'amour pour lequel il veut sacrifier le plus richement possible une vie d'ailleurs si misérable et si prompte à s'envoler. » La pensée de la douleur qu'il allait causer à ses bien-aimés parents le torturait. Aurait-il la force de leur porter lui-même ce coup, ou bien manquerait-il pour la première fois à cette douce habitude de parfaite

ouverture de cœur pour son père chéri ? Il s'arrêta à l'idée de ne dévoiler son projet qu'après un essai de quelques jours qui pouvait ne pas réussir, et plutôt de vive voix que par écrit :

« Si le bon Dieu m'accorde la fin de ce frémissement d'âme qui me saisit et me trouble, à la pensée de tout écrire à mon père, je le ferai. Mais il me serait plus aisé de tout déverser de vive voix dans son cœur, aidé par cet attendrissement et cette chaleur d'affection que sa présence raviverait, et devant laquelle tomberaient toute timidité et tout embarras. »

Il devait aussi rendre compte de ses nouveaux désirs au R. P. Dom Couturier, à qui il avait ouvert toute son âme, pendant sa retraite à Solesmes, et qu'il avait fait souvent depuis lors le confident de ses ardeurs pour la vie des enfants de saint Benoît. Il lui écrivit, le 3 septembre 1866, la lettre suivante, qui résume l'histoire de sa vocation et pose admirablement bien la question telle qu'il la comprenait :

« La dernière fois que je vous écrivais, c'était au moment de toutes les brillantes joies et des radieuses espérances du printemps, et mon cœur aussi ne respirait que le bonheur. Dans cet intervalle, que m'est-il donc arrivé ? Ah ! mon Père ! est-il étonnant que j'aie tant tardé à vous écrire, quand, aujourd'hui encore, je ne le fais que dans un si grand trouble, et tout haletant sous le poids du fardeau que j'ai à déposer dans votre cœur ! Je vous en conjure, ayez pitié de moi, comme vous l'avez déjà fait si grandement.

« Au milieu de tous mes tracas, une seule pensée a toujours plané immobile et puissante, le désir de la vie religieuse, ce désir qui me rendait toute autre vie si pénible ; tout, hors d'elle, me paraît si cruelle amertume, si désespérante vanité ! Le dégoût du monde a augmenté en moi plus que je ne saurais le dire ; et j'en ai recueilli une tristesse qui m'eût accablé,

si elle n'eût été continuellement écartée ou adoucie par les joies du cœur, et ces magnifiques fêtes du dimanche qu'il m'a été donné de suivre avec enthousiasme dans quelques grandes cathédrales. Enfin, mon Père, je le dis en toute humilité et en toute franchise, plus je vais, plus j'aime Dieu d'un amour, il me semble, à tout rompre.

« Mon Père, je vous en prie, repassez en vous-même la naissance et le développement de ma vocation religieuse. Vous vous rappellerez que, me sentant détourné de l'état ecclésiastique, d'un bond ma pensée se porta avec délices vers les consolantes austérités de la vie de trappiste. Je découvris cet attrait à mon oncle, qui me fit entendre qu'une pareille pensée était folle, qui me parla de vous, et me procura ainsi le bonheur de vous connaître tous. Les voyages que je fis à Solesmes m'éblouirent, et sous l'abondance des émotions et des joies, me firent oublier toute autre destinée.

« Mais voilà que cette première aspiration me revient forte et pressante ; voilà que je vous en reparle enfin, forcé par l'impérieuse nécessité, par les temps qui pressent, par la résolution bien arrêtée d'y obéir, après toutefois en avoir référé à votre jugement.

« Personne, hors mon oncle, ne sait mot de ce revirement d'idées. On y verrait folie, et j'y perdrais ma peine. Je n'en parlerai même à mes parents qu'après avoir suivi rigoureusement, pendant huit ou quinze jours, la vie de la Trappe, pour que je puisse moi-même juger de mes forces.

« Et d'abord, me reprochera-t-on mon inconstance, ma légèreté de caractère, ma mobilité d'affections et d'impressions ? Mais, mon Père vous êtes sur cela plus compétent que tout autre. Vous qui me connaissez à fond, ne voyez-vous pas l'achèvement, le couronnement de l'édifice d'infinie miséricorde que Dieu a voulu élever en moi, lui qui m'a tiré

de l'abîme où j'étais plongé, qui m'a soufflé ces saintes inspirations, et qui, bien véritablement, demande de moi une vie de souffrance, de sacrifice complet ? La souffrance ! n'est-ce pas là mon unique rêve et mon immense besoin, depuis qu'Il m'a fait voir combien Il est beau, Il est bon, aimant à l'infini, et combien il est doux de l'aimer !

« Qu'elle était belle pourtant, cette vie de bénédictin, telle que je l'ai connue et aimée si profondément au milieu de vous ! Mais maintenant, cela me paraît évident, je ne suis pas digne de vos joies, de votre bonheur, de votre société tant regrettée ! J' ai besoin d'expiation et de souffrances ; la vie de trappiste comblera tous mes désirs. Oh ! trop heureux de pouvoir offrir le plus complètement possible le sacrifice de cette misérable vie, que je voudrais voir multipliée mille fois, pour mille fois l'offrir à Dieu dans les souffrances. Dans la vie de trappiste, je regarde donc qu'on meurt véritablement au monde et à toutes les joies de la famille, qui sont chez moi si vives. Dans ce silence absolu qu'on garde, on réfléchit toujours au Dieu d'infinie bonté qu'on a fait souf frir ; on essaye de faire un peu de purgatoire ; on s'ensevelit vivant comme dans un tombeau. Par le travail manuel, on brise son corps à la fatigue, comme on brise son âme au repentir.

« Enfin, mon Père, voilà bien la vie vers laquelle j'ai été attiré d'inspiration dès ma première pensée de vie religieuse ; voilà la vie qu'il me faut, le sacrifice complet, jusqu'à celui des joies de l'intelligence et de l'étude. Tout le monde criera folie, je le sais, vu mon état de santé ; mais je crois sentir une force de résistance qu'on ne soupçonne pas. Et, d'ailleurs, c'est un fait reconnu qu'aux grandes austérités ne résistent pas les natures vigoureuses qui ont de grands besoins, mais plutôt les faibles qui se contentent de peu. Et puis, si le bon

Dieu me refuse les forces nécessaires, du moins je succomberai dans mon unique désir de me châtier moi-même, pour aimer moins indignement Celui qui nous a tant aimés.

« Pour autre preuve de vocation, je vous avoue tout mon déchirement de cœur et ma profonde douleur, en songeant à cette radieuse vie de Solesmes dont je ne goûterai point les charmes doucement rêvés, en me décidant à vivre à jamais séparé de vous tous, dont la paix et la sérénité m'avaient offert de si vifs attraits. »

On imagine bien que ce plaidoyer passionné ne suffisait pas à gagner tout le monde à la cause de l'ardent jeune homme.

L'objection de sa santé était trop réelle. De son propre aveu, les médecins trouvaient sa poitrine faible et signalaient de plus le germe d'une grave affection au cœur :

« Vous voilà averti, disait-il à son oncle de ce que personne au monde ne connaît, parce que je sais que vous m'aimez pour mon âme seule. »

D'autre part, on lui répondait de Solesmes que son ardeur excessive le trompait, et que ce qu'il rêvait comme un moyen de perfection serait pour lui, avec la nature que Dieu lui avait donnée, une terrible épreuve et un danger véritable. Tout cela le jetait dans une grande perplexité.

Il lutta néanmoins avec beaucoup d'insistance et d'énergie. Malgré sa docilité, qui était très réelle, il avait cette tenacité propre aux âmes fortement impressionnables, qui ne parviennent pas à se défaire sur-le-champ des impressions reçues. Il ne pouvait s'empêcher de faire le parallèle entre les deux vies qui s'offraient à lui : « l'une dans laquelle je serais heureux comme un oiseau du paradis, l'autre où il me serait donné de suivre véritablement, dans la douleur et le sacrifice, cette voie royale de la croix que pour moi, moi en

particulier, Jésus a suivie. » Et son âme tressaillait sous l'attrait presque irrésistible du sacrifice.

Il fallut qu'il intervînt une sorte de compromis entre sa ferveur impatiente, qui ne voulait tenir compte d'aucun obstacle, et l'indulgente sagesse de ses guides. Il reçut avec bonheur l'assurance qu'on le verrait, sans mécontentement, faire l'essai tant désiré, et que si, comme on le prévoyait, cet essai ne pouvait réussir, il retrouverait tout entière, à Solesmes, la paternelle tendresse qui l'y avait accueilli tout d'abord.

Au commencement d'octobre, Paul Seigneret partait donc pour la Trappe de Bellefontaine, emportant l'estime, l'affection et les regrets de cette famille, avec laquelle il avait vécu, et qu'il avait édifiée pendant deux ans. Madame du Dresnay rendait de lui ce simple et touchant témoignage :

« Il a passé parmi nous comme un bon ange ; chacun de ses pas a été une bonne action, et chacune de ses paroles a eu pour but de nous faire du bien ou du plaisir. » Et elle ajoutait gracieusement : « Je crois bien que le cher enfant n'a commis ici d'autre péché que celui de nous quitter. »

Lui aussi, il disait un adieu plein d'émotions à « cette demeure si doucement hospitalière », et il partait « comblé de bontés et chargé de reconnaissance » : « O mes chers parents, écrit-il avec son admirable délicatesse, si vous saviez comme tout le monde est extraordinairement bon ici ! Ce matin, on m'a encore offert le plus magnifique souvenir, sans songer qu'on me chargeait le cœur de trop de reconnaissance. C'est une superbe pendule, avec ornementation du meilleur goût... Dès que je l'ai vue, ma première pensée a été à la joie de vous l'offrir. Mais on a dit devant moi que c'était une pendule de jeune homme, et ce mot m'a suggéré une autre idée. Permettez-moi donc de l'offrir à un jeune

homme, à ce cher frère, mon bon Charles. Qu'il l'accepte comme gage de l'affection la plus tendre et la plus vive qu'il pourra rencontrer en ce monde. Le timbre velouté de cette pendule lui rappellera tout le charme de nos affections d'enfance, et le souvenir d'un frère qui s'intéressera toujours avec une inquiète sollicitude à ses destinées. Seulement, qu'il me permette de lui demander une chose : c'est de prendre toujours soin de ce cher souvenir comme je le ferais moi-même, comme de la prunelle de ses yeux, non à cause de moi, mais par respect pour ceux qui me l'ont donné. Le laisser en mauvais état, ce serait profaner, il me semble, les affections dont ils m'ont si tendrement comblé. »

Lorsque le jeune précepteur se présenta à la Trappe, on eut quelque peine à l'y admettre, même à l'essai, tant il paraissait incapable de supporter une aussi rude épreuve. Après trois semaines, en effet, son faible corps était épuisé, et il lui fallut se résigner à constater son impuissance et à reconnaître qu'il s'était fait illusion.

Il dut aller pendant quelque temps réparer ses forces, au sein de sa famille, à Épinal. En s'y rendant, il passa par Solesmes, où, dit-il, « on veut bien oublier *mon escapade.* On m'a dit que j'étais un enfant gâté que le bon Dieu attire aujourd'hui par tous les charmes de son amour. Mais on m'a prédit pour plus tard l'absence de ces joies sensibles et de grandes épreuves morales, où sans doute je retrouverai plus pesante et tout intime cette croix que je voulais chercher dans les austérités corporelles. » Dieu se réservait en effet de l'éprouver ainsi par l'incertitude pénible où nous le verrons tomber une fois encore sur sa véritable voie.





CHAPITRE TROISIÈME

L'Abbaye de Solesmes.



ENTRÉ dans sa famille au mois de novembre 1866, Paul Seigneret y prolongea son séjour jusqu'à Pâques de l'année suivante, 14 avril 1867. Ses désirs l'eussent ramené beaucoup plus tôt à Solesmes ; mais sa santé, après l'épreuve de la Trappe, exigeait de grands ménagements ; longtemps arrêtée, la croissance physique recommençait. Sa famille ne crut pas prudent de lui laisser affronter l'hiver et le carême dans un noviciat monastique. A Solesmes, on consentit volontiers à ce retard. On n'était pas fâché de voir se calmer cette ardeur si vive qui, malgré sa sincérité évidente et la pureté de ses motifs, ne laissait pas que d'inspirer quelque appréhension.

Le studieux jeune homme mit à profit ses loisirs forcés et reprit, avec son activité habituelle, les travaux historiques et littéraires qu'il lui avait tant coûté d'abandonner depuis deux ans.

Au mois de janvier, il avait dévoré vingt volumes, et pour les trois mois qu'il devait encore passer à Épinal, il

se traçait un programme qui comprenait, outre ses auteurs latins, la lecture d'Homère, de plusieurs tragédies de Sophocle et d'Eschyle et une revue des principes de philosophie étudiés au lycée : « tout cela, disait-il, afin d'arriver moins neuf à Solesmes. »

En même temps, il laissait son âme goûter en toute liberté la douceur des affections de la famille ; et il accueillait, comme un bienfait de Dieu, avec une joyeuse reconnaissance, le bonheur dont ses derniers jours dans le monde étaient embellis.

« ... Je songe, dit-il à son oncle, au temps passé où je déplorais l'absence de ma famille et aux années à venir qui s'écouleront loin d'elle. Cette pensée me fait rester assidûment près de ces chers parents. Je les vois agités par tant de peines et d'occupations qu'il m'est doux de leur tenir compagnie dès qu'ils peuvent être en repos, et d'avoir pour eux ces mille petits soins qui leur sont agréables et qui me font à moi-même tant de bien au cœur. . . . Quand les heures de réunion nous rassemblent tous, c'est un nouveau bonheur. Dieu qui pendant longtemps a laissé dans mon cœur de si grands désirs jamais complètement satisfaits, me comble maintenant des jouissances de la vie de famille. Je me sens profondément ému quand je remarque l'incessante activité de ma mère, son noble dévouement à sa tâche, sa tendresse pour nous tous, qui lui inspire de ces inquiétudes, de ces prières et de ces pleurs de mère qui doivent tant toucher le cœur de Dieu. C'est l'admiration autant que l'amour le plus tendre que je ressens pour elle. Notre bon père est aussi touchant dans son affection pour nous, affection qui a maintenant ce calme souriant et cette exquise tendresse que donne l'âge. »

Aimant comme il l'était, il n'ignorait pas ce que coûterait

à son tendre cœur une séparation sans retour ; la pensée du départ lui revenait souvent « comme un coup de lance. » Mais il envisageait le sacrifice avec sérénité et marchait simplement et droit au but :

« Vous me connaissez trop, mon cher oncle, écrivait-il en partant, pour craindre que je ne m'achemine vers le cloître avec hésitation ou avec quelque répugnance. Le bonheur don j'ai joui ici n'a aucunement fait varier mes désirs, et de toute cette suite de jours si rapidement envolés résulte encore pour moi la même conviction : c'est que je ne trouverais dans la vie du monde rien d'égal aux joies de l'étude, au privilège d'être le chantre et l'adorateur de Dieu, à l'inestimable bienfait enfin que je reçois de la Providence, dans ma vocation à la vie religieuse. D'alleurs, ce que j'y cherche avant tout, c'est l'accomplissement des vues de Dieu sur moi ; viendra ensuite le bonheur comme par surcroît. »

Un instant il put croire qu'il allait être violemment détourné de sa voie. Son cœur, ouvert à tous les dévouements, tressaillit sous le coup d'une émotion inattendue. C'était en avril 1867 ; un frémissement patriotique parcourait la France. Des bruits de guerre, précurseurs des événements dont nous avons été victimes, agitaient les âmes. Dans nos provinces de l'est, plus particulièrement intéressées et plus éclairées aussi peut-être sur la situation, on discutait vivement les éventualités possibles, et tous ne rejetaient pas avec la même imprévoyante légèreté la pensée des malheurs qui pouvaient nous menacer. L'imagination de Paul Seigneret s'enflamma. Il voyait déjà la France envahie, le pays qu'il habitait foulé par l'étranger, sa famille en péril. Le devoir, en ces circonstances, lui paraissait aussi simple qu'impérieux ; il devait rester et attendre, et si le territoire

venait à être envahi, se mêler « obscur soldat, à la foule des défenseurs. »

« Qu'on m'accuse de fanfaronnade ou de folie, parce que, avec mes faibles bras, je songe à m'imposer la dure vie du soldat ; je tiens pour un devoir sacré, dès que les frontières sont menacées, faible ou fort, de voler à leur défense, et d'employer au moins le peu de force qu'on a reçues de Dieu à protester par sa présence et par son sang contre l'odieuse violation du droit de son pays. »

C'est au R. P. prieur de Solesmes qu'étaient adressées ces lignes.

« Je me suis dit tout cela, ajoutait en terminant l'ardent jeune homme, et pourtant je pars. Mon père me fait remarquer que, sur des craintes trop peu fondées, je ne dois pas m'exposer à briser mon admission à Solesmes. D'ailleurs, mon Père, j'y trouverai vos conseils et ceux du Révérendissime Père Abbé ; et tant que les liens religieux ne m'attacheront pas au monastère, si la France battue avait besoin du dévouement même de ses plus faibles enfants, si je pouvais être utile à mes parents, me refuseriez-vous l'exercice de mes devoirs de citoyen et de fils ?

Cette façon belliqueuse d'entrer au noviciat dut faire sourire ceux à qui la confidence en était faite si simplement. Mais ils durent aussi bien augurer de ce que pourrait faire, s'il plaisait à Dieu de la fixer dans la vie religieuse, une âme à qui il en coûtait si peu de s'oublier elle-même et de se sacrifier à tout ce qui lui paraissait le bien et le devoir.

Ce fut le 16 avril 1867, que Paul Seigneret franchit enfin le seuil de cette retraite, où il espérait avoir trouvé pour toujours le lieu de son repos. Comme il l'avait prévu, ses adieux à sa famille déchirèrent son cœur, mais sans l'ébranler :

« Je ne vous dis point, écrit-il quelques jours après son

arrivée, tout ce que mon cœur éprouve de tristesse. On a beau se préparer longtemps d'avance au sacrifice, on ne peut se faire une idée des douleurs qu'il vous apporte. Dieu sait ce qu'étaient pour moi les joies que je me suis retranchées. Néanmoins, je le prie qu'il me conserve toujours l'amertume de ces souffrances. J'ai désiré la vie monastique précisément parce que, dans ses sacrifices, j'ai cru devoir lui être plus agréable que partout ailleurs. Le sacrifice de ma vie, je ne sais pourquoi, eût été pour moi si insignifiant, qu'il n'eût pas eu de mérite. Dans la vie de curé, cette idylle que j'ai rêvée longtemps, où je me voyais distribuant à tous mon temps, mes soins, mon argent, j'eusse été trop heureux, pour que mérite y fût. C'est donc à renoncer à mes parents, ma joie en ce monde, et à toutes les affections que j'aurais pu former, que j'ai vu mon plus grand sacrifice. »

Après quelques jours passés, selon l'usage du monastère, dans la maison des hôtes, il fut admis à prendre part aux exercices de la communauté ; et ce premier essai de la vie religieuse ravit son âme. Il écrit le 4 mai :

« Maintenant je vois ce qu'est cette vie religieuse tant rêvée, et chose assez rare, la réalité surpasse encore mes rêves. C'est bien là la vie d'oraison perpétuelle, par ces offices du chœur, par toutes ces prières disséminées dans la journée et qui vous font continuellement remonter à Dieu. J'apprends ainsi à l'aimer comme mon Père de toute bonté, et je trouve à revenir constamment près de Lui le même bonheur qu'autrefois je ne me lassais pas de goûter près de mes chers parents. Ceux qui n'ont pas la foi se demandent à quoi bon chanter des psaumes et faire tant de prières. Les autres comprennent que revenir à Dieu pour qui nous avons tout quitté, est notre seule joie et le besoin incessant de notre cœur. En Lui nous retrouvons toutes nos

affections, l'enthousiasme, le bonheur, une reconnaissance toujours nouvelle. Nous sommes véritablement sur terre les chantres de Dieu, nous formons sa cour, nous lui redisons sans cesse notre amour et nous célébrons ses louanges au milieu des crimes et de l'incrédulité générale. Seulement, comme on regrette, à la fin du jour, toutes les grâces qu'on a perdues par sa légèreté et son inexpérience d'une si haute vie ! »

Le 9 mai, il était reçu au nombre des postulants de l'Abbaye, et il en revêtait l'habit.

« Rien ne peut égaler, écrit le R. P. don Couturier, la joie dont il fut inondé en ce beau jour. La nuit suivante, il ne put dormir, il avait disposé, dans sa cellule, sa tunique, sa ceinture et son scapulaire, de manière à les voir de son lit, et cette vue lui arrachait des larmes de bonheur. Il se levait, baisait avec amour ces insignes de la vie monastique, et leur adressait à chacun des paroles d'une poésie à la fois enfantine et sérieuse, appelant l'heure matinale où il allait les revêtir. Ainsi commençait-il au milieu de nous cette vie de prière et d'étude, au sein de laquelle il fut pour ses frères un modèle plein de charmes. »

Lui-même, du reste, il rend compte dans une lettre à ses parents, des émotions que lui avait fait éprouver cette cérémonie, où son oncle et son frère bien-aimé étaient venus représenter sa famille : « Je n'essaierai point de vous décrire cette fête que mon oncle ou Charles vous auront sans doute racontée, rêve indéfinissable où je me perdais dans toutes les joies de l'âme, où je n'entrevoyais que le moment de plus en plus proche de me donner à Dieu, où je ne trouvais en moi qu'immense amour pour Lui, et affection sans bornes pour vous et pour tous. Pendant toute la cérémonie et après, la pensée de Dieu et la vôtre se confondaient en une seule pensée...

« Cette fête n'a point eu, comme les joies de ce monde, les tristesses du lendemain. Elle n'était que l'introduction à cette vie tant désirée qui chaque jour m'apparaît plus belle et plus sainte, et chaque jour fait s'augmenter ma reconnaissance. Je vous parle librement de joies et de fêtes, chers parents, sans craindre que vous mettiez en doute mon affection toujours plus grande pour vous. D'ailleurs, les regrets ne manquaient point au sein du bonheur de cette journée. Avec quel attendrissement je voyais et j'embrassais Charles comme le représentant de vous tous !...

« C'est donc depuis ce jour qu'a commencé pour moi toute la gravité de la vie religieuse. Si vous saviez l'étonnement et la reconnaissance que j'éprouve en me voyant revêtu de ce noir costume qui me semble si étrange et si beau, le respect que j'ai pour moi-même en me trouvant consacré par cet uniforme de combat et de gloire, les attendrissantes et les salutaires pensées qu'il m'inspire sans cesse ! Et dire que c'est là désormais pour toujours mon emploi et ma vie, d'aimer et de glorifier Dieu, d'avancer dans le bien, et de vous aimer aussi, chers parents, ainsi que tout le monde, le plus utilement qu'il soit possible d'aimer !... Grande et trop belle mission, quoique j'en sois si indigne ! Vous ne sauriez croire tout ce qu'il faut de bonne volonté et d'attention pour suivre en tous points cette règle sainte qui régit toutes nos actions, et combien, à la fin du jour, on se trouve encore mécontent de soi-même, privé par sa faute de tant de bonnes œuvres par lesquelles on aurait pu plaire à Dieu davantage. C'est là la grande lutte du moine. Si le bon Dieu nous comble de tant de grâces, si je suis venu ici au prix de sacrifices si douloureux de votre part, chers parents, combien plus doit-il m'être demandé ! et comme je serais coupable, si je ne rendais à Dieu que tiédeur et lâcheté, et si je ne vous avais mis la

douleur au cœur que pour arriver à faire un mauvais religieux !

« Comment pourrai-je assez vous remercier de l'attention si touchante que vous avez eue de m'envoyer dans ce moment solennel tout ce que je désirais le plus de vous, votre entière approbation et votre bénédiction ? Je l'ai lue et relue cette lettre précieuse, et elle reste comme désormais chacune de vos lettres, devant le crucifix que je tiens de vous ; j'y puiserai sans cesse de salutaires inspirations et une nouvelle affection pour vous, mes bien-aimés parents. Véritablement est-ce bien une réelle séparation entre vous et moi que celle-ci, tandis que nous pouvons ainsi toujours nous réunir par de mutuelles et tendres affections et d'incessants souvenirs ?... »

Le jeune novice apporta à la pratique de la vie religieuse une disposition de bonne volonté vraiment admirable. La parfaite observation des règles ne semblait rien à sa ferveur :

« Plus l'obéissance était pénible, dit encore son vénéré supérieur, plus il l'embrassait avec zèle, mettant à toutes choses un air de contentement et de bonne grâce qui faisait la joie de ses supérieurs et de ses frères. Il ambitionnait les services les plus pénibles, et aimait à prendre sur soi la charge des autres. Constamment oublieux de lui-même, il était prévenant pour tous ; nul n'aimait ses frères avec plus de délicatesse, sans retour d'amour-propre ou d'intérêt. »

Le cloître ne faisait du reste que développer et appliquer à ses observances spéciales des vertus que nous avons déjà admirées en ce jeune homme, et qui furent l'ornement de chacun des jours de sa vie. Mais, si rien ne manquait à la préparation du cœur, l'esprit avait besoin d'être initié aux études ecclésiastiques, et c'est à ce point de vue surtout que

Paul Seigneret ressentit l'heureuse influence du noviciat de Solesmes. Très cultivée et riche de connaissances profanes, son intelligence était étrangère aux sciences qui doivent nourrir l'esprit et le cœur d'un religieux ou d'un prêtre ; et en entendant parler d'Écriture sainte, de liturgie, d'histoire de l'Église :

« Je vous avoue, disait-il, que je suis effrayé de tout ce que je vois et entends ici en fait d'études ; tant elles forment un monde nouveau pour moi, et tant je suis ignorant de tout ce qui se dit. »

Il s'aperçut aussi bientôt que sur plus d'un point, touchant aux questions religieuses, ses idées, puisées à des sources exclusivement universitaires, n'étaient pas en parfaite harmonie avec celles qui avaient cours autour de lui. Du milieu où s'était formée son intelligence, il lui restait, sur les hommes et les choses du passé et du présent, des appréciations qu'il sentit, à la lumière d'études plus complètes, n'être pas toujours exemptes de préjugés. Comme l'odeur de la première liqueur qui a imprégné le vase, ces traces de l'éducation première ne s'effacèrent point entièrement ; et parfois, certains jugements inattendus, certaines sympathies, décelaient, sous la robe du moine ou sous la soutane du séminariste, l'ancien élève de l'Université. Le séjour de Solesmes lui apprit à se défier de ces jugements préconçus. Il les réformait, du reste, avec une loyauté parfaite, quand il en avait une fois reconnu l'erreur.

On devine avec quelle ardeur il se plongea dans ces belles études ecclésiastiques, si bien faites pour plaire à son esprit élevé, et pour nourrir son cœur avide de tout ce qui le portait à l'amour de Dieu. C'était, comme il le disait lui-même plus tard, « une jubilation perpétuelle ».

« Depuis longtemps déjà, poursuit Don Couturier, la

réputation du Très Révérend Père Abbé avait saisi l'imagination de Paul. Aujourd'hui, devenu son élève, il goûtait le bonheur de suivre ses leçons. Les conférences de Solesmes ouvrirent devant notre jeune novice des horizons inconnus, et souvent alors on le vit à l'Office divin tressaillir sous l'impression des vérités qui venaient de lui être révélées pour la première fois. En même temps, le saint Évangile, les Épîtres de saint Paul et les Psaumes devinrent son étude préférée, et le premier aliment de sa piété ; il aima à en parler dans toutes ses lettres. L'histoire aussi lui fut particulièrement chère. En entendant le Révérendissime Père Abbé nous expliquer les grands événements de l'Église, et nous apprendre à les juger, il sentait peu à peu se dissiper ses préjugés de collège ; la lumière se faisait dans son âme ; il se voyait en « possession de la vérité par l'histoire ».

En même temps que l'étude offrait à son intelligence un aliment qu'elle savourait avec délices, son âme trouvait la plus douce consolation dans l'assistance journalière aux offices du chœur, et dans une participation plus active à ces belles cérémonies de l'Église, sa joie la plus vive pendant qu'il était encore dans le monde. Il goûtait, avec toute la ferveur du novice, le paisible bonheur exprimé par ces paroles du Psaume, qu'il aimait à redire : « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum :* Que vos tabernacles sont chéris de mon cœur, ô Dieu des vertus ! »

Désigné bientôt pour remplir à l'autel les fonctions d'acolyte, il écrivait à ce sujet : « Vous connaissez ma timidité : je m'en effraie un peu. Mais, d'un autre côté, quelle joie d'être ainsi employé au service de Dieu, d'être là sous son regard et si près de lui à l'autel ! » Et bientôt après : « Voici plusieurs semaines que je suis employé dans les cérémonies ; et maintenant, délivré des inquiétudes du début,

j'y trouve chaque jour des joies que je ne saurais vous dire (1). »

Il vivait ainsi heureux à Solesmes, et son âme s'y embellissait doucement sous le regard de Dieu. Une lettre, adressée le 31 juillet 1867 à son oncle, alors en vacances, exprime tout son bonheur :

« Vous comprenez, lui dit-il en s'excusant de la rareté de ses lettres, quelle vie d'incessantes et toujours nouvelles occupations nous menons ici. Je puis dire que depuis que je suis moine, chaque journée se passe à lutter contre le temps, pour arriver à faire tout ce que mon règlement demanderait, sans que j'aie pu encore y réussir.

« M'étant donc bien excusé, je me trouve partager plus à l'aise la joie qui, je l'espère, vous remplit maintenant le cœur. Il me semble que tout vieux professeur que vous êtes, les années n'ont pas dû affaiblir en vous ce sentiment inexprimable de fête qu'on respire au collège, dans les premiers jours des vacances. Élèves et maîtres, comme on caresse du regard ces deux bons mois de pleine et entière liberté, de voyages, de soleil et de franches joies ! Qu'est-ce donc pour vous cette année, mon cher oncle, à la veille de renouveler cette heureuse réunion d'il y a cinq ans, dont nous conservions si précieusement le souvenir !... Bon voyage donc, bonheur et joies de toute sorte je vous souhaite.

« Vous me trouverez peut-être bien chaud, bien touché, à ces mots de vacances, de voyages et de réunions. Vous voyez que je vais au-devant des soupçons. On ne peut demander que je n'éprouve quelque tristesse à renoncer à

(1) Un respectable magistrat, qui a beaucoup aimé Paul Seigneret, et qui l'a vu à Solesmes, dans son costume de lévite, remplissant son office avec une piété et un recueillement tout célestes, disait de lui : « C'était un ange ; il ne lui manquait que les ailes ! »

toutes ces choses qui jusqu'ici me donnaient tant de bonheur. Mais si vous saviez comme toutes les joies du monde, même la libre jouissance de la nature, même la vie de famille, tout en m'étant si chères, me paraissent peu de chose auprès des avantages et de la beauté de la vie religieuse, vous me laisseriez toujours sans crainte vous parler librement des souvenirs et des affections dont j'ai fait le sacrifice. Où trouverais-je ailleurs à vivre comme ici, dans un tel rayonnement de charité ? Et puis, chaque matin, outre la joie d'une journée consacrée à Dieu, je pense avec bonheur à toutes les belles choses que nous verrons en conférence. J'ai jadis tant aimé, et j'aime tant encore la poésie grecque ! Mais rien n'approche du Psautier, des Prophètes, des Évangiles, expliqués par des hommes si profondément pénétrés du sentiment des choses de Dieu, et du vrai beau. Chaque jour déroule à nos yeux une partie de ce magnifique spectacle, auquel, je l'avoue, je n'entrevoyais guère qu'une belle, mais assez vague poésie. Qu'on est malheureux, dans le monde, de ne rien connaître ainsi des choses de Dieu, de n'être défendu, soutenu dans son amour que par le sentiment plus ou moins vague de son infinie bonté et de sa beauté suprême, mais sans trouver le Dieu vivant, magnifique, bon à l'excès, terrible dans sa justice, que nous montre à chaque page l'Écriture sainte ! C'est ce que nous faisons ici tous les jours, en sorte que nous ne vivons que de Dieu, et ne sommes heureux que par Lui. »

Cependant, une tempête éclata soudain au sein de cette paix. Vers la fin de septembre, Paul Seigneret reçut de sa famille des nouvelles qui l'alarmèrent. Il se persuada que la piété filiale lui faisait un devoir de tout quitter, pour se dévouer aux siens, et on eut toutes les peines du monde à calmer cette exaltation, à obtenir du moins

qu'il en écrivît à son père, et qu'il attendît sa réponse. Cette réponse, jointe à la réflexion et aux sages avis qu'on lui prodigua, lui fit enfin voir les choses sous leur vrai jour, et lui montra que son cœur avait été trop prompt et l'avait égaré. Il s'en accusait en écrivant à ses parents ces lignes touchantes :

« Oui, je l'avoue pleinement, j'ai fait là de grandes fautes : étourderie, suffisance, entêtement, je reconnais et je confesse tout. Ayez cependant en vue l'extrême angoisse ou j'étais, et le besoin inconsidéré de dévouement pour vous qui m'a fait agir. Si ma démarche vous donnait à penser que je saisis la première occasion de sortir d'une voie où je regrette de m'être engagé, songez à tous mes goûts, à tous mes désirs si longtemps et si constamment manifestés, à mon bonheur d'il y a quinze jours à peine, à tous les liens de cœur qui m'attachent à Solesmes, à ma conviction toujours la même, que pour mon bonheur personnel, rien au monde ne saurait me convenir comme la vie religieuse. Qu'au moins parmi vos épreuves, cette inquiétude ne vienne point encore peser sur vous ! »

« Venez, écrivait-il en même temps à son oncle, vous me ferez l'effet du soleil après l'orage. »

L'orage était dissipé en effet, non pas toutefois sans avoir laissé dans l'esprit des directeurs du jeune novice quelques légers nuages de doute sur la réalité de sa vocation. Il était évident pour tous que Dieu se réservait cette âme qu'il avait comblée de dons si excellents. Ses illusions mêmes, ses résolutions précipitées montraient une générosité absolue et le plus entier oubli de soi. Mais serait-ce dans le cloître que Dieu fixerait définitivement cette volonté, constante dans son désir du plus

grand bien, non moins que mobile dans sa manière de le concevoir ? « Une petite tête si inflammable, écrivait alors le R. P. Dom Couturier, ne nous laisse pas sans inquiétudes. »

Néanmoins, la crise passée, le jeune Paul se remit à jouir à plein cœur et sans appréhensions du bonheur que lui donnait le noviciat. C'est le sentiment que respirent toutes ses lettres pendant plusieurs mois encore. Il écrit le 25 février 1868 :

« Je poursuis ma route de mon mieux. Mes jours coulent ici avec une inimaginable rapidité, tantôt blancs, tantôt noirs, comme partout dans la vie, parfois aussi tout cousus d'or. *In loco pascuæ ibi me collocavit.* Le champ m'est ouvert, ses horizons sont infinis, et ses splendeurs sans égales. Dieu veuille seulement bénir mes jeunes ardeurs, et faire de moi quelque chose de bon, et pour sa gloire, et pour le monde que je n'ai quitté qu'en lui gardant un souvenir de compatissante affection ! »

On remarquera dans ces dernières paroles comme une sorte de retour inconscient au désir de cette vie plus active et plus directement consacrée au service des âmes, qui avait été le premier attrait de son cœur.

Cependant, à la fin du mois de mars, le frère Paul resserra les liens qui l'unissaient à Solesme. De simple postulant, il devint novice et fut admis à la cérémonie de la *vêture de coulle.* Il fit avec joie et ferveur ce nouveau pas, et déjà il entrevoyait, au terme d'une seconde année d'épreuve, l'époque décisive de la profeseion.

« Je ne veux pas, écrivait-il alors en invitant à cette cérémonie une personne qui s'intéressait beaucoup à lui, faire cette grave démarche sans m'y assurer l'assistance de tous vos vœux, J'ai grand besoin qu'on me recommande

à Dieu pour que cette cérémonie, comme tant d'autres ne me laisse point stérile. D'un autre côté, j'espère que vous me verrez sans crainte faire ce nouveau pas vers les liens de la profession. Je reconnais bien que Dieu m'avait amené ici sans que je comprisse assez la vie religieuse. Je la regardais comme le sacrifice d'une existence à Dieu, et tant que je l'ai prise comme un fardeau, j'étais trop peu généreux pour n'en pas sentir le poids et n'avoir pas à craindre que je n'eusse à le rejeter. Mais depuis, j'ai pu mieux apprécier les choses. J'ai réellement éprouvé combien le joug du Seigneur est doux et léger ; j'ai vu s'ouvrir l'horizon, et devant un avenir si lumineux et si grand, j'ai compris que loin que je donne quelque chose à Dieu, c'est Lui qui me comble infiniment, Lui, l'infini bienfaiteur, dans ma petite existence comme dans tout l'ordre du monde; et maintenant je puis vous dire que sans regrets et avec un tout-puissant attrait, je suis ma voie, je dirais presque sans sacrifices ; car, toutes les affections que j'ai sacrifiées, je les retrouve agrandies et présentes en Dieu. »

Il allait donc en paix, persuadé qu'il suivait le chemin tracé par la Providence.

Mais bientôt, des pensées qui lui avaient parfois, depuis quelque temps, traversé l'esprit d'une manière fugitive, devinrent plus persistantes. Il se prit à douter que le cloître fût bien le lieu où Dieu le voulait. Il y goûtait toujours avec délices le bonheur d'être « le chantre et l'adorateur de Dieu » et de se nourrir de la vérité par l'étude. Mais, à mesure qu'il connaissait et aimait davantage cette divine vérité, il sentait croître en lui le désir de s'en faire l'apôtre. Être le serviteur de tous, surtout des petits et des pauvres, porter la lumière et la con-

solation dans l'âme de ses frères, les amener à Dieu à force de tendresse et de dévouement, telle avait été sa première conception du sacerdoce. Il s'en était détourné à regret, dans la pensée que sa chétive apparence le rendait impropre à faire le bien qu'il souhaitait. Aujourd'hui cet obstacle n'existait plus ; son extérieur se transformait par une croissance rapide. Ses premières aspirations revinrent donc avec unc énergie nouvelle, et il reconnut que la vie monastique ne répondrait qu'imparfaitement aux besoins de son cœur. La persistance de ces désirs de dévouement, que nous verrons désormais se révéler dans presque toutes ses lettres, montre assez qu'il obéissait, dans cette nouvelle phase de sa vocation, à un attrait profond et irrésistible.

Une autre cause contribua à le détacher de la vie religieuse. Sa nature originale n'était point faite pour s'adapter facilement à un genre de vie qui suppose une grande conformité de vues et d'impressions, non seulement un même cœur, mais un même esprit, sans lequel la vie commune perd beaucoup de ses avantages et de son charme. Or l'âme de Paul Seigneret était par nature et par choix un pcu solitaire. Il avait ses manières de voir à lui, sa manière de sentir surtout, extrêmement délicate et vive, qui lui causait, dans une communauté, des froissements inévitables. Il s'en aperçut à Solesmes, il l'éprouva plus tard au séminaire, il en eût souffert dans toute société où il eût dû vivre en contact journalier avec des esprits différents du sien, et qui le plus souvent n'eussent ni partagé, ni même compris la vivacité de ses sentiments.

Ce ne fut pas sans luttes pénibles ni sans déchirement de cœur qu'il songea dès lors à quitter un lieu où il avait goûté les plus douces joies, à se séparer d'une famille religieuse qui lui avait inspiré la plus respectueuse affection. On put

néanmoins se convaincre que sa décision serait, cette fois, irrévocable. Pendant plus de deux mois qu'avait duré cette épreuve, il avait gardé, vis-à-vis de son oncle, un silence tout à fait insolite. Il le rompt enfin, le 25 mai 1868, par la lettre suivante :

« ... Je me rappelle comme vous et mes parents m'avez toujours répété de bien profiter de mon noviciat pour mûrir ma vocation, et me retirer si je ne me sentais pas appelé. Depuis que je suis ici, j'ai souvent pensé à Issy, à Saint-Sulpice, où mon père avait d'abord fixé ses projets sur moi. Le temps étant venu de prendre la coulle, j'ai fait ce nouveau pas en toute sincérité, vous l'avez vu, persuadé que cette démarche rejetterait décidément en arrière des pensées que je regardais comme des tentations. Depuis, tout est revenu. Longtemps charmé par les affections dont j'étais entouré ici, et par le brillant champ d'études qui m'était ouvert, j'avançais un peu dans l'irréflexion. Dieu a permis qu'avant d'aller plus loin, je reconnusse mes propres sentiments. L'engagement de la profession me serait impossible. Quelles que soient la prééminence et l'utilité de la vie religieuse, je sens qu'ici mes plus brûlantes aspirations ne seraient pas satisfaites. Fortifié de corps, et, j'espère, de cœur, je désire me consacrer au ministère actif,

« L'épreuve a été longue et rude pour me détacher d'ici. Enfin, après toutes les précautions possibles, mes supérieurs, reconnaissant que je ne suis point fait pour la vie religieuse, m'engagent à faire les démarches nécessaires à Saint-Sulpice et auprès de mes parents.

« Voilà, mon cher oncle, la grande nouvelle qui vous affligera sans doute ; mais j'espère que vous compterez assez sur mes bonnes intentions pour vous consoler. Dieu m'est témoin que je n'agis que poussé par son amour et par le désir tou

jours croissant de le servir en faisant le bien... On ne manquera pas d'interpréter singulièrement ma conduite. Heureusement, j'ai pour moi le témoignage de tous ceux qui m'ont connu. »

Il disait vrai, et l'on s'empressait, à Solesmes, de dissiper les inquiétudes qu'aurait pu faire naître sa démarche : « La piété de cet enfant, écrivait Dom Couturier, son amour des études ecclésiastiques nous avaient fait espérer une vocation monastique. Si nos espérances se trouvent évanouies, il ne faut pas croire que ce cher frère se soit relâché de sa première ferveur. Il est resté bon et pieux comme il l'était lorsqu'il nous a été confié. La pratique de la vie religieuse a développé en lui d'une manière merveilleuse l'amour des choses saintes, de la sainte Écriture en particulier. Il sort donc de l'abbaye dans les meilleures dispositions, emportant les regrets de ses pères et de ses frères. »

Résolu de quitter Solesmes, Paul Seigneret avait tourné ses regards vers le séminaire de Saint-Sulpice. Un attrait secret le poussait vers Paris, où il voyait tant de bien à faire, et où il lui semblait que son zèle pour le salut des âmes trouverait à s'exercer d'une manière plus conforme à sa nature et à ses goûts. Il repoussa vivement la pensée qu'on lui suggérait d'un nouveau délai dans le monde, et désira entrer sur-le-champ, s'il était possible, à la maison de philosophie du séminaire de Saint-Sulpice, à Issy :

« J'ai besoin, disait-il, pour le moment, d'une vie de grandes et sérieuses études ; je l'aurai au séminaire. J'ai besoin, pour plus tard, d'une vie active au service de Dieu ; elle m'attend, une fois que j'aurai reçu mes armes. Quoi qu'il m'arrive, je jouirai toujours du présent, et j'aurai devant les yeux l'avenir fixé, certain, vers lequel j'aspirerai, et qui, sans cesse, je l'espère, me fera croître en ardeur pour l'étude et en

amour pour Dieu et pour les hommes... Que la grâce de Dieu vienne aider ma bonne volonté ! C'est Lui, non notre désir propre, qui fait les vocations. Qu'Il me prenne donc sous sa sainte garde, et daigne m'appeler au rang de ses plus humbles serviteurs. Pour ce qui est de moi, tout ce qu'un cœur d'homme peut contenir d'ardeur, de bonnes résolutions et d'amour, tout cela je le ressens, en présence de l'incomparable bonheur de ne vivre que pour son service. »

Ce fut dans ces dispositions qu'il sortit de Solesmes, le 30 juin 1868. Il avait tenu à célébrer encore, dans ce lieu cher à son cœur, la fête de saint Pierre et de saint Paul, son patron, qu'il y avait appris, disait-il, à si bien connaître et à tant aimer.

Tout en accédant à ses puissants désirs de la vie active, ses supérieurs à l'abbaye ne voyaient pas alors aussi clairement qu'on le put voir plus tard, la volonté de Dieu sur cet enfant ; et ils étaient surpris de l'énergie qu'il mettait à poursuivre son nouveau but.

« Rien n'avait pu le retenir, nous dit Don Couturier, ni les larmes de ses frères qu'il aimait comme une nouvelle famille, et qui venaient, le jour de la fête de saint Paul, de lui donner les témoignages les plus touchants de leur affection, ni la tendresse paternelle du Révérendissime Père Abbé. Il avait passé par-dessus tous les obstacles, en versant des torrents de larmes, nous laissant étonnés d'une résolution dont nous ne pouvions pénétrer le mystère. A peine à Paris, au terme de ses désirs, il s'étonna lui-même de ce qu'il avait osé faire, et se demanda quelle main avait pu l'arracher à des lieux qu'il aimait tant :

« Dieu, écrivait-il, m'a ébloui au moment du départ ; car « sans cela, dans les sentiments où j'étais ces jours passés, je « n'aurais pu me séparer de vous. Au nom du Très Révérend

Père Abbé tressaille en moi tout ce qu'il y a de plus profon-
« dément et de plus tendrement affectueux. »

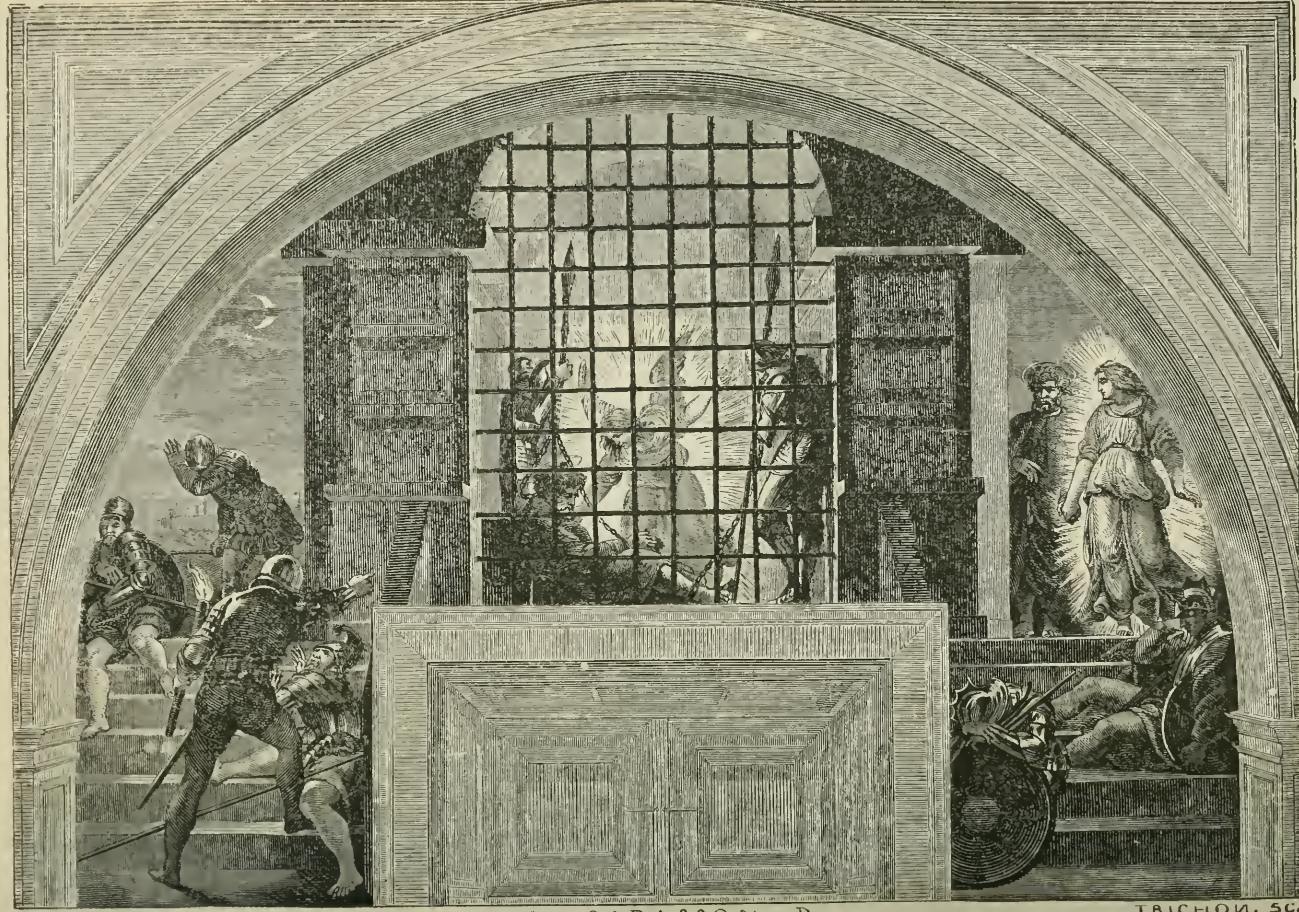
« Mais, quand il veut donner une explication ou une « excuse, il nous parle encore de l'attrait puissant qui l'en- « traînait vers Paris, et que nous avions alors tant de peine à « comprendre :

« Ma seule consolation, continue-t-il, est de penser à Dieu ou « d'embrasser Paris d'un coup d'œil ! J'y entrevois déjà la « petite place ignorée où, dans le dévouement et l'humilité, « j'espère conquérir le bonheur de me retrouver digne de « vous. »

Il s'était présenté au séminaire d'Issy en sortant de Solesmes, revêtu encore de son habit monastique. La plupart des élèves quittaient à ce moment la maison pour aller prendre les vacances dans leurs familles. Mais la solitude n'effrayait pas le jeune bénédictin. Il se proposait donc de demeurer à Issy tout le temps des vacances, et d'y travailler, dans le recueillement et la paix, à préparer l'année. Après quelques semaines, une fièvre survint qui l'obligea au repos et le fit partir pour Épinal, où il attendit, au sein de sa famille, la rentrée du mois d'octobre 1868.

(1) Comment cette idée fixe de Paris plutôt que d'Epinal ou d'Angers ou d'une résidence à la campagne, s'était-elle enracinée dans l'esprit du jeune homme, alors qu'il avait en horreur les fêtes, les jouissances et les ambitions mondaines ? Paris n'était-il pas le lieu où la Providence l'appelait uniquement parce qu'il devait y consommer son martyre ?...





RAPHAEL. P — H. CABASSON D. — TRICHON. SC.

SAINT PIERRE ET SAINT PAUL, EUX AUSSI CHARGÉS DE FERS. (P. 212.)



CHAPITRE QUATRIÈME

Le Séminaire de Saint-Sulpice.

LE Séminaire d'Issy était le lieu qui convenait, entre tous, au jeune novice, à sa sortie de Solesmes, et qui pouvait le mieux adoucir l'amertume de ses regrets. Cette vieille demeure, avec ses modestes cellules, ses pieux oratoires et ses beaux ombrages, offrait je ne sais quels charmes bien connus de ceux qui ont passé là les premières années de leur enfance sacerdotale. Tout y était imprégné d'un parfum de piété fervente et de charité fraternelle, qui attirait du premier coup les cœurs à Dieu. De nombreuses générations de saints prêtres y avaient grandi dans le silence, la paix et le bonheur, à l'ombre du vénéré sanctuaire de Notre-Dame de Lorette.

L'âme tendre et généreuse de Paul Seigneret était bien faite pour goûter la douceur et les bénédictions de ce pieux séjour. Il y arriva cependant soucieux et préoccupé de son avenir. Allait-il enfin trouver sa voie ? Rendu défiant par l'insuccès de premiers essais tentés avec une si parfaite

droiture, il n'envisageait pas sans trouble la perspective de cette nouvelle épreuve :

« Mon avenir, écrivait-il, fait toute la poésie et tout le désir de ma vie en attendant qu'il en fasse le mérite. Je ne passe pas de jour sans demander à Dieu d'écarter les difficultés qui l'obscurcissent encore.

« Que cet essai vienne encore à manquer, que deviendrais-je avec le besoin de plus en plus pressant de donner ma vie à Dieu et aux hommes ? J'irai aux Missions étrangères ; et je serai encore trop heureux. Mais je ne vous cache pas que je sacrifierais par là tous mes rêves ; je craindrais fort, avec ma nature et mes goûts, de me trouver complètement déplacé chez les Chinois. Et cependant, *il faut que ma vie soit à Dieu !* »

C'était là, en effet, le désir fixe et admirablement sincère, le point immobile au milieu des fluctuations et des incertitudes, et qui eût suffi à rassurer une âme moins humble et moins inexpérimentée. Il voulait du moins, s'il manquait le but, pouvoir se rendre le témoignage qu'il avait tout fait pour l'atteindre :

« Après huit ans de désirs toujours croissants, je vois s'ouvrir la lice la plus enviable, celle où il y a le plus de luttes à subir et de dévouement à dépenser. Faudra-t-il que tout cela me manque après m'avoir ravi ? Dieu voit mes intentions ; il sait comme je suis résolu à tout faire pour le servir. J'espère qu'il ne me délaissera pas.. Vous ne sauriez croire comme je me promets d'être attentif et appliqué de cœur à tout... Car ce à quoi j'aspire, ce n'est point la fortune, l'honneur et tout le bonheur humain, mais Dieu et son service dans le divin sacerdoce ».

Ces appréhensions l'agitèrent quelque temps, et on eut peine à les calmer. Mais après deux mois de la vie paisible,

laborieuse et fortifiante du séminaire, la confiance lui était revenue au cœur. Il respirait à l'aise dans cette atmosphère d'étude et de piété ; et déjà, autour de lui, tous avaient pu admirer en ce jeune homme une intelligence et un cœur d'élite. L'état de son âme est bien décrit dans les lettres ou, répondant aux questions de son oncle, il lui expose la situtation avec une charmante simplicité :

Le 22 novembre 1868, il écrit : « Je me suis lancé de tout cœur dans le travail et la vie du séminaire, et je n'ai qu'à m'en féliciter. Voilà bientôt deux mois passés, et la confiance me vient peu à peu. Je réusis dans mes études qui m'intéressent beaucoup ; l'encouragement que j'en reçois ne me porte qu'à travailler encore davantage... Après que j'aurai fait tout mon possible, Dieu, j'espère, récompensera mes efforts. En attendant, je sens plus que jamais croître mon désir de donner à Dieu une vie qui jusqu'ici n'a été heureuse que par Lui. Puisse-t-il bénir ce désir qu'il a lui-même entretenu en moi depuis huit ans ! »

« J'ai un faible, je vous l'avoue, dit-il peu de jours après, dans mon désir si ardent de la tonsure. Elle me fera appartenir à Dieu. Je serai sa possession, et Lui sera mon héritage. La tonsure enfin me dédommagera, il me semble, de la profession et de l'entière donation de moi-même que j'aurais faite, à Solesmes, le 28 mars prochain. Je vis donc d'espérance...

« On m'a dit de prendre garde à une trop grande vivacité de désirs qui, par leur durée ou leur intensité, semblent vouloir s'imposer au directeur et à Dieu même. Jusqu'au dernier moment on doit se présenter à Dieu, bien persuadé qu'on n'a aucun droit à être accepté. Je veux donc en même temps me soumettre et me détacher de ma volonté propre, quoiqu'il me semble que m'arracher ce désir serait plus

que m'arracher la vie. Oui, j'espère, j'espère. *Dieu est trop bon, et je l'aime trop pour qu'il n'y ait pas indissoluble union..*

« Vous me demandez en quels rapports je suis avec mes confrères ? Excellents, Dieu merci ! Je me reproche cependant un air de tristesse préoccupée qu'on remarque, je m'en aperçois. Je dompterai cela ; je veux être bon et joyeux avec tous. — Santé ? Excellente... Je crois que j'ai toujours un mouvement de croissance. — Besoins ? J'en ai beaucoup d'un côté et aucun de l'autre. J'ai besoin de votre si parfaite indulgence, pour que vous puissiez m'aimer comme vous le faites. J'ai besoin que vous m'aimiez toujours de même, J'ai besoin de vos prières, mon cher oncle ; présentez-moi à Dieu pour que je lui sois donné comme un serviteur dévoué, aimant et sans tache. Quant au reste, je suis comme un *coq en pâte.* Vous vous occupez tous de moi ; vous me comblez de bontés et de prévenances ; que pourrait-il me manquer ? — Impressions produites ? Douceur, satisfaction, consolation, reconnaissance à plein cœur.., »

« Je poursuis mon chemin de toute mon âme, dit-il encore, la fin en est si belle ! On est satisfait de mes travaux et de ma conduite. Mes craintes sur ce point s'évanouissent donc. Aussi, moins je trouve à combattre hors de moi, plus je veux concentrer la lutte sur moi-même, combattre toujours ; car on ne peut être trop généreux quand il s'agit de faire la place au Maître que nous servons. »

Enfin, au mois de mars, toute préoccupation avait définitivement disparu. Un succès complet avait couronné ses efforts, et il était tout entier aux nobles pensées et à la joie que lui inspirait la perspective de son avenir désormais assuré :

« J'ai, dit-il à une personne amie, une grave nouvelle à vous annoncer, celle de mon agrégation au diocèse de Paris, qui s'est conclue ces jours-ci. Je ne vous le dis pas sans

serrement de cœur parce que plus que jamais je sens la gravité des engagements que je contracte, et l'insuffisance de mes moyens pour une si grande entreprise. J'espère pourtant que Dieu qui m'attire à lui depuis huit ans saura bien me permettre de m'employer utilement à sa cause, et de travailler pour ma part au salut des hommes. Je sais tout ce qu'à cette époque surtout le prêtre doit faire pour dignement représenter Dieu, et tout ce qu'il doit chercher à posséder de science, de sainteté, de tendresse et de force. Ce sont autant de choses qui me manquent. Mais que Dieu bénisse mon ardente promesse de tout faire pour les acquérir ! »

« Je ne vous dirai point, écrivait-il en même temps à son oncle, comme je suis bien avec tout le monde ici, et partant comme je m'y trouve heureux. Vous comprenez avec quelle ardeur je me suis remis au travail. Si j'ai eu du zèle quand je n'étais qu'oiseau sur la branche, que doit-ce être maintenant que j'ai mon nid ici et que mon avenir est fixé ?... Je vous répète que je ne saurais assez bénir Dieu d'avoir, en somme, rendu si douce l'épreuve et de m'avoir si vite remis dans le bonheur et dans la paix... Les beaux jours viennent dans la nature ; ils sont déjà venus dans mon cœur... Adieu, mon cher oncle, je vais me replonger dans le torrent. Ne craignez pas qu'il me noie le cœur. Les souvenirs du passé et les pensées de l'avenir sont là pour l'élever et le réchauffer. »

Son âme s'épanouissait ainsi dans la jouissance du présent et dans l'espoir d'un avenir qui devenait de jour en jour plus certain. A mesure, en effet, qu'on connaissait davantage le jeune séminariste, on voyait resplendir en lui, avec plus d'éclat, les caractères qui rendent indubitable la vocation au sacerdoce. L'attrait qui le portrait au service de Dieu et des âmes avait un tel degré de vi-

vacité et d'ardeur, qu'il eût pu le rendre suspect d'illusion ou d'attache excessive à son propre sens, si cet attrait n'eût été aussi élevé dans ses motifs, aussi constant, et si, d'ailleurs, la droiture et la simplicité du jeune homme n'eussent été absolument hors de cause. Il y avait là, visible à tous les yeux, cette flamme sacrée du zèle, qui est la marque sacerdotale par excellence.

La vie et les études du séminaire mirent aussi en relief ses remarquables aptitudes qui promettaient à l'Église un prêtre aussi distingué que vertueux. La vertu, la vraie vertu, qui consiste à faire passer avant tout le devoir et la volonté de Dieu, était chez Paul Seigneret une habitude déjà ancienne. Aussi nul séminariste n'était plus fidèle aux moindres détails des règles, et nul ne pensait moins à se prévaloir de cette fidélité. Il trouvait tout simple d'employer avec une rigoureuse exactitude les moyens qui devaient le conduire sûrement au but si ardemment souhaité. Il était de ceux qu'il faut, dans une communauté, surveiller de près, afin de modérer leur zèle et d'empêcher qu'ils ne dépassent les limites de leurs forces. Que de fois, lorsque bientôt sa santé altérée eut besoin de ménagements incessants, ne fallut-il pas insister pour obtenir qu'il prît les précautions les plus nécessaires ! Il obéissait simplement à un avis ou à un ordre nettement formulé ; mais il revenait avec empressement à la règle commune aussitôt qu'il pensait avoir suffisamment accompli ce qu'on lui avait ordonné. Moins connu à son entrée au séminaire et moins trahi par ses forces, il trouva moyen, sans qu'on y prît trop garde, de passer l'hiver sans feu et de jeûner tous les jours du carême.

On pense bien que la tendre piété qui avait embelli et charmé ses jeunes années ne se refroidit point au sé-

minaire d'Issy. Elle y devint seulement plus calme, mais sans rien perdre de sa ferveur et de son élan.

Un progrès de même nature se fit remarquer dans son esprit. L'étude de la philosophie, à laquelle il se livra avec un intérêt croissant, tempéra, sans l'éteindre, cet enthousiasme dont l'excès eût nui à la rectitude de son intelligence ; elle assura la prédominance de la raison sur une sensibilité trop facile à exalter, et il fut aisé de se convaincre dès lors qu'on pouvait compter sur un jugement très droit, ayant à son service les précieuses ressources d'une riche imagination et d'un cœur de feu. L'amour des études ecclésiastiques qu'il avait puisé à Solesmes, continua de l'animer au séminaire. Il sentait vivement que le prêtre, aujourd'hui plus que jamais, a le devoir d'honorer son ministère parune science sérieuse et une haute culture.

« Un prêtre qui vit d'études, écrivait-il à cette époque, si avec cela il a le feu sacré, est seul en état, surtout ici, de remplir son rôle. »

Il travaillait en conséquence, ménageait avec un soin jaloux chaque minute de son temps, et se réjouissait en pensant qu'ainsi il commençait déjà la vie du prêtre, « vie essentiellement de travail, comme celle de l'ouvrier qui ignore le loisir. » Les cahiers où il consignait le résultat de ses études sont rédigés avec une perfection rare, et attestent une netteté d'esprit et une activité étonnantes ; souvent ses condisciples y avaient recours pour retrouver ou compléter un enseignement oublié ou insuffisamment compris.

Enfin, les relations du jeune séminariste avec ses frères, animées toujours pas une tendre charité, montrèrent ce que l'on pouvait attendre, pour le bien des âmes, d'un cœur qui savait aimer avec tant de pureté et tant de force.

Il règne au séminaire d'Issy des traditions de douce et cordiale fraternité qu'on y entretient avec bonheur. C'est avec un charme particulier qu'on goûte en ce lieu, sous la protection de Marie, qui en est la reine, comme il est bon et suave d'habiter ensemble en vrais frères. Paul Seigneret entra pleinement et sans efforts dans cet esprit si bien en harmonie avec ses sentiments. Il se montra constamment bon, dévoué, délicat, heureux d'obliger tout le monde, et reconnaissant avec effusion des moindres attentions qu'on avait pour lui. Il ne fut donné cependant qu'à un petit nombre de ses condisciples de connaître et d'apprécier l'exquise tendresse de son cœur et la ferveur de ses saintes ambitions. Il resta, dans ce qu'il avait de meilleur, inconnu pour beaucoup. C'est qu'on ne se mettait pas facilement *au diapason* de cette âme élevée ; et lorsque le jeune homme s'apercevait que ses vues n'étaient pas partagées, et qu'on comprenait peu la vivacité de ses enthousiasmes, il se fermait instinctivement, comme certaines fleurs, quand une main trop peu délicate les a touchées. Il s'effaçait alors, parlait peu, et donnait lieu même quelquefois de croire à une sorte de fierté ou de dédain, là où il n'y avait que de la timidité, de l'embarras et une crainte excessive de causer quelque peine à ses frères.

De telles natures, quand elles aspirent au sacerdoce, font la joie de ceux qui sont appelés à les guider, et aucun nuage ne dérobe la claire vue de la volonté de Dieu à leur égard. Paul Seigneret fut donc invité à se préparer à recevoir la tonsure cléricale, et l'annonce de cette décision fit battre son cœur d'une joie indicible :

« Je suis appelé à la tonsure et, le samedi 22 mai, je serai clerc, et je verrai sur ma tête toutes les incompréhensibles

grandeurs que l'Église dès lors nous tient en réserve. Je ne vous dirai point l'émotion et la joie profonde que je ressens de voir ainsi, de manière à n'en plus douter, se réaliser de si longues et de si chères espérances. Je me sens un courage, une reconnaissance et mille vœux d'avenir que je ne puis vous exprimer. Que Dieu m'aide à les réaliser ! »

L'approche de l'heureux jour où il allait enfin se consacrer à Dieu lui inspirait encore ces belles pensées sur la vocation du prêtre :

« Je crois vous avcir déjà annoncé que j'aurai le bonheur d'être tonsuré à la Trinité. Oui, et même à cette occasion, vous m'avez dit tous vos vœux. Je vous en remercie, mon cher oncle ; il m'est doux de me savoir ainsi appuyé par votre affection et vos prières. Je n'ai jamais mieux compris combien il serait à désirer qu'un jeune homme à qui Dieu réserve des destinées si incompréhensibles s'en approchât pur de tout reproche, et avec la conscience d'avoir toujours fait tout ce qui était en son pouvoir pour correspondre à tant de grâces.

« Ce n'est plus en effet ici un don de soi, auquel tout le monde peut prétendre, ni un prix offert à la générosité de tous, comme est la vie religieuse. C'est le choix fait d'en haut sur ceux qui doivent continuer la mission de Jésus-Christ, et le représenter sur terre ; c'est le commerce quotidien avec l'infinité même de Dieu qui vous attend ; c'est la surabondance de paix, de joie divine et de charité qu'on doit posséder pour les communiquer à ceux qui en sont privés ; c'est enfin un rôle d'une inappréciable grandeur, qu'on a désiré longtemps, mais qui, près de vous échoir, vous fait demander quelle est votre audace, et quels sont vos titres pour vous en ap-

procher. J'avancerai pourtant, parce que de plus expérimentés que moi m'ordonnent de le faire sans crainte, et parce qu'aussi, *pénétré de l'ineffable beauté des desseins de Dieu sur moi, je voudrais m'éloigner que je ne le pourrais, tant je sens que ma vie est attachée là !* Le cri de mon âme à Dieu, c'est l'avenir, ce petit nombre d'années qui constituent l'avenir, et que je me promets tant de lui consacrer avec toutes les forces de mon esprit et de mon cœur,.. Quand je pense que, trois fois encore ce rêve qu'on appelle une année, et je serai prêtre, lancé dans ma voie ! »

Fixé désormais sur sa vocation, il n'hésita plus une seule fois à cet égard, pendant les deux années qui, dans les desseins de Dieu, composaient tout cet avenir si noblement désiré ; et il ne pensa plus qu'à tenir constamment sa vie à la hauteur du but qui lui était proposé.

Il reçut la tonsure avec bonheur. Comment n'eût-il pas éprouvé les émotions les plus vives, dans un moment qu'il avait si longtemps attendu et qu'il avait préparé avec tant de soin ? Plus tard, il se rappelait avec délices le cantique chanté en chœur à Issy, le soir de ce beau jour, au pied de la statue de Marie, « sous les arbres frémissants : »

Vierge, reçois cette couronne ;
Fais qu'elle soit le gage heureux
De celle qu'auprès de ton trône
Tu nous réserves dans les cieux,

Nous ne trouvons cependant, pour trahir les impressions que produisit en lui ce grand acte de sa vie, qu'un seul mot, un cri de joie, dans la première lettre écrite après l'ordination : « Que je suis heureux d'être à Dieu ! »

C'est que cette lettre avait un autre objet. Elle annonçait que les médecins l'obligeaient de quitter sans retard le séminaire. Le travail, les émotions lui avaient causé une fatigue

extrême ; selon son habitude, il était allé jusqu'au bout de ses forces ; de fréquentes défaillances l'avaient obligé de compter avec son mal. Il fallut donc partir, non sans tristesse et sans vifs regrets :

« On ne veut plus de moi, écrit-il ; on me chasse. Il faut obéir... Je me vois trahi par mes forces, obligé d'abandonner un examen tout préparé et qui justement allait commencer, réduit enfin, comme un soldat sans cœur, à quitter le drapeau avant le temps...

Toutefois, il s'inquiétait assez peu de cette fatigue qu'il croyait passagère, et il partait avec des projets d'études dont la réalisation devait lui faire d'utiles et sérieuses vacances :

« Je serais indigne de ma couronne cléricale, disait-il, si je passais trois mois et demi dans la fainéantise. »

Après quelques jours de repos, il se trouva en effet en état de reprendre la préparation de son avenir. Dans son désir d'aller en avant, il ne voulait pas croire à la maladie de cœur dont il était atteint.

« Le tout était, écrivait-il tout joyeux, de rompre avec cette vie ardente du séminaire qui, je le sentais, me causait une surexcitation croissante. Comme je regretterais de me voir obligé de compter avec la maladie, et arrêté dans ce que ma vocation demande de moi ! C'est avec un sentiment de bien-être inexprimable que je vois ces craintes s'évanouir. Je vais pouvoir employer mes vacances comme je me l'étais tant promis .

« Je voudrais pouvoir vous dire les attentions et les tendresses dont on m'entoure ici. Je réfléchis souvent sur les affections que j'ai quittées, et sur celles que je retrouve : c'est la tristesse à côté de la joie, le tout se tournant en amour pour Dieu qui est si beau dans les reflets de sa bonté. Ma consolation et mon bonheur sont de songer que j'aurai

bientôt, moi aussi, à déverser sur les autres ces trésors de bonté que je reçois de tous ceux avec lesquels la Providence m'a mis en rapport. Le fond de mon cœur, je vous l'ai dit souvent, c'est la reconnaissance. Plus je vois les hommes et plus j'apprends la vie, plus je comprends quel bonheur Dieu m'a donné en m'appelant à son service. Sans cela, je le sens, la vie m'eût été d'une effrayante tristesse, tandis qu'avec cela, tout est plein, tout est beau... *L'infini, Dieu lui-même se donne à moi pour que je le donne aux autres. Qui le comprendra jamais ?* »

Il étudia pendant ses vacances avec une ardeur inconcevable. A quelques observations que lui avait faites son directeur sur sa trop grande âpreté au travail, il répondait par les lignes suivantes :

«... Certes, si je pèche par l'excès dont vous me parlez encore longuement dans votre lettre, ce ne sera pas faute d'avoir été averti... Je m'imagine pourtant que je me confie purement et simplement à la divine Providence qui, avec le concours de mes efforts, saura bien faire de moi ce qu'il faut pour représenter dignement le prêtre. Toute mon ambition est là. Je ne veux être ni un savant, ni quoi que ce soit de ce genre. Mais je me rappelle qu'il est dit de tout prêtre : *Vos estis lux mundi.* Il faut être lumière pour éclairer les autres, et à côté de la charité de Dieu, le prêtre doit posséder et rechercher de toute son âme la vérité qui convainc par sa force et sa sérénité. Voilà ce qui me pousse à l'étude ainsi que le souvenir d'avoir vu quelquefois rabaisser le sacerdoce par une visible ignorance et trop peu de largeur d'esprit. »

Le temps fuyait trop vite pour la tâche qu'il s'était imposée. « Il me faudrait, écrit-il, six mois encore avant d'entrer en théologie. » Il lut les philosophes anciens,

Platon surtout, qu'il goûtait avec un charme particulier, Platon, « mes délices et mon désespoir, dit-il, parce que je n'aurai jamais le temps d'en venir à bout. »

La sainte Écriture, qu'il aimait par-dessus tous les livres, l'occupait chaque jour pendant des heures entières.

Voici, du reste, en quels termes il rend compte de sa vie et de ses travaux pendant ces premières vacances du séminaire :

« ... Chaque jour j'aime à me rappeler cette année si souriante d'Issy. J'y trouve toujours un nouveau sujet de bénir Dieu qui nous a fait tous nous aimer comme frères et trouver dans ce concert d'amitié un élan et une force qui, je l'espère, se feront ressentir toute notre vie...

« Je puis mener ici une vie régulière, calme et recueillie. Le matin, je vais entendre la sainte messe et faire ma méditation à l'église. Je passe là des heures délicieuses auprès de Notre-Seigneur, avec les *Soliloques* de saint Augustin et les mille souvenirs des absents que je recueille partout où Dieu m'a fait trouver des amis ; c'est vous dire que je pense beaucoup à Issy, et en particulier à vous qui y avez été mon père spirituel si tendre et si patient. J'accomplis facilement mes autres exercices dans la journée, et le soir, de cinq à six heures, je viens reprendre avec Notre-Seigneur les joies du matin. Hélas ! inutile de vous dire que dans ce tableau que je vous fait trop riant, font ombre bien des faiblesses, des distractions, des froideurs, enfin toute cette nature égoïste qui tend en bas quand il faudrait aller en haut.

« Ce qui m'a rendu un peu paresseux à vous écrire, c'est encore ma gourmandise d'esprit. J'ai trouvé à la bibliothèque la belle traduction de Platon, par Cousin, et je la dévore, me faisant toujours tirer l'oreille pour

m'en séparer. Je trouve là une philosophie si vraie et si profonde, et des splendeurs si majestueuses dans leur antiquité, qu'en voulant prendre des notes, je me laisserais aller à tout copier, si je n'y mettais un frein. Je m'occupe aussi toujours avec un nouveau bonheur d'Écriture sainte. J'ai déjà analysé jusqu'aux Livres Sapientiaux, classant tous les textes qui peuvent servir et recueillant toutes les allusions, figures et prédictions qui annoncent Notre Seigneur Jésus-Christ... »

De cette époque date aussi le commencement d'un travail qui montre d'un manière frappante l'activité et les attraits de son esprit. On lui avait donné une sorte de gros cahier registre in-folio, en deux volumes, pour en faire un répertoire, où, sous des titres par lui choisis et ordonnés, il pourrait recueillir les passages les plus saillants et les plus utiles de ses lectures : « J'en ai pour toute ma vie, » disait-il. Sa vie devait, hélas ! être bien courte et les cahiers étaient très gros. Il les remplit néanmoins presque entièrement, et déjà un troisième volume s'était ajouté aux deux autres.

Nous avons sous les yeux ces cahiers où le studieux jeune homme amassait ainsi ses trésors. On se demande avec étonnement comment, avec ses études ordinaires qu'il ne négligeait jamais, il a pu suffire en moins de deux années à ce travail. Tout y est distribué avec ordre, écrit d'une main ferme et nette comme son âme ; une table des matières, restée inachevée, lui eût permis d'utiliser facilement ces richesses. Au choix des extraits, on reconnaît ses lectures favorites. Son esprit est large et prend le vrai et le beau partout où il les trouve. Néanmoins il a visiblement ses préférences, et elles sont caractéristiques ; sa belle intelligence s'abreuvait aux bonnes sources, Platon, saint Augus

tin et Bossuet sont les noms qu'on retrouve le plus souvent. Mais la Bible est le livre qu'il a le plus aimé et médité ; les textes de la Bible remplissent la plus grande partie des longues colonnes de son répertoire, et l'on voit que de plus en plus il délaissait les livres des hommes pour le livre de Dieu. Son âme est là quelquefois dans cette brève pensée qui l'a frappé et qu'il transcrit.

Il se bornait ordinairement à recueillir les textes dont il espérait plus tard tirer profit. Parfois cependant la parole qu'il venait d'écrire remuait délicieusement son cœur et en faisait jaillir quelque étincelle du feu qui y brûlait toujours.

Le mois d'octobre 1869 ramena Paul Seigneret au séminaire de Saint-Sulpice de Paris. De la maladie qu'avaient en partie guérie les vacances, il lui restait, comme une perpétuelle menace, une sourde douleur au cœur. Il s'efforçait de se rassurer : « J'ai pleine confiance dans l'avenir, disait-il, parce que sans lui ma vie serait inexplicable. »

Toutefois, on sent percer dès lors un pressentiment qui n'est pas sans tristesse, mais qui finit par se perdre dans un acte de simple acquiescement à la volonté divine :

« Je rentre à Saint-Sulpice pénétré d'émotion et comme de respect devant le seuil des études théologiques que je vais franchir. Je veux m'y jeter de toute mon âme. Dieu veuille me conduire jusqu'à l'époque où je pourrai donner à mon tour ; et alors, ou je me fais de cruelles illusions et la nature humaine est bien changeante, ou bien je dépenserai sans réserve ce temps, ce cœur, cette vie que j'ai tant de fois promis à Dieu depuis huit ou neuf ans... C'est là ma suprême ambition et l'unique raison, il me semble, de toute mon existence. La vie ne me paraît belle et enviable que parce que je la vois illuminée par l'idée du devoir et du bien qui reste

à faire avant de mourir. Le jour où je serai prêtre, une vie nouvelle commencera pour moi, vie d'expansion qui succédera à ces longues années de lente et difficile formation. Puissé-je alors employer jusqu'au dernier moment le temps plus ou moins long que Dieu me réserve, à semer abondamment ces bonnes actions que saint Bernard appelle *æternitatis semina,* les semences de l'éternité !... Les espérances les plus légitimes s'envolent à la volonté de Dieu, et il faut, avant tout, profiter du présent, sans compter sur un avenir incertain autrement que pour réveiller son ardeur. Je m'attache à la célèbre devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Si Dieu venait à me refuser ce temps si désiré, c'est que nous ne sommes en ses mains que des instruments inutiles, à qui il siérait mal de faire valoir leurs titres au service. Avant tout, la pureté du cœur et l'amour soumis, toujours croissant, de Dieu ! Telles sont les dispositions avec lesquelles je me mets au travail...

Au séminaire de Paris, comme à Issy, il répandit autour de lui le suave parfum d'une vertu modeste et aimable. Ce fut la même régularité, la même piété tendre et forte, la même charité pour ses frères, le même mépris de son corps, la même ardeur pour l'étude ; ou pour mieux dire, tout croissait en même temps et se fortifiait avec l'amour pour Jésus-Christ et pour son Eglise et le dévoument pour les âmes. Servir l'Église ! sauver les âmes, aimer Dieu sans mesure, s'oublier soi-même, tels étaient en effet les nobles désirs qui remplissaient chaque jour davantage le cœur du jeune séminariste, et excitaient sa ferveur.

« Dieu, dit-il, donnera sans doute à son Église de conquérir les sociétés modernes par la divine beauté de sa doctrine et la force de son dévouement. Je me nourris de ces espérances et afin d'y répondre pour ma

faible part, je renouvelle chaque jour devant Dieu le désir de m'oublier moi-même et d'aimer les âmes comme il les a aimées. En somme, rien n'est beau et désirable en cette vie si rapidement écoulée, sous un horizon souvent si triste, comme de faire le bien, dont l'espérance déjà embellit chacune de mes journées et illumine tout mon avenir : espérance qui ne peut me tromper si, au milieu de toutes les déceptions, j'ai toujours pour moi Dieu, l'amour des âmes et le mépris de moi-même. »

Ces pensées, toujours présentes à son esprit, imprimaient à sa vertu le caractère d'une très grande simplicité, Elles suffisaient à tout. Elles étaient l'aliment ordinaire de sa piété et le sujet préféré de ses méditations. L'heure d'oraison qu'on fait chaque matin à Saint-Sulpice ne lui paraissait avec elles ni longue, ni pénible.

Il ne s'y livrait point à de longues considérations. Son oraison consistait habituellement à se mettre, par le moyen d'une simple parole, en face de quelqu'une de ces pensées qui faisaient la vie de son âme : l'amour du Père qui est aux cieux, la charité de Jésus-Christ, la beauté du dévouement, la grandeur du sacrifice. C'en était assez pour l'occuper avec un grand fruit et pour lui donner de vives jouissances, et il sortait de là plein d'ardeur et prêt à tout ce que Dieu lui demandait.

Il n'éprouvait non plus ni le besoin ni l'attrait de se tracer un de ces règlements de vie, si nécessaires à beaucoup d'âmes dans le travail de la perfection et où se trouvent indiqués avec précision les défauts à combattre, les vertus à acquérir, les moyens qu'on mettra en œuvre, les pratiques spéciales de piété qu'on cultivera. Paul Seigneret n'a rien laissé en ce genre. Ce n'est pas assurément qu'il négligeât les détails sans lesquels il n'y a pas

de perfection possible. Il embrassait au contraire avec ferveur les pratiques du séminaire ; il aimait les dévotions qui y sont en honneur. Il en eût accepté et accompli les règles avec la même fidélité et le même empressement, lui eussent-elles été aussi pénibles qu'elles lui semblaient légères. Mais il faisait tout cela sans avoir pour ainsi dire besoin d'y penser et d'en formuler une résolution expresse. Tout était pour lui renfermé dans ces mots féconds que nous venons de rapporter : « Dieu, l'amour des âmes, le mépris de moi-même. »

Les mêmes vues élevées stimulaient encore et sanctifiaient son zèle pour les études du séminaire dont il comprenait si bien la nécessité : « J'ai pu voir déjà, disait-il après quelques mois, quelles importantes et magnifiques questions se rencontrent dans l'étude de la théologie. C'est là assurément une des joies de ma vie; joie aussi profonde que reconnaissante envers Dieu qui m'a amené à vivre ainsi du vrai. »

« Le séminaire, écrit-il encore, est le temps de thésauriser. On voudrait avoir des bras de géant et du temps à volonté pour tout prendre, au nom de ces âmes qu'on embrasse de loin et auxquelles on voudrait donner, pour les ravir, tout ce qu'il y a de plus beau, de plus tendre et de plus fort. »

Ses travaux, toujours sérieux et inspirés par le seul amour de la vérité, lui servirent à rectifier ce que, par suite de son éducation laïque, il pouvait y avoir encore de moins exact dans quelques-unes de ses idées, et ils l'aidèrent à se prémunir contre les illusions où la générosité de son cœur et son ardent désir du bien eussent pu entraîner son esprit.

Entre toutes ces belles études qui faisaient son bonheur, Dieu lui inspira, nous l'avons vu déjà, un attrait dominant pour l'étude de sa sainte parole déposée dans nos livres sacrés. Voici en quels termes, à la fin de cette année, il

exprimait sa reconnaissance à celui de ses maîtres qui l'avait guidé dans la science des saintes Écritures :

« C'est pour moi un devoir et un besoin, surtout pendant l'absence, où l'on vit principalement de souvenirs, d'entretenir la reconnaissance des joies que vous nous avez données et du bien que vous nous avez fait. Je vous dois, pour ma part, d'avoir l'âme plus que jamais, et pour toujours, éprise des saisissantes beautés de l'Écriture sainte. Je prie Dieu qu'il me rende toujours digne de goûter ce trésor qu'on ne peut recevoir que les larmes aux yeux, dans les sentiments les plus vifs de gratitude et d'adoration. Je me représente souvent quelle force et quelle tendresse on acquerrait dans le ministère, si on correspondait de son mieux à l'élévation d'âme, aux illuminations de l'esprit et aux tressaillements de cœur produits en nous par ces divines paroles qui nous traversent et nous éblouissent comme des rayonnements de la beauté et de la bonté infinies. »

L'Évangile surtout le ravissait. Il se composa, pour son usage, une concordance des quatre évangélistes, à laquelle il travaillait avec amour, et qu'il a rédigée avec un admirable soin. Plus tard, pendant ces longs et pénibles jours où la guerre et la maladie le retenaient, impuissant, au foyer paternel, sa meilleure consolation était encore un long travail qu'il avait entrepris sur le Nouveau Testament. Il y envisageait la divine figure de Notre Seigneur Jésus-Christ sous les divers aspects que nous présentent ces saints Livres, et sous chacun des titres qui conviennent au divin Maître, il rassemblait les passages les plus remarquables qui les expriment. Cette étude lui donnait des joies intimes :

« Notre-Seigneur, écrit-il à l'un de ses amis qui partageait ses attraits et ses travaux, a convié nos âmes au même festin... Je ne vous dirai pas les joies que je trouve dans ce

travail ; je me fais souvent le reproche d'être désordonné dans mes occupations, en restant des quatre et cinq heures la tête pleine des divines paroles... Jésus-Christ, l'éternel consolateur, Jésus-Christ, la joie du monde, Jésus-Christ médecin des âmes... quelles belles choses nous avons vues là ! »

Cependant, ceux qui pénétraient plus avant dans son âme, étaient heureux de le voir marcher d'un pas si ferme et si résolu vers le but désormais connu avec une certitude entière. Il était pour eux manifeste que les enthousiastes élans, les paroles enflammées qui s'échappaient de son cœur, n'étaient que l'expression simple et sans exagération de sentiments vrais, profonds, et qui tiendraient contre l'épreuve de la vie réelle ; et ils pensaient avec consolation au bien que pourrait faire un jour ce jeune apôtre, si Dieu lui accordait un peu de cet avenir tant rêvé. Comme il eût su, par exemple, avec son intelligence large et élevée, avec les formes délicates et poétiques que revêtait naturellement sa pensée, aller droit au cœur des jeunes hommes de son âge, et leur rendre belle et aimable cette religion qui le ravissait lui-même ! Comme il les eût gagnés avec ce cœur affectueux qui le faisait s'écrier un jour, dans un élan de reconnaissance :

« C'est si beau d'être bon, et je serais si ingrat si je ne l'étais pas un jour de tout cœur pour les autres, après qu'on l'a tant été pour moi ! »

La bonté, la bienveillance, la douceur, rien en effet ne le touchait plus lui-même que ces qualités aimables ; et dans la naïve générosité de son cœur, il se persuadait qu'aucun attrait ne devait être plus puissant pour amener à la vérité ceux qui ont le malheur de vivre éloignés d'elle. Aussi souffrait-il de tout ce qui lui semblait, dans les relations avec les

hommes, opposé à l'esprit de charité et de douceur et s'était-il proposé pour règle de sa conduite cette parole adressée par le souverain Pontife à l'abbé Henri Perreyve : « Blessez courageusement les erreurs ; mais ayez un cœur de mère pour les hommes (1). »

Nous avons rencontré à plusieurs reprises dans les cahiers de Paul Seigneret ce nom si sympathique d'Henri Perreyve que nous venons d'écrire. Une secrète parenté rattachait ces deux âmes et la comparaison s'est présentée d'elle-même à la pensée de ceux qui les ont bien connues. Sans doute, l'humble séminariste de Saint-Sulpice entrait à peine dans la vie : et l'on ne peut comparer qu'imparfaitement, à la fleur déjà épanouie et dans tout son éclat, le bouton encore enveloppé qui n'offre que des promesses. Mais, dans la grande famille des âmes sacerdotales, tous deux appartenaient à cette élite précieuse dont la mission paraît être d'entourer le sacerdoce, aux yeux du monde lui-même, d'honneur et de beauté. Une même flamme embrasait en eux le cœur et consumait l'enveloppe terrestre. L'un comme l'autre a vu, dans sa vocation sacerdotale « la joie des joies, et l'unique raison de toute sa vie » (2). En lisant les magnifiques pages sur l'*Amour des hommes*, sorties du cœur d'Henri Perreyve, nous qui avons vu de près l'âme dont nous parlons, nous la reconnaissons à chaque trait ; et par l'intelligence, par le cœur, par la noble ambition du bien, Paul Seigneret est pour nous le frère d'Henri Perreyve.

Les semaines et les mois s'écoulaient avec rapidité, dans cette vie du séminaire si aimée et si fructueusement employée. Mais plus tôt encore que l'année précédente, dès le mois de

(1) *Henri Perreyve*, par le P. Gratry.
(2) *Idem*, ibid.

mai 1870, les redoutables atteintes du mal dont le jeune séminariste avait le germe au cœur se firent sentir avec violence. Il résista, traîna son corps jusqu'au bout ; mais enfin, de nouveau, il fallut céder et se retirer, la douleur dans l'âme, et les larmes aux yeux. « Comme je m'y attendais bien, tout est décidé ; il faut partir. C'est un mot qui navre ; mais enfin il faut se soumettre... Inutile de vous dire comme tout le monde s'occupe de moi. Il paraît être dans ma destinée d'être comblé, et de ne rien rendre... Souvenez-vous de moi dans vos prières. On aura si grand'peine à faire de moi quelque chose de bon sous tous les rapports. » Il partit pour Lons-le-Saunier, où son père, appelé aux fonctions d'inspecteur d'académie du Jura, venait de se fixer. Les médecins, sérieusement inquiets, déclaraient la nécessité d'une année entière de repos au sein de la famille. Quant au jeune homme il ne pouvait admettre encore que l'avenir se fermât entièrement sur lui ; il voyait l'horizon se rétrécir sans doute, mais il ne s'en effrayait pas, espérant que Dieu lui laisserait la joie de quelques jours de dévouement à son service :

«J'envisage, écrivit-il en partant, l'avenir sans inquiétude ; j'y vois toujours le bon Dieu qui me sourit et m'attire... Je ne demande point du reste à faire de vieux os, mais seulement le temps de faire un peu de bien, et de répandre sur d'autres tant de bonté et d'amour, qu'il me semble n'avoir reçu qu'en dépôt de Dieu et des hommes... Une petite année seulement pour servir Dieu, et je mourrai content. »

Ce fut là désormais l'espérance à laquelle il se rattacha avec ardeur, et qui servit de base à ses plans fort différents de ceux qu'on formait pour lui. Au mois de juin il exposait ainsi sa situation et le parti qu'elle l'amenait à prendre :

« Tout le monde, médecins, directeurs et parents veulent que j'interrompe l'an prochain mes études. Je ne sais s'il

plaira à Dieu de me faire échapper à cette conjuration de ceux qui m'aiment. Pour moi, je fais un calcul très simple. Il faudrait se boucher les yeux pour ne pas voir combien, selon les probabilités humaines, j'ai peu d'années devant moi. Une croissance excessive et tardive m'a épuisé : j'ai maintenant 1 m. 80. Et plus j'y réfléchis, plus je m'attache à cette année que le bon Dieu pourra encore me donner, précieuse et fugitive ressource, pour accomplir ce bien que j'ai tant rêvé de faire. Je n'ai plus que deux années de séminaire. Ne pourrais-je pas arriver à ce terme, et alors me donner un peu, de toute mon âme, à ceux que Dieu a tant aimés ? Voilà ce qui fait ma constante et ardente ambition, que je soumets certainement à la volonté divine, tout en suppliant Dieu de me laisser un peu la satisfaire. J'ai toujours dit que le salut d'une seule âme récompenserait au delà de ce qu'ils méritent, les efforts de toute ma vie ; et mourir après cela, ne serait-ce pas s'endormir dans la joie ? »

Il fit tous ses efforts pour obtenir une décision favorable à ses désirs. Il suppliait son oncle de lui venir en aide, et il lui écrivait dans ce but :

« Je ne puis envisager sans frémir la perspective de cette année que les médecins de Paris, comme celui d'ici, me condamnent à passer hors du séminaire. Je crois que, sauf une grâce spéciale, ce remède me serait beaucoup plus funeste que la vie active et la préparation de l'avenir dont j'ai soif plus que de toute autre chose... J'ai une hypertrophie du cœur très prononcée, qui, par des épanchements de sang répétés, me gâte la poitrine... Le médecin de Paris, qui m'estimait peut-être au point de me dire la vérité qu'il aurait cachée à d'autres, m'a fait clairement comprendre que je n'en ai pas pour bien longtemps ; tout ce qu'on y fera, ce sera, par

une vie sans secousse ni fatigues, de prolonger mon existence de quelques années inutiles. Or, mon cher oncle, mettez-vous à ma place, à la place de quiconque, en pareilles circonstances, a du cœur. Ne vaut-il pas cent fois mieux aller jusqu'au bout, quitte à tomber sur la brèche, que traîner une vie à charge à soi et aux autres, sans profit pour personne ?... J'ai horreur de la vie inutile.

« J'ai une telle confiance dans la générosité de votre foi, mon cher oncle, que malgré votre tendre affection qui vous inclinera au parti préférable peut-être selon le monde, je compte que vous me soutiendrez dans celui qui me semble le plus utile et le plus beau. Du reste, ne vous attristez nullement de ce qui m'arrive. Vous savez bien que rîen ne me souriait en ce monde que l'amour de Dieu, et la pensée de travailler un peu pour sa gloire et le bonheur des hommes. Que la dernière de ces choses me manque, il me restera l'autre, plus que suffisante à me remplir le cœur ; et j'aurais à bénir éternellement Dieu qui, me souriant comme il l'a fait, au milieu de mes tristesses, a illuminé ma vie, et s'est fait, depuis, la force et la joie de ma jeunesse. Sans doute, je m'étais bien promis de vous réjouir tous, vous qui m'avez tant aimé, par mon ardeur au bien. Mais, si Dieu me refuse cette joie, il saura bien vous récompenser mieux que je ne l'eusse fait moi-même, Lui qui est la source de tout bien, l'inspirateur et le rémunérateur de toute vraie affection. »

Cependant, malgré ses instances, il fut résolu qu'il prendrait, pendant un an, un repos absolument nécessaire ; et l'obéissance lui fit accepter ce remède, pour lui héroïque. Il l'annonçait en ces termes à l'un de ses frères de Saint-Sulpice, le 12 juillet 1870 :

« L'année prochaine, l'année de mon sous-diaconat, vous reviendrez tous, j'espère, reprendre cette vie de Séminaire dont on ne comprend jamais mieux que dans l'absence tout l'indicible charme. Moi, j'aurai le regret de ne pas vous y accompagner. Je remercie Dieu de vous annoncer cela avec le calme et la fermeté que je ressens en vous le disant. Il y a huit jours seulement, je repoussais cette perspective de toutes mes forces, comme une coupe trop amère, et la pensée seule de cette épreuve m'a arraché plus d'une fois, comme à un enfant, des torrents de larmes impossibles à ravaler. Maintenant, tout est décidé, et je suis résigné... Depuis cette décision, je me suis fait tout un programme : ne plus penser à l'avenir dont le désir me dévorerait, et qui me semble maintenant si éloigné et si incertain ; me rattacher à Notre-Seigneur, le divin consolateur et la force des âmes, et chercher, en l'aimant davantage, la compensation du sacrifice que j'aurai peut-être à subir, de ne pouvoir le faire aimer des autres ; enfin, me constituer une sorte de vie religieuse, à travers laquelle j'attendrai, dans le calme et la reconnaissance de bienfaits déjà trop grands, l'accomplissement des charitables desseins de Dieu sur moi, quels qu'ils soient. »

Pendant les premiers mois qui suivirent son départ du séminaire, toutes les pensées du pieux jeune homme empruntent aux circonstances où il se trouvait quelque chose de triste et de doux, de simple et de solennel à la fois, qu'on ne peut voir sans une impression profonde et un charme indéfinissable. Toutes les choses de ce monde lui apparaissent à la lumière que projettent sur la vie humaine les grandes idées de la mort et de l'éternité ; et il les regarde avec le calme et la sérénité d'un enfant

de Dieu qui aurait désiré sans doute faire connaître et aimer ici-bas son Père céleste, mais qui, après tout, sera heureux de l'aller voir bientôt. Il y a, dans plusieurs des pages écrites sous cette inspiration, des beautés qu'on nous saura gré de ne pas laisser ignorées.

Sur quelques feuilles d'un carnet où il s'était proposé d'écrire, jour par jour, ses pensées, nous lisons, à la date du 23 mai 1870 :

« Dieu sait si plus tard je relirai ces pages, lointain écho du passé qu'elles feront revivre, ou si la mort ne les interrompra pas, en brisant le cœur qui les remplit. Je soumets tout avec le plus doux abandon à la volonté de Dieu. Je ne veux rien, ni ne désire rien au monde que l'accomplissement parfait en moi de ses divines décisions. J'avais désiré, autant qu'homme peut désirer, un avenir suffisant pour faire quelque bien. Il y a deux choses à faire ici-bas : aimer Dieu, et le faire aimer des hommes. Si Dieu me retire la seconde, je n'aurai encore qu'à le bénir éternellement de m'avoir fait connaître les douceurs de la première. Peut-être est-il dans ses desseins de m'enlever dans la virginité de mes désirs et de me donner pour tout mérite ce nom si touchant qui fit la gloire de Daniel : *Vir desideriorum*. A cette pensée, je suis tenté de m'écrier : O sort mille fois heureux ! Et cependant je sens en moi un fond de tristesse qui me suit partout. Donnez-moi, mon Dieu, d'abandonner plus complètement tous mes désirs personnels. L'homme extérieur en moi est souriant et plein de confiance, mais un sentiment intérieur m'annonce qu'il n'y a plus d'avenir. »

— Mardi, 31 mai. « Aujourd'hui, fin de ce mois de mai, que j'ai salué et commencé à Saint-Sulpice avec de si dou-

ces émotions, et une si complète ignorance de ce qui allait m'arriver. Je ne songeais qu'à mieux profiter des grâces et du temps de la vie du séminaire. Dieu en a disposé autrement. Ainsi va la vie : le jour présent, quelque tranquille qu'il soit, n'assure point le lendemain ; et la mort, souvent, surprend après une fête. *Vigilate et orate :* la mort, chose qui effraie la nature, et pourtant si douce en elle-même, l'*embrassement de Dieu dans l'éternité.* Ce soir, les voix pures des jeunes filles se donnaient rendez-vous aux pieds de Marie pour l'an prochain. Combien, parmi elles et dans toute l'assistance, pourront manquer à l'appel ? Peut-être moi, mon Dieu. Cette idée m'attriste à la fois et m'illumine de joie. Je soumets tout avec l'abandon le plus complet à la volonté divine ; je ne me permets d'ajouter qu'un vœu humble et discret, celui de mourir plutôt que de mener une vie inutile. »

« L'état ou je suis, écrit-il encore à la même époque, me sert à ne perdre jamais de vue l'éternité, sauvegarde et noblesse de l'homme ici-bas. Loin d'attrister sa vie, elle l'embellit d'un éclat supérieur à tout autre, et lui fait une inépuisable ressource de consolation et de force. Marcher toujours l'œil fixé en haut, et ne se mêler des choses de ce monde que pour rendre, en son possible, les autres heureux, sans s'y rechercher soi-même, voilà mon programme, celui de tout vrai chrétien, que je réalise, helas ! si mal, mais qui m'attire toujours par sa simple et surnaturelle beauté. »

« Vous vous souvenez, dit-il à son directeur, de ma phrase, remède à tous les maux : *cela passera*. Mais je vous avoue que je ne le dis guère que par un besoin instinctif d'écarter toute tristesse à mon sujet. Au fond je n'y crois pas beaucoup : et plus je vais, plus je me recueille sous les grandes pensées de la vie, et crois voir l'avenir se fermer sur moi.

J'y songe d'ailleurs sans la moindre tristesse, sauf la pensée des peines que je réserve peut-être à ceux qui m'aiment, et du bien que j'avais tant désiré faire. Mais pour la première de ces choses, je demande à Dieu, pour ceux que j'affligerais, assez d'esprit de foi pour qu'ils se réjouissent de mon sort ; et quant à la seconde, puisque Dieu semble ne pas m'en juger digne, combien n'ai-je pas à bénir sa bonté qui me cueillera peut-être avant le temps, après m'avoir fait connaître les joies de son divin amour, sans m'en faire subir les labeurs. Je vous dis là *des pensées d'enterrement*. Mais comment vous cacher des réflexions qui dominent maintenant mon existence ? Je remets tout, d'ailleurs, avec une si douce confiance, entre les mains du Père céleste, n'ayant, Dieu merci, aucune pensée de découragement et d'abandon, embrassant la préparation de l'avenir comme s'il n'était point menacé. »

Sur un ton plus familier, mais non moins touchant, ce sont les mêmes pensées empreintes d'une douce sérénité qu'il adresse à son frère Charles dont l'âme élevée était capable d'en sentir toute la grandeur :

« Je ne me fais pas illusion ; je crache toujours le sang. Que cela vienne du cœur ou de la poitrine, cela n'est pas bon ; mon cœur m'étouffe parfois. Je te le dis, parce que tu sais ce qu'est la vie, combien elle est misérable et de peu de valeur ; évidemment l'avenir se ferme devant moi, et ce n'est plus la peine de me fatiguer de désirs. Heureusement ce qui me rassure, s'il m'arrive malheur, c'est que vous connaissez assez mes sentiments et ma nature pour que vous puissiez dire : Il est vraiment heureux. Rien ne me souriait dans la vie que la pensée de faire du bien ; cette espérance s'envolant, il ne me reste plus qu'à aimer de tout cœur vous tous et Dieu surtout, que j'aurai éternellement à bénir de m'avoir fait

connaître les délices du véritable amour. C'est peut-être singulier de dire cela. Mais je suis trop ému aujourd'hui pour ne pas livrer des pensées qui me viennent souvent. J'ai confiance en ta grandeur d'âme et dans l'élévation de tes idées pour que tu ne t'attristes pas de tout cela. Un jour plus tôt ou plus tard, c'est là toute l'affaire.»

« Que je te suis reconnaissant, mon cher Charles, dit-il encore quelques jours plus tard, de l'intérêt toujours croissant que tu me portes ! Je te supplie de ne pas t'inquiéter de moi ; ma plus grande peine serait de vous attrister. Moi-même j'ai la plus parfaite tranquillité. Les seules larmes que j'aie au cœur me viennent de la pensée que je pourrais quitter ce monde sans avoir rien fait pour ceux qui m'ont tant aimé, rien fait pour Dieu qui a été la force et la joie de ma jeunesse, rien fait pour les hommes envers qui tant de bontés reçues m'ont fait contracter tant de dettes. Ce sont là mes seules idées noires. D'ailleurs j'ai assez de foi en la Providence spéciale de Dieu sur chacun de nous pour croire que tout ce qui me viendra de sa part sera le plus désirable pour moi. Si le temps de faire du bien m'est enlevé, c'est que sans doute je n'en suis pas digne. »

Sa consolation la plus douce, dans sa solitude et son éloignement, était de se rattacher au séminaire, où il trouvait le foyer de la vie de l'âme, chez lui si ardente. Il voulait qu'il n'y eût oint interruption de rapports entre Saint-Sulpice et lui ; et il aimait à s'unir de cœur à tout ce qui s'y faisait pour les grands intérêts qu'il appréciait si bien. Une ordination devait avoir lieu peu de temps après son arrivée dans sa famille. Bien qu'il n'y dût pas prendre part, l'habitude qu'il avait de voir les choses par ce qu'elles ont de grand et d'élevé lui suggérait, à l'occasion de cette cérémonie, les plus nobles pensées, et les prières les plus ferventes. Il songeait au jour

béni de son sous-diaconat ; il se représentait les émotions de ceux qui avaient le bonheur de se donner irrévocablement à Dieu, leurs joies du jour, du lendemain et de toute la vie ; il désirait participer au fruit de leurs premières et précieuses prières de sous-diacre. Mais surtout, élevant son âme au-dessus des hommes qui passent, il contemplait d'un œil ravi l'œuvre divine et impérissable du sacerdoce catholique si nécessaire au monde, si indépendante des individus et si assurée de trouver, par l'appel de Dieu, des âmes qui ne compteront pas avec le dévouement et le sacrifice.

« A force, dit-il, de désirer participer à cette grande œuvre du bien dans le monde, pauvre roseau et mouche du coche, je regarderais bientôt comme une perte, légère sans doute, mais enfin comme une perte pour elle, si j'étais obligé d'y renoncer. L'humilité corrigera tout cela. Je me représente combien nous ne sommes que des serviteurs inutiles que Dieu peut rappeler, changer, sans retrancher un atome du bien qu'il veut réaliser. Tout ici-bas passe et disparaît comme le flot, sauf la parole de Dieu, et cette parole, non solitaire et dédaignée, mais entraînant toujours à elle des âmes passionnées qui se consacreront à lui en attirer d'autres. Ô divine consolation de la perpétuité du sacerdoce ! Son œuvre n'est point périssable comme les hommes qui l'embrassent ; et celui qui meurt à la peine ou avant le temps, passant à d'autres le flambeau d'amour divin qui lui fut confié, expire dans la joie, avec la certitude que Dieu sera glorifié, Jésus-Christ vainqueur, et nombre d'âmes sauvées par d'autres qui couronneront l'œuvre reçue inachevée et continuée avec tant d'amour.

« Voilà ce que je me dis pour élargir mon âme. Je veux désirer bien moins la faible somme de bien que je pourrais produire, que le bien général dont Dieu certainement veut

inonder le monde. *Adveniat regnum tuum!* C'est là le désir devant lequel doivent s'effacer tout autre désir et tout retour sur soi-même. De là dépendent non seulement l'ordre et l'harmonie du monde par rapport à Dieu, mais le seul vrai bonheur des individus, et la stabilité des sociétés. Avez-vous lu le rapport qui a été fait sur l'Internationale, déjà si puissante et ayant pour elle un si redoutable avenir ? Que de souffrances à adoucir, d'ambitions malsaines à modérer, de lumière divine à répandre là-dedans ! Qui pourra les arrêter, si ce n'est Dieu qui fixe les mers, et contient l'homme dans l'adoration de sa puissance, et l'attente d'une vie meilleure ? Lui, qui voit les maladies qui nous agitent et les orages qui nous menacent, saura bien, dans sa bonté, illuminer de son amour et ravir à son service une foule encore plus grande de nobles jeunes gens sans attache au monde, au cœur aimant et à l'esprit élevé, porteurs de la paix évangélique, capables de faire adorer ce nom de Jésus-Christ, si injustement méprisé, et de lui réconcilier tant d'âmes plus malheureuses que coupables. C'est là une des prières auxquelles j'aime le plus à revenir. Il y a tant d'âmes autour de nous, naturellement faites pour s'enthousiasmer des choses de la foi, si par suite des préjugés et de l'ignorance religieuse de notre temps, Jésus-Christ n'avait à leur dire comme à la Samaritaine : *Si scires donum Dei!* Si vous connaissiez ce que je suis, la divine beauté de ma religion et les incompréhensibles délices de mon amour, comme tout le reste s'effacerait à vos yeux ! comme vous tomberiez à mes genoux dans les tressaillements d'un amour qui n'aurait plus dès lors ni limite, ni fin !.. »

Ainsi sa belle intelligence et son noble cœur s'élevaient sans efforts à ces hautes régions des pensées surnaturelles, où il aimait à se tenir, et où toutes les misères de ce monde, même les plus affligeantes, rapprochées de Dieu, lui don-

naient lieu d'admirer et de bénir Celui qui les permet dans sa justice, mais qui sait toujours aussi, dans sa bonté, préparer le remède pour les guérir.

On pourra trouver que ce jeune homme, qui n'était encore qu'au seuil du sanctuaire, se faisait sur la réalité de la vie sacerdotale et sur les résultats du zèle de belles et brillantes illusions, et que l'imagination avait une bien grande part dans la richesse de ses pensées et la poésie de ses sentiments. Sans doute l'expérience et les années ne lui avaient point apporté la maturité. Mais autres sont les qualités du jeune soldat qui n'a point encore combattu, autres celles du guerrier qui a vieilli dans les batailles. A celui-ci la froide appréciation des choses, le calcul exact des difficultés ou des chances de succès. Au premier la bouillante ardeur qui, si elle est unie à l'amour et au zèle de la discipline, fait le soldat d'élite, et au jour du combat, le héros.

Or ce contrôle d'une règle aimée et généreusement pratiquée n'a jamais fait défaut aux aspirations ardentes de Paul Seigneret. Avec les grandes pensées et les nobles désirs, il savait offrir à Dieu les petits sacrifices quotidiens impossibles aux âmes simplement exaltées et dont la vertu n'a point de profondeur. Au séminaire nous l'avons vu accepter avec simplicité et remplir avec fermeté les observances de la vie commune. Hors du séminaire, il n'aimait rien tant que d'en suivre les fortifiants exercices; et souffrant comme il l'était, il se composait une vie de prière et d'étude, tout aussi remplie qu'elle eût pu l'être dans sa chère cellule de Saint-Sulpice. Voici en quels termes il faisait connaître à son directeur l'emploi de ses journées de malade :

13 juin 1870. « Le matin, — que direz-vous ? — je me trouve



SAINTE AGNÈS (P. 258.)

ordinairement à l'église, de cinq à sept heures. Voici pourquoi : mes meilleures nuits sont de quatre heures de sommeil ; et le médecin lui-même est convenu que, par ce beau temps, je souffrais moins hors du lit. Or, je vous assure que je vois grandir le jour avec tant de reconnaissance, qu'il faut bien aller l'exprimer à Dieu, dans ce vieux chœur d'église, où les joies semblent me venir accrues de toutes celles des générations passées.. Là, je ne me fatigue nullement, presque toujours assis, partageant mon temps entre la sainte messe et l'oraison, réfléchissant avec Bossuet, et souvent l'abandonnant pour me plonger dans ces inépuisables pensées des desseins de Dieu sur nos âmes, qui vous font tressaillir plus qu'aucune des splendeurs de ce monde.

« J'occupe ma journée en faisant une heure d'Écriture sainte, si douce et si reposante occupation, en lisant un sermon de Bourdaloue, où je trouve toujours quelque chose à noter, en étudiant l'histoire de l'Église, récitant l'Office de la sainte Vierge, et parcourant aussi les journaux dont je m'avoue gourmand. Le soir, je retourne à l'Église de cinq à six heures ; et enfin, avant de me coucher, je repasse ma journée, et je lis un chapitre de l'Imitation, ancienne habitude qui me donne toujours tant de joie. Avec cela, je remercie Dieu d'avoir encore des journées un peu pleines. Je ne me fatigue point. C'est le cœur qui monte à Dieu, tout seul, ou aidé de lectures. »

Par la correspondance fréquente qu'il entretint avec ses directeurs ou avec ses condisciples, il trouva moyen, comme il disait, d'emporter avec lui le séminaire :

« Rien ne me fait plus de bien que les lettres de Saint-Sulpice. Elles me rapellent tout de nouveau les travaux, les grandes pensées qui dominent la vie du séminaire, mes engagements, mes nécessités, mes enthousiasmes, et mes

mille vœux secrets. Oh ! puissé-je ne les jamais perdre de vue, en être toujours charmé et en vivre aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de me priver de cette vie fortifiante qu'on trouve au séminaire et partout, lorsqu'on travaille activement à son service. C'est là ma demande de chaque jour, à l'oraison, dans mes communions, et souvent dans la journée, parce que je sens que là est ma force, ma vie, mon union avec Dieu. »

Sa reconnaissance était sans bornes à l'égard de ceux dont Dieu se servait pour lui faire du bien.

Il saisissait avec bonheur l'occasion de leur exprimer, dans les termes les plus affectueux, combien il était touché de leurs soins ; et quand il ne se donnait pas la joie de le leur dire, il se le disait à lui-même. Voici, par exemple, ce qu'à l'occasion d'une lettre de son directeur, il écrivait dans ce carnet où il déposait pour lui seul ses pensées les plus intimes :

« Reçu de M. N... la première lettre. Une première lettre cause tant d'émotions ! On y retrouve toutes les bontés passées, et dans un sentiment indéfinissable, il se mêle la joie de cette nouvelle présence de l'amitié à la tristesse de l'absence.. Je sens le besoin d'écrire à M. N..., comme j'avais le besoin d'écrire à mon père ; les mêmes liens de paternité et de filiale affection se sont établis entre nous. Bien autrement que par des lettres toujours trop rares, il est le confident de la vie de mon âme. »

Un si charmant assemblage de qualités d'esprit et de cœur ne pouvait manquer, dans une réunion de jeunes gens comme ceux qui remplissent un grand séminaire, d'attirer suavement à lui ceux de ses condisciples qui purent le connaître et le pénétrer davantage. Aussi avait-il, après ces deux années, lié déjà de ces amitiés saintes et pures,

qui sont le don mutuel de ce qu'on a en soi de meilleur et de plus noble, de ces amitiés dont Dieu est le plus ferme lien, et qui, fondées sur un même désir de s'élever à Lui, et une même conception des moyens qui y conduisent, doublent les forces dans cette laborieuse carrière.

Ceux qui ont joui de ces rapports plus intimes avec Paul Seigneret en gardent, nous n'en doutons pas, le souvenir au nombre des plus précieux de leur vie. Du sein de sa tombe glorieuse, ou plutôt du ciel où il ne cesse pas de les aimer, leur saint ami leur parle encore : *Defunctus adhuc loquitur.* Il leur dit de ces paroles émouvantes dont il avait le secret ; ils entendent ces accents vraiment extraordinaires qui les provoquaient au bien, et qui, joints à ses exemples, plusieurs nous l'ont dit souvent, constituaient pour eux la plus efficace des prédications.

Ces liaisons toutes fraternelles lui ont inspiré les plus belles pages peut-être qu'il ait écrites. Il n'adressait jamais à ses amis de choses banales et futiles ; mais, avec eux, son âme épanchait en toute liberté les sentiments à la fois tendres et virils dont elle était remplie, les belles pensées qu'il savait cueillir partout, et exprimer souvent d'une façon ravissante. Et tout cela était comme enveloppé et imprégné d'amour de Dieu. Ce nom béni orne et sanctifie tout ce qu'il écrit :

« Dieu est si bon, dit-il, de nous avoir fait aimants, et aimants de telle sorte, qu' à travers nos affections monte de plus en plus sa divine charité. »

Tel était le caractère de ses amitiés, et de là vient que tous peuvent admirer et goûter ce qu'il écrivait à ses plus intimes amis.

Un mois après son départ du séminaire, il adresse à l'un d'eux ces paroles :

« Il me tarde de vous donner dans l'absence le premier témoignage de cette tendre et vive amitié que vous avez comprise et dont Dieu s'est servi pour m'élever l'âme et me faire davantage aimer le bien. Je le remercie de ces joies passées, de ces fortifiantes sympathies, de ces communs élans vers le bien, maintenant que leur privation m'en fait mieux sentir le prix, et que, plus livré à la solitude du cœur, j'aperçois avec reconnaissance toute la force et le rayonnement qu'ils ont produits dans mon âme. Oh ! oui, cher ami, Dieu, si beau dans toutes ses œuvres, est adorablement beau dans les affections qu'il inspire, et dans cette soif de bien que nous avons sentie en commun. C'est là une de mes pensées dominantes, maintenant que, séparé de tant de personnes que j'aimais, je remarque comment Dieu se communique aux âmes par celles mêmes dans lesquelles il réfléchit ses beautés, et dont il a toujours daigné entourer mon existence. »

« Dieu merci, dit-il encore, les amitiés comme celles du séminaire sont trop sanctifiées sous le regard de Dieu et entretenues par son amour pour être, comme tant d'autres, éphémères. C'est un véritable bienfait dont le premier mérite remonte à Dieu, sans pourtant qu'on oublie les hommes, que de pouvoir ainsi se retremper dans de fortifiantes affections, alors surtout que la tristesse pourrait nous envahir. Bénissons donc Dieu, si aimable dans les affections qu'Il inspire, et qui donne ici-bas tant de bonheur à s'aimer, délicieux avant-goût du bonheur futur que nous trouverons dans la plénitude de l'amour. »

Et voici maintenant une délicieuse causerie de vacances, toute parfumée de poésie et de piété, et qui devient peu à peu, sous la plume de l'angélique enfant, une admirable méditation, où des flots d'amour et d'adoration se répandent de

son cœur. Elle est datée de Lons-le-Saunier, 4 juillet 1870 :

« Mon bien cher ami, je me réservais de vous écrire au début des vacances, alors que les émotions du départ de Saint-Sulpice et de la rentrée dans la famille vous rendront peut-être plus agréable le souvenir d'un ami qui vient s'y associer. C'est qu'en effet l'entrée en vacances produit une série de bien vives et bien multiples émotions. Leur impression ne diminue point pour moi avec les années. On a le cœur gros, et on est cependant bien heureux, heureux d'un bonheur auquel semblent concourir le ciel, la terre, les parents, les amis, le passé, l'avenir, et la pensée de Dieu couronnant le tout. On aperçoit mieux, à distance, le charme de la vie du séminaire qui reste plus inconscient, quand on y est ; et on bénit Dieu de vous y avoir fait trouver tant de belles âmes qui mûrissent devant Lui, et qui, passionnées pour le bien, soutiennent et enflamment la vôtre. On se sent entouré de toutes ces affections de famille, le plus doux bonheur que Dieu nous ait réservé sur la terre. Enfin, on retrouve, tout surpris et avec une admiration d'enfant, cette belle nature toujours riante, qui nous a ravis jadis, à l'éveil de notre jeunesse, et qui charmera encore le déclin de notre vie, si Dieu nous fait vieillards.

« En retraçant ainsi mes propres émotions, je suis bien sûr d'exprimer les vôtres ; c'est là l'histoire de tout cœur jeune et aimant.

« Vous avez, vous, votre belle Normandie, avec l'avantage, sans doute, d'y retrouver à chaque pas les souvenirs des premiers tressaillements de votre cœur devant la beauté de Dieu dans le monde. Heureux ceux qui ne quittent point le pays de leur enfance !...

« Moi, je ne suis pas non plus mal partagé. Un champ, du soleil et un ciel bleu suffiraient d'ailleurs à me faire un

spectacle attendrissant. Mais j'ai bien mieux que cela. Il y a près de la ville une hauteur qui la domine ; et bien lentement, tout soufflant, je me suis permis d'y aller déjà quatre ou cinq fois. J'y étais encore, hier soir, au coucher du soleil, songeant, sur ce sommet dénudé, à Dieu et aux hommes, à vous, à Saint-Sulpice qui se dépeuplait, à l'avenir passager, puis éternel, à toutes sortes de choses enfin. Car la pensée est à l'aise et s'élargit d'elle-même devant un tel panorama et une pareille étendue de ciel, avec le souffle du vent, en l'absence de tout autre bruit. D'un côté, le Jura, en pentes superposées qui s'étagent sur un terrain tourmenté ; de l'autre, toutes les richesses de la nature, et à perte de vue, comme la mer, les fertiles plaines de la Bourgogne qui s'en vont se confondre avec le ciel à l'horizon ; à mes pieds, Lons qui dort au soleil, et de tous côtés des villages assis sur les pentes, perdus dans les vignes, avec leurs rubans de fumée et leurs bruits vagues. Quatre ou cinq vieilles ruines, couronnant des hauteurs, viennent ajouter à ce spectacle de l'éternelle jeunesse de la nature le souvenir des générations passées et de la caducité des choses humaines. Ah ! quelle paix, cher ami ! quel air de jouissance dans ces campagnes qui semblent en extase de reconnaissance devant Dieu ! Ah ! oui, Dieu nous avait créés pour le bonheur, puisque telle est la ravissante demeure qu'il nous avait faite, et que n'auraient jamais dû envahir les tristesses sans nombre qui accablent maintenant la pauvre vie humaine.

« Autrefois, je m'arrêtais là, et je me contentais d'adorer la divine beauté répandue sur le monde. Mais maintenant, grâce à Dieu, ce n'est que le point de départ ; impossible de ne pas monter plus haut. En face d'un pareil spectacle, on songe tout de suite à un autre monde, infiniment plus radieux et plus rempli de la souveraine munificence de Dieu.

Il y a un autre soleil qui a rempli ces campagnes et toute la terre d'une joie surnaturelle, Jésus-Christ, salué de si loin, et attendu comme la lumière des nations, Jésus-Christ qui seul explique et fait cesser l'insoutenable contradiction entre cette apparence de bonheur et les misères de l'homme, Jésus-Christ qui descend dans le dernier de ces sillons, pour faire la joie du dernier des laboureurs, mille fois plus fécondant, plus réchauffant que le soleil de ce monde. Qu'on ne nous fasse pas un Dieu sévère, impossible à atteindre, sinon par des âmes d'élite. Vous, Seigneur, qui avez tant souffert pour le salut des hommes, vous auriez donc inutilement souffert ; et ces âmes que vous avez tant aimées ne pourraient profiter du prix de votre sang ! Non, votre sang et votre grâce s'infiltrent dans les âmes mille fois plus providentiellement que la lumière et la rosée de la terre ; et ces campagnes que vous avez faites si riches, cet air de félicité que vous y avez répandu, tout cela n'est rien devant la beauté de l'œuvre que vous avez couronnée de votre croix, et l'indicible bonheur que vous réservez à toute âme qui vous aime.

« O Père saint, lumière et joie des hommes, comme on vous adore ici ! Comme on voudrait avoir, dans son amour pour vous, l'éternelle fixité de ces montagnes qui semblent se pencher pour vous adorer dans votre beau ciel ! Dire que moi, pauvre fétu, cœur faible et changeant, je suis appelé à parler de vous aux hommes, à abaisser leurs cœurs devant votre ineffable beauté ! Vous avez vaincu le monde par votre amour. Je le lisais hier, sur cette montagne, dans les adieux de Jésus-Christ à ses disciples : « *Pater, venit hora ; clarifica filium tuum et filius tuus clarificet te. Et nunc clarifica me tu, Pater, claritate quam habui priusquam mundus esset apud te :* Père, l'heure est venue ; faites éclater ma beauté, ma bonté sur le bois de la croix, sous l'étreinte du sacrifice.

Je serai là mille fois plus beau, mourant pour les hommes ; mon infinie bonté sera mille fois mieux manifestée que quand je créais les mondes. »

« Et vous avez dit ailleurs, connaissant le cœur humain, et prévoyant l'avenir : *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Oui, en somme, le cœur de l'humanité vous est irrévocablement gagné ! O saintes paroles de l'Évangile, vous traversez et vous illuminez le cœur comme des rayons de l'éternelle beauté !...

« Comment se trouver en présence de pareils spectacles et ne pas se perdre dans la pensée de Dieu, la souveraine explication de ce monde, et de Jésus-Christ qui en est le couronnement ? Je me représentais Jésus-Christ assis, comme je l'étais moi-même, au milieu de ses apôtres et de la foule, sur le penchant des montagnes de la Judée, et là, en face de cette belle et pittoresque nature, les embrasant de l'amour du Père céleste, entrevoyant et leur faisant aimer les générations humaines sous des comparaisons empruntées à ce qui se déroulait sous ses yeux : *Videte regiones quia albæ sunt jam ad messem. — Messis quidem multa...* — Puis la parabole du bon grain ; la Providence qui nourrit les oiseaux du ciel, qui revêt le lis des champs plus splendidement que ne le fut jamais Salomon, et tant d'autres choses d'une incomparable saveur.

« Oh ! cher ami, fortunés ou éprouvés, malades ou bien portants, que nous sommes heureux de ce que Dieu se révèle ainsi à nous dans sa ravissante beauté ! Et que je me fais chaque jour de reproches, malheureusement sans résultats, de l'aimer si peu ! Prions l'un pour l'autre ; c'est la plus douce consolation. »

Pendant que le saint jeune homme oubliait ainsi la terre, et tenait son cœur en haut, dans les régions de la paix et de

l'amour, les événements les plus graves vinrent donner un autre cours à ses pensées, et faire éclater en lui, sous une nouvelle forme, la passion du dévouement. La funeste guerre de 1870 était engagée, et l'honneur et les destinées de la France avaient été follement livrés aux hasards des batailles. Après les noms de Dieu et de l'Église, nul plus que celui de la patrie, ne faisait vibrer le noble cœur de Paul Seigneret. Il suivit avec une anxiété indicible la succession rapide de nos désastres.

Au commencement de la lutte, il ne voyait pas sans un frémissement d'âme extraordinaire « tant d'héroïques jeunes gens s'offrir en sacrifice à l'intérêt commun ». Il se consolait toutefois de ne pas les imiter, par l'espérance que, sa santé entrant dans une phase meilleure, il serait bientôt capable de reprendre la préparation d'une vie sacrifiée aussi à l'intérêt, plus grand encore, des âmes.

« L'obscur dévouement du prêtre, écrit-il le 26 juillet, peut seul, en ces temps-ci, empêcher de regretter le brillant sacrifice du soldat. Aussi remercié-je Dieu du plus profond de mon âme de pouvoir, maintenant qu'un devoir sacré s'impose sans restriction à tant de nos frères, reprendre le mien avec une nouvelle énergie. »

Au début de ses vacances et avant que les malheurs de la patrie ne fussent venus plonger les cœurs dans la tristesse, on lui avait proposé un charmant voyage qu'on estimait devoir contribuer au rétablissement de sa santé. En exprimant sa reconnaissance pour cette offre et en indiquant les motifs qui l'obligeaient à la refuser, il ajoutait : « Enfin, tout cela ne serait-il pas que maintenant je trouverais impossible de consentir à un voyage qui serait nécessairement une grande jouissance, au moment où tant de nobles jeunes gens dont je devrais partager le sort, si j'étais en position de le

faire, défendent au prix de si grands sacrifices la sécurité et l'honneur de notre pays. Chers jeunes gens ! Quelle abnégation, quelle joie dans le sacrifice d'eux-mêmes ! Il y en a tant qui rient et qui chantent aujourd'hui et qui demain ne seront plus ! Leur mort sera ignorée ; ils n'auront vécu et grandi que pour donner leur vie au bien commun. Oh ! qu'en secret j'envie leur sort ! La vie est si peu de chose qu'on est vraiment heureux de trouver une belle occasion de pouvoir l'offrir spontanément en sacrifice. Aussi je n'oublie pas que Dieu me l'avait demandée, cette vie, en perpétuelle offrande à son service et pour le bien des âmes. Plus que jamais, je sens un impérieux besoin de la consacrer, dans un ordre différent, à ce bien commun pour lequel je vois surgir tant de nobles dévouements.

« Dans quelques mois, si Dieu le permet, le cadeau que vous vouliez me faire se changera en un autre que vous m'avez promis, celui de mon bréviaire si ardemment désiré... »

Il se réfugia dans un travail assidu, comme pour échapper aux ardents désirs qui déjà bouillonnaient en son cœur. Il composa, à cette époque, un sermon d'essai, pour le cas éventuel de sa rentrée au séminaire. Le sujet qu'il choisit, non moins que sa manière de l'envisager, caractérise bien les attraits ordinaires de son âme et les sentiments dont il aimait à se nourrir. C'était l'amour de l'Église, comme la meilleure expression de l'amour que nous devons avoir pour Dieu et pour les hommes.

« Au milieu des tristesses par lesquelles nous passons, écrivait-il pendant qu'il s'occupait de ce travail, on est heureux de vivre un peu avec ces idées de justice, de paix, d'universel amour qui, depuis dix-huit siècles, ont tellement changé l'humanité, et font encore espérer un avenir meilleur. »

Le 19 août 1870, il parle encore en ces termes de ses espérances et de ses consolations :

« ... Un autre enseignement qui me semble ressortir de ces événements est celui du dévouement au devoir. Nous en avons maintenant en foule les plus énergiques exemples. Puissé-je ne pas les oublier et n'avoir jamais à rougir, quand je comparerai ce que tant d'autres ont fait pour des intérêts humains et ce que je ferai moi-même pour la plus sainte des causes.

« Mes vacances s'avancent dans la pénible incertitude de ce que sera pour moi l'année prochaine. J'ai peine à me faire à l'idée d'abandonner mes études et de reculer d'une année ma vie méritante. J'éprouve un mieux sensible qui me fait me demander si on est obligé de sacrifier son temps en crainte d'accidents qui ne se réaliseront peut-être pas. Le devoir n'est-il pas d'aller toujours de l'avant, tant qu'on a des forces, sans se préoccuper d'un avenir pour tous si incertain ? Mes parents ne se font guère à ce raisonnement. Je laisse au temps et à Dieu le soin de décider entre nous. Ma consolation, au milieu de ces grandes et petites tristesses, est le recours à Dieu et mon cher travail. Par là, on vit dans un monde meilleur qui fait oublier pour un temps les calamités présentes : on retrouve ces idées du juste, du bien, de l'universel amour, si indignement méprisées en ce monde qui est appelé pourtant à s'y conformer. Je ne suis point d'ailleurs pessimiste et j'ai confiance que malgré toutes les noirceurs présentes, nous avançons toujours vers ce règne de la justice que dix-huit siècles de christianisme, à travers mille vicissitudes, ont cependant toujours fait progresser. »

Mais bientôt le repos, pendant que tant d'autres étaient à la fatigue et donnaient leur vie, lui parut intolérable. Il

fit, à plusieurs reprises, les instances les plus vives pour qu'on lui permît de s'engager dans les ambulances de l'armée.

Son frère Charles, se trouvait à Paris. Paul lui écrit la lettre suivante, toute frémissante d'ardeur pour se dévouer :

« Mon bien cher Charles, prends sérieusement la demande que je te fais du plus grand service que tu puisses me rendre. Que Paris soit assiégé ou non, il y aura des quantités énormes de blessés, surtout si, comme on le croit, il se livre une grande bataille sous ses murs. De grâce, dis-moi vite si, toute considération de famille ou de santé mise à part, tu vois que je puis être de quelque utilité. Examine bien vite si tu ne pourrais trouver moyen de m'attacher à quelque ambulance volante ou sédentaire, à un hôpital, n'importe où, et réponds-moi sur-le-champ. J'ambitionne cela plus ardemment que n'importe quelle faveur.

« Je ne serai pas le seul en soutane. Là est évidemment notre place, dans ce Paris où je me suis tant promis de dépenser tout ce que j'aurais de force.

« Réponds-moi demain soir et ne t'inquiète plus du reste. Jamais il n'y a assez de monde pour s'occuper des blessés, pour aller les chercher, etc. Je suis sûr qu'il y a plus d'un de mes confrères qui fait déjà ce que j'ambitionne de faire. Au séminaire on m'approuvera évidemment ; et ici on finira bien par m'écouter. Hâte-toi de me répondre ; c'est l'accomplissement de mon plus cher devoir que je te demande de me rendre possible.

« Il est trop insupportable de rester inutile dans les temps où nous sommes ! et tu sais que mon seul bonheur en ce monde est la pensée de rendre service aux autres. Surtout ne va pas penser à mon cœur ! Cela lui fera si grand bien ! Je me porte à merveille.

« En un mot, examine promptement et froidement la chose,

comme pour un étranger, mais pour un étranger à qui tu tiendrais à rendre le plus grand des services, et vite une réponse. Dans deux jours je pourrai être bon à quelque chose.

« Je ne fais point ceci sans en avoir parlé à mon père et à ma mère qui se récrient bien un peu, mais qui céderont. Il faut de l'énergie en ce monde, et c'est le moment d'avoir de la décision. Si on considérait toujours la santé de l'un, la position de l'autre, etc., que deviendrait la bonne volonté ?... »

On s'opposa cependant à ce que tout le monde, excepté lui, considérait comme une généreuse folie. Lui-même il dut convenir de sa présomption, lorsqu'ayant fait une course un peu longue, avec l'espoir de fournir la preuve de sa force, il fut puni de son imprudence par quatre semaines de fièvre et de crachements de sang. A peine remis de cette secousse, il revint à ses nobles illusions ; et des malheurs inouïs continuant d'accabler la France, il se dit que l'heure était venue des résolutions extrêmes, et que, « fallût-il tomber au premier fossé », il devait armer, lui aussi, ses faibles bras. Une crainte pourtant le retenait encore. Il aimait d'un amour trop sincère et trop dominant sa vocation sacerdotale pour rien faire qui lui parût incompatible avec elle. Incapable de supporter plus longtemps ces angoisses, il écrivit à son directeur la lettre suivante :

— 20 novembre 1870. — « Les malheurs de la France s'aggravant toujours, et demandant le dévouement de tous, je ne vous dirai pas combien de fois j'ai pleuré mon impuissance, et senti l'idée folle d'aller m'engager résolûment, et d'en finir avec toutes ces perplexités. J'ai toujours fléchi, je me suis mis au travail dans de bonnes journées pleines et régulières qui n'étaient pas sans consolation et sans joie du cœur, mais qui ne pouvaient étouffer en moi la pensée que je pouvais mieux faire que de rester ici tranquille. Enfin, qu'en pensez-vous ?

La volonté de Dieu n'est-elle pas maintenant générale et pressante pour tous, de faire face aux malheurs dont sa Providence nous accable, et dont elle ne nous tirera que si, régénérés dans la lutte par le sang de notre propre sacrifice, nous nous montrons dignes d'un sort meilleur, dignes de rendre à ceux qui nous suivront, intacte et fière, cette belle France que nous avons reçue telle de nos aïeux ?

« Vous savez que le temps des partis extraordinaires est venu ; vous comprendrez la force d'un désir nourri depuis trois mois et assez éprouvé pour se faire excuser. Vous savez quelle inappréciable fortune c'est d'avoir, dans le cours de son existence, l'occasion d'offrir, pour une noble cause, une vie d'ailleurs si prompte à s'éteindre misérablement... Ce n'est pas la décision qui me manque, mais uniquement l'assurance de ne rien faire qui soit déplacé, peu convenable à la vocation qui fait la joie de ma vie, et au respect que je dois à ceux qui ont autorité sur moi. Dieu sait que je voudrais mourir mille fois à la place de chacune des victimes que fait la guerre. Ce n'est pas sans doute, vous le pensez bien, cette horrible fureur homicide qui me pousse à désirer être soldat, mais seulement l'ambition d'attester, par l'offrande de mon sang, que je suis frère de tous ceux qui luttent, ou qui souffrent de cette invasion, et aussi de ne pas rester inactif pendant que tant d'autres meurent, et de partager ce dévouement si facile pour nous, si dur pour tant de jeunes gens qui sacrifient leur vie, lorsqu'elle est pleine encore pour eux d'illusions et de charmes.

« Par là, je ne ferai rien qui ne soit agréable à Dieu, qui bénit l'accomplissement de tout devoir. Par là même et c'est le fond de ma pensée, je servirai l'Église plus peut-être que par l'emploi d'une vie qui promet peu. Ne faut-il pas que, dans ces calamités publiques, on voie le

sang du clergé versé pour la cause commune, aussi bien que son cœur battre à l'unisson de tous les cœurs ?

« Je sais qu'on peut m'accuser de prétention ridicule ; mais, si j'ai peu de force, j'aurai de la volonté qui y suppléera pour un temps. D'ailleurs si on s'arrêtait toujours à ce qui semble le possible, on ne ferait rien de bien en ce monde ; il faut tenter l'impossible. Je vais mieux, j'ai pris de la force, j'en ai assez pour donner un bon coup de collier. Chacun en ce moment doit faire acte de bonne volonté, dût-il tomber au premier fossé...

« L'objection que ce n'est pas mon départ qui influera sur les destinées de la France est nulle. Avec ce raisonnement, chacun compterait sur son voisin, et personne ne marcherait ; il faut en ces occasions prendre soi-même l'avant, sans s'inquiéter de ce que feront les autres...

« Jugez mes motifs et mes désirs. Dieu veuille me donner cette souveraine joie de pouvoir une bonne fois offrir une vie qui me semble si vide et si peu profitable à qui que ce soit !

« Je vous écris dans le silence de la nuit, la veille de la Présentation, tout plein des souvenirs touchants que nous rappelle cette fête du séminaire. Dieu, cette année, me ferait-il la grâce d'avoir à lui donner ma vie en sacrifice? Car c'est mourir pour Dieu, que de tomber sous sa justice, qui pèse sur la France. Ce serait si beau, que je ne puis croire que tant de bonheur m'arrive. Et pourtant, ce serait bien facile ; un mot d'assentiment ferait de moi le plus heureux des hommes... »

Une lettre adressée en même temps à son père, alors absent de Lons-le-Saunier, contenait les mêmes instances et se terminait par ces paroles :

« Enfin, mon cher père, puissiez-vous considérer sérieuse-

ment devant Dieu un projet que beaucoup taxeront d'extravagance et de prétention, mais qu'une vue supérieure des devoirs auquels se doit la vie, fait comprendre et approuver. Me juge-t-on donc incapable de faire ce pour quoi seulement il est bon de vivre ?

« Vous voyez que, malgré la vivacité de mes sentiments, je n'ai rien voulu faire en dehors des règles, sans l'avis de ceux qui ont autorité sur moi. Permettez-moi en retour, de compter sur une appréciation dégagée de toutes les considérations vulgaires. Vous me voyez plein de décision. Rien ne m'arrêtera qu'une opposition formelle de vous et de mon directeur de Saint-Sulpice. »

On ne saurait trop répéter que ces sentiments qui paraissent empreints d'une si grande exaltation, étaient chez ce jeune homme parfaitement sincères. Il avait une âme simplement et naturellement héroïque. Il est très certain que « donner sa vie pour une noble cause » était son rêve, et lui eût causé une véritable joie. On le verra bientôt à son attitude en face d'une mort soufferte aussi pour une noble cause, mais autrement cruelle que la mort glorieuse du soldat.

Il eût été déraisonnable d'accéder aux désirs dont on vient de lire l'ardente expression. Un quart d'heure de marche forcée eût suffi pour épuiser le corps qui servait mal une âme si courageuse. Il fallut s'adresser à sa vertu, plus encore qu'à sa raison, pour obtenir qu'il se résignât à renoncer à une occasion si facile et présente de faire « ce pour quoi seulement il est bon de vivre. »

« Je me console, disait-il après avoir vu échouer sa tentative, du triste rôle de spectateur des ruines de la patrie, en me disant que notre tour de dévouement viendra, tout aussi méritant que le facile devoir d'offrir sa vie à la France

agonisante, quand nous devrons, chacun dans la mesure de nos forces, aider à former une génération à l'âme chrétienne, capable de réparer nos malheurs publics et d'arrêter nos désordres intérieurs ; capable, en tous cas, d'atteindre cette éternelle félicité, auprès de laquelle toute félicité de ce monde n'est rien. Oh ! oui, ce qui console au milieu de cette catastrophe de tout ce qui faisait notre fierté patriotique, c'est de voir qu'une chose reste debout, éternellement belle et triomphante, la croix de Jésus-Christ, dont l'amour a enflammé nos cœurs, et qui peut seule faire ici-bas le bonheur et la force des sociétés, comme seule elle nous assure un monde meilleur. La vue des devoirs qu'elle me réserve pour l'avenir fait taire mes regrets devant l'indicible reconnaissance que j'éprouve de sentir en moi une vie qui sera toute pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes. »

Cette vie, elle était bien chancelante, et il savait qu'il ne pouvait faire grand fond sur sa durée. Il tremblait seulement de la voir se perdre dans l'impuissance et l'inutilité qu'il redoutait par-dessus tout :

« S'il n'y avait qu'à se dévouer comme maintenant pour tomber à coup sûr, je n'aurais pas l'ombre d'une inquiétude ; mais il y a à craindre un état de faiblesse qui me laisse vivre et ne rien faire. »

« Dieu, écrit-il encore sur ce sujet, le 30 décembre 1870, me donne parfois des heures de nuit intérieure pendant lesquelles tout me dit que l'avenir est peu à moi et que cette vie sacerdotale qui fut le rêve de ma jeunesse, est réservée sans doute à des âmes plus pures et meilleures que la mienne... Quand je me demande sérieusement l'emploi qu'on pourra faire de moi, à quoi voulez-vous que je me trouve bon ? Point de voix, point de souffle, point de force réelle. Ma seule espérance est que ceux qui ont mission d'examiner

ces choses reconnaîtront assez mes capacités physiques pour me donner quelque petit poste d'humble ministère, comme il y en a tant, je crois, à Paris, tel que le soin des pauvres et des malades. Mon ambition est de soulager un peu ceux qui souffrent, sans autre consolation possible, en face d'un monde qui se réjouit autour d'eux, que les divines promesses qui expliquent et adoucissent ces contrastes. En tout cas, je suis entre les mains de Dieu qui peut me cueillir ou me laisser, se servir de moi ou me mettre au rebut. J'espère bien toutefois trouver le moyen de mourir utilement, si je ne puis vivre utilement. »

Dans une lettre écrite en même temps à son directeur, et où il faisait part des mêmes inquiétudes, il s'expliquait davantage sur ce moyen de *mourir utilement*, qu'il se réservait comme une dernière ressource. Si, au moment du sous-diaconat, on le jugeait impropre à rendre service, il irait se présenter de nouveau à la Trappe qui avait eu les prémices de ses aspirations à la vie religieuse. On n'avait pas voulu l'admettre à y vivre ; mais on ne refuserait pas de l'y recevoir pour mourir, dans la pratique de la pénitence, et le dernier embrassement de la croix : « Vous n'auriez pas le courage d'y mettre obstacle, » disait-il. Puis, prévoyant assez l'accueil qui serait fait à cette ouverture, il ajoutait doucement :

« Vous penserez sans doute que, depuis quelque temps, je vous dis de bien grandes extravagances... Qu'on me pardonne pourtant, si après m'être inspiré, à l'exemple de Notre-Seigneur, du souverain désir des nobles labeurs entrepris pour la gloire de Dieu et le service des âmes, il me vient des partis désespérés pour compenser des rêves qui ont fait tout le bonheur de ma vie !... Du reste, je ne suis pas triste. J'envisage seulement l'ensemble de ma vie, avec ses diverses chances, prêt à partir là où me voudra Dieu. »

Quelques mois plus tard, Dieu, en effet, devait résoudre lui-même la difficulté, en le choisissant comme une victime d'expiation pour sa justice.

Quel n'eût pas été le tressaillement de son âme, s'il eût pu penser alors que ce moyen de mourir utilement, dont il était préoccupé, allait être le martyre ?

Il eut la consolation, dans les dernières semaines de cette cruelle guerre, de pouvoir se dévouer au soin des blessés dans les ambulances établies à Lons. On comprend le bonheur qu'il en éprouva, et la tendre charité qu'il sut mettre au service des pauvres malades qu'il visitait :

« J'ai été bien heureux, dit-il en faisant part de ses impressions, de voir combien au fond ces bons jeunes gens, sous des dehors désordonnés et grossiers, conservent encore des sentiments honnêtes et chrétiens. J'ai vu des morts qui m'ont arraché les larmes des yeux, et que je me rappellerai toujours pour les ambitionner. De chers jeunes gens, ayant à peine une moustache naissante, et qui mouraient, la paix, l'amour, le contentement et la reconnaissance dans l'âme ! Oh ! comme on donne des poignées de main par lesquelles passe tout le cœur ! Comme on voudrait acheter mille fois de sa vie l'existence de ces chers malades qui en sont si dignes ! Je me suis créé là des amitiés qui sans doute n'auront pas de suite, mais dont, j'espère, on se souviendra dans le commerce secret des cœurs. J'ai mis la plus grande discrétion possible dans mes rapports avec ces soldats ou officiers, tâchant d'avoir beaucoup d'affabilité, de simplicité et d'attentions, afin de leur laisser de bons souvenirs capables de combattre les calomnies et les préjugés qu'on répand sur nous et qui retombent sur la divine religion de Notre-Seigneur. »

Un instant, il crut avoir atteint le but si ardemment poursuivi, et avoir trouvé enfin, lui aussi, son jour de sacrifice. Il allait, comme les héroïques frères des Écoles chrétiennes, voler au secours des soldats qui tombaient sur le champ de bataille. En racontant ce « coup de théâtre », il s'exprime, sur la guerre qui se terminait par l'épuisement de la patrie, en un langage trop français et trop chrétien pour ne pas mériter d'être rapporté ici :

30 janvier 1871. — « Il était dit que toutes mes tentatives pour profiter des événements ne devaient pas aboutir. Aujourd'hui, quinze mille hommes devaient se battre à deux lieues d'ici. Hier, je m'étais engagé pour enlever les blessés. Déjà je goûtais toutes les joies et les émotions diverses que vous comprenez bien dans ce qui me semblait ma première veillée d'armes. Il est certain que je me promettais bien de ne pas m'épargner. Dieu daignerait-il vraiment se servir de moi ?

« Je vous adressais même des pensées de reconnaissance et d'affection qui pouvaient être les dernières, quand, à huit heures du soir, nous arrive, comme le glas de notre pauvre France, cette funèbre nouvelle de l'armistice, signe de l'épuisement de ses forces, et prélude d'une paix ruineuse. Oui, malgré toute l'horreur du sang et de ces luttes fratricides que nous inspire notre religion de paix, tant d'injustices non vengées et nos droits si odieusement violés nous permettent de déplorer ce stérile résultat de nos efforts...

« Ce qui nous attend, c'est la paix avec toutes les avidités prussiennes, la paix au prix de ce noble Strasbourg, de l'infortunée Metz, la paix avec deux de nos provinces et nos trésors enlevés. » Et en effet, de ces deux chères provinces il ne devait rester à la France que la ville et le petit territoire de Belfort.

« Ah ! du moins, espérons-le, il y a des biens qu'il n'aura fait que fortifier en nous : l'amour de notre malheureuse France, l'oubli des vils égoïsmes, l'esprit de fraternité et de dévouement, le retour surtout des âmes à Dieu qui châtie les hommes pour les rappeler à Lui. S'il en était ainsi, nous n'aurions, ô mon Dieu, qu'à bénir la main miséricordieuse qui nous frappe, qu'à adorer les desseins de votre divine Providence, qui saurait nous accorder mieux que les succès et les prospérités de ce monde, puisque les intérêts du temps ne sont rien devant ceux de l'éternité, et qu'avant de vouloir la France grande pour la terre, il nous la faut désirer grande pour le ciel. Mais, hélas ! c'est là justement ce qui cause les plus amères douleurs, quand on voit le redoublement d'efforts que fait parmi nous l'esprit du mal, et qu'on songe aux terribles récriminations, et aux haines sociales qui vont se déchaîner plus que jamais, aigries par le malheur. »

Enfin, ces jours de poignantes émotions et de sombres tristesses étaient passés ; et peu à peu chacun se reprenait à vivre. A la surexcitation causée par les ardeurs de son dévouement, avait succédé chez Paul Seigneret un état d'affaissement et de tristesse. Il sentait alors que ses vives instances avaient été déraisonnables et il se reprochait d'avoir par son obstination trop grande, contristé ses chers parents et quelque peu troublé la paix du foyer domestique. Ce fut le nuage qui assombrit les derniers jours passés au sein de sa famille bien-aimée.

L'annonce de la réouverture du séminaire de Saint-Sulpice, fixée au 15 mars 1871, vint faire une heureuse diversion aux regrets de l'affectueux jeune homme. Il reçut cette nouvelle avec une indicible émotion. Croyant ses jours comptés, il désirait n'en perdre aucun, et avait

hâte d'aller en avant. Son mal était alors dans une de ces périodes d'engourdissement qui le laissaient jouir d'un peu de santé. Il partit donc, et le 15 mars il arrivait à Paris. Il nous semble le voir encore : après un voyage difficile, une nuit sans sommeil, une journée presque entière sans nouriture, il arrivait, pâle, exténué de fatigue mais rayonnant de joie.

C'était pour tous, du reste, un heureux moment. On se revoyait après une séparation bien longue et des épreuves bien douloureuses. On retrouvait intacte cette chère maison de Saint-Sulpice que l'on avait sue exposée à la destruction, sous les bombes prussiennes. [1] On s'interrogeait ; on se racontait les péripéties diverses par lesquelles chacun avait passé. On s'empressait d'aller voir Issy, et de s'agenouiller, pleins de reconnaissance et de joie, dans le sanctuaire chéri de Notre-Dame de Lorette, qu'avaient respecté les projectiles de l'étranger et que la Commune devait brûler.

On se réjouissait enfin, à la pensée de reprendre cette vie de travail, de fraternité, de paix et de sérénité en Dieu, qui fait le charme du séminaire. Hélas ! tout cela allait être de nouveau emporté par un orage de feu et de sang.

---

[1] Chacun sait que le gouvernement persécuteur qui a porté de si terribles coups à l'Eglise de France en ces derniers temps ne respecta pas ce séminaire que les Prussiens avaient épargné. L'année 1907 a été témoin de l'expulsion des Sulpiciens de leur séminaire de Paris et de celui d'Issy et ces Maisons sont devennes la proie des spoliateurs.





CHAPITRE CINQUIÈME

La Prison.

ENVIRON quatre-vingts séminaristes tant de Paris que de la province, avaient répondu à l'appel de leurs maîtres. Les exercices du séminaire commencèrent par quelques jours d'une fervente retraite qui n'était point encore terminée, quand éclata l'odieuse et humiliante insurrection du 18 mars. Cet événement fit naître d'abord plus de tristesse dans les cœurs que de sérieuses alarmes dans les esprits. La physionomie de Paris était, à ce début de la Commune, des plus singulières : le gouvernement régulier, en désarroi et en fuite, avait laissé le champ libre aux émeutiers qui étaient bien réellement maîtres du pouvoir. On ne croyait pas toutefois qu'ils le pussent garder longtemps. La situation, pour la plupart des hommes d'ordre, se résumait en un mot, l'incertitude, avec le vague espoir d'un dénoûment prochain et moins malheureux peut-être que ne devaient le faire redouter les circonstances. Du reste, à part le sanglant épisode de la place Vendôme, mercredi 22 mars, un certain ordre matériel régnait encore dans la rue, surtout dans les quartiers de la rive gauche.

La ligne de conduite que semblait indiquer cet état de choses était d'attendre que les événements se fussent dessinés plus nettement. Ce fut celle qu'on adopta au séminaire, tout en laissant à ceux qui le désireraient la plus entière liberté de se retirer. Très peu en profitèrent ; il en coûtait trop d'abandonner, avant d'y être forcé, une vie qu'on venait de reprendre avec tant de bonheur.

Les lettres de Paul Seigneret pendant ces quelques semaines nous le montrent insouciant du danger, mais préoccupé d'autres pensées qui répandirent une teinte de tristesse sur les derniers jours qu'il passa au séminaire.

Il avait quitté les siens sous l'impression du malaise que causait à son tendre cœur le souvenir de la peine dont il avait été pour eux l'occasion. Ses regrets se ravivèrent dans la solitude du séminaire. Sa faute, assurément, méritait toute indulgence ; la passion du dévouement et du sacrifice qui l'agitait pendant la guerre avait seule inspiré la lutte un peu vive qu'il avait soutenue contre les désirs et les représentations de ses parents. Il s'en accuse néanmoins avec amertume et en termes qui paraîtraient excessifs, si on ne savait à quel degré il portait la vénération pour son père et pour sa mère, et combien il lui était insupportable qu'il demeurât entre eux et lui le moindre nuage.

Le 19 mars, à la fin de sa retraite, sa tendresse inquiète lui dicte les lignes suivantes :

« Mes bien chers parents, nous venons de finir notre retraite abrégée par les circonstances, mais suffisante déjà pour m'avoir fait cruellement souffrir. J'ai dû subir le triste spectacle de mes fautes, de vos bontés si touchantes complètement méconnues, de vos conseils que je regrette si amèrement de n'avoir pas suivis. Jamais on ne vit un père et une

mère meilleurs, plus aimants, plus sages et plus indulgents, et voilà comme j'en ai profité! Voilà comme j'ai perdu l'année de ma vie où je pouvais le plus jouir de vous et vous faire jouir de moi... Je sais que vous me pardonnez entièrement ; mais ce pardon même si empressé et si affectueux ne fait que me rendre à mes yeux plus indigne de vous... Ma seule excuse, c'est que j'étais aveuglé de manière à me tromper étrangement sur mes devoirs et sur les personnes. J'en éprouve un sentiment de défiance de moi-même que j'espère n'oublier jamais... Ma consolation est de me rejeter entièrement entre les mains de Dieu. Il donne une nouvelle jeunesse aux âmes de bonne volonté qui ont recours à Lui après leurs fautes : Lui seul donne le pardon qui apaise et qui sanctifie, qui change les remords en sainte ardeur pour améliorer l'avenir... »

« Il me reste à vous remercier, mon cher père, dit-il encore sur ce même sujet, de votre bonne lettre. Les larmes qu'elle m'a fait verser vous expriment mieux que toute parole la force des émotions qu'elle m'a données. Vous êtes, mes bons Parents, inépuisables en bonté. C'est vous encore qui me consolez dans mes fautes ; vous me tendez la main dans ma chute. Un jour, quand on lira dans les âmes et que tout sera expié, vous verrez tout ce que derrière mes illusions, mes entraînements et mes fautes, il y a en moi de vénération, de reconnaissance et d'amour. Alors, espérons-le, ce sera le temps de l'amour éternel et sans trouble. »

Une autre pensée, celle de son avenir, contribuait à l'entretenir dans une incertitude pénible. Il ne savait trop ce que pourrait être cet avenir, avec l'affaiblissement croissant de sa santé sur laquelle il ne se faisait plus illusion. Il s'abandonnait à la divine Providence, allait en avant et travaillait avec zèle ; mais la solution de la difficulté lui échappait et il

éprouvait cette inévitable inquiétude qu'on ressent à marcher dans la nuit. Il s'en exprime, dans ses lettres à son père, avec une grande franchise et nous laisse voir en même temps, une fois de plus, la remarquable délicatesse de ses sentiments.

Son état de santé lui faisait craindre de ne pouvoir mettre au service des âmes, dans le diocèse de Paris où on l'avait accueilli si volontiers, autre chose qu'un stérile désir de dévouement, trahi par le manque de force physique. Sa parfaite loyauté, qu'il fallut expressément rassurer sur ce point, s'alarmait d'une pareille situation, et il se demandait s'il ne devrait pas s'éloigner, plutôt que de paraître entretenir des espérances qui s'éteignaient de jour en jour :

« Dans l'intervalle de quelques mois, dit-il, cette affaire se tranchera ; je la discuterai sérieusement et librement avec mes supérieurs. Je vous avoue même que si raisonnablement on ne pouvait entrevoir pour moi que des demi-ministères et des charges insignifiantes, je serais le premier à vouloir rompre. Non, je n'ai point quitté les avantages de la vie religieuse pour vivre d'une demi-oisiveté, funeste à moi-même et inutile aux autres. Ce que j'ai rêvé, c'est le ministère dans toute son humilité sans doute, mais aussi dans toute son ardeur et son expansion. Si on m'en reconnaît incapable, j'espère, mes bien chers parents, que vous aurez le courage de bénir encore ma résolution de finir dans un cloître une vie qui se dédommagera ainsi, par le renoncement volontaire, du bien que j'avais désiré si chèrement de faire et dont Dieu ne me jugerait pas digne.

« Moi-même, je vous l'avoue, je me demande si je ne suis pas trop usé de corps et d'âme pour affronter le service des autres ; je me demande si j'aurai encore assez de jeunesse

et de ressort d'esprit. Je remarque d'ailleurs ma complète infériorité physique au milieu de ces jeunes gens qui m'entourent. Que ferais-je de bon ? Dieu, je l'espère, nous permettra de décider sagement ces choses. Ce que je puis vous promettre, c'est de n'y rien mettre de ma volonté propre, de laisser le temps et les circonstances faire mûrir les événements. »

Les mêmes inquiétudes, tempérées par l'abandon à Dieu, se traduisent encore dans ces mots qu'il écrivait, le 20 mars, à ses anciens amis de Solesmes :

« La grande question pour moi est toujours celle de la santé qui s'en va plutôt que de venir. Je me trouve, sous ce rapport, dans un état d'infériorité avec ce que l'avenir demanderait, qui me frappe : je ne puis monter à un premier étage sans être essoufflé cinq minutes durant. Comment, avec cela, entrer dans le ministère ? *Enfin, le bon Dieu fera de moi ce qu'il voudra.* »

Patience, ô cher enfant ! quelques semaines encore, et cette contradiction entre vos aspirations et l'impuissance où vous vous sentez de les satisfaire, sera levée . Dieu saura trouver la victime qui lui convient : *Deus providebit sibi victimam holocausti, fili mi.* (1)

Quant aux événements qui devaient amener d'une manière si imprévue pour le jeune séminariste la solution de la difficulté, c'est toujours sans l'ombre de préoccupation personnelle qu'il en parle, et seulement pour s'efforcer de rassurer les siens, ou pour exprimer la douleur que causait à son patriotisme et à sa charité de chrétien la guerre civile qu'il voyait imminente.

Ses brèves communications rendent, du reste, très bien

(1) Gen., 22, 8.

compte de la situation où l'on se trouvait alors au séminaire, et des sentiments qui remplissaient les cœurs.

Le 19 mars, il se borne à jeter dans un *post-scriptum* ces simples mots :

« Je pense que vous n'aurez pas d'inquiétudes sur moi au sujet des troubles de Paris. L'insurrection est maîtresse ; personne ne veut se battre contre elle, par lâcheté plutôt que par sympathie. Nous n'avons rien à craindre. Que voulez-vous qu'on nous fasse ? Mais que va devenir la France ? »

« Nous sommes ici, écrit-il quelques jours plus tard, dans une assez singulière position, déjà plongés dans nos belles études, au milieu de Paris bouleversé. On nous laisse d'ailleurs parfaitement tranquilles, et nous n'entendons de la vie du dehors que le retentissement de clameurs passagères, des entrées et des sorties bruyantes de gardes nationaux, le canon qu'ils tirent de temps en temps, en signe d'indépendance. Oh ! quand finiront toutes les folies des hommes? Tout cela ne peut guère se terminer que par un carnage qui s'ajoutera à tant d'autres. De pareilles choses font encore mieux sentir la nécessité d'un monde meilleur. Celui-ci est trop vieux, trop usé pour nous satisfaire. »

« Et vous, ma bien chère mère, dit-il à la fin du mois de mars, voici des événements qui ne doivent guère donner trêve à vos angoisses. Ce que nous voyons maintenant est plus lamentable que tous les désastres. D'un jour à l'autre, il faudra nécessairement que le canon français tonne contre des poitrines françaises. Nous l'avons déjà entendu ; cela donne un déchirement et une stupeur effrayante. Paris n'est plus qu'un camp. Nous y vivons un peu au jour le jour, incertains de ce que nous apportera le lendemain. »

Enfin, le 1er avril, il adressait à ses parents la dernière lettre qu'il ait écrite du séminaire, et en liberté ; c'est tou-

jours la même paisible sécurité pour lui-même et la tristesse croissante en face des malheurs de Paris et de la France :

«L'avenir est plus sombre, dit-il, et les circonstances sont telles qu'elles pourraient renouer cette longue suite d'inquiétudes auxquelles je vous ai vue en proie au sujet de Charles pendant le siège de Paris. J'aime à croire pourtant que vos inquiétudes ne portent guère que sur le dénoûment d'une lutte fratricide, sans que vous vous tourmentiez sur moi personnellement. Qu'avons-nous sérieusement à redouter ? Des services corporels ? Personne n'y croit. D'être incorporés dans la garde nationale ? Malgré le décret affiché partout qui déclare garde national tout citoyen valide, ils sont plus occupés à enlever les armes à ceux qui ne leur inspirent pas confiance qu'à créer de nouveaux soldats. D'être chassés du séminaire ? On nous réunirait sans doute à Issy ou à Orléans. Vous voyez qu'il y a toute chance possible pour que nous n'ayons rien à redouter.

« Néanmoins bien des familles se sont inquiétées, et une vingtaine de nos condisciples sont partis. Je me suis donc demandé si, pour vous éviter des chagrins, je n'avais point à deviner vos désirs... Mais nous demeurons ici une soixantaine, tranquilles avec nos directeurs. Je ne pense pas que vous trouviez mal que je reste uni à cette petite communauté... Ne croyez pas, du reste, que je sois de nouveau livré à ces illusions de dévouement et de sacrifice auxquelles vous m'avez vu si longtemps en proie. Non ! je ne reste ici que parce que j'y suis et parce que nous ne voyons vraiment aucun danger sérieux à courir.

« Adieu, mes bien chers parents. J'ai le regret de vous laisser au milieu des poignantes tristesses qui accablent

maintenant tout cœur français. L'orage des deux côtés grossit et menace d'être terrible. Il suffit de voir et d'entendre ce qui se passe ici pour être sûr qu'ils ne lâcheront pas pied sans une lutte sanglante dans la capitale. Combien de victimes vont encore faire ces gredins, et quel odieux spectacle allons-nous donner à l'Europe, de nous déchirer ainsi entre nous, pendant que le canon prussien domine encore Paris !... »

La tempête allait éclater en effet, et le lendemain même du jour où cette lettre était écrite, le dimanche des Rameaux, 2 avril, la guerre civile commençait, pour ne plus s'arrêter qu'après des flots de sang répandus et d'horrible ruines amoncelées.

Ce fut le signal du déchaînement contre le clergé qui a eu l'honneur des haines les plus furieuses de la Commune. L'arrestation de Monseigneur l'Archevêque, le mardi soir, 4 avril, celle des Pères Jésuites de l'école Saint-Geneviève et de la rue de Sèvres, les visites dans diverses communautés religieuses donnérent l'alarme. Le mercredi 5, à midi, les élèves d'Issy arrivèrent à Paris, annonçant que l'état-major des insurgés venait de s'installer au séminaire, et que les directeurs étaient retenus dans la maison ; on avait néanmoins laissé libres les séminaristes.

Dès ce moment le danger était certain. On devait s'attendre et on s'attendait en effet, au séminaire de Saint-Sulpice, à une visite dont il était impossible, avec le désordre et l'arbitraire qui présidaient à ces sortes d'opérations, de prévoir le résultat. Sur le conseil de leurs directeurs, la plupart des séminaristes quittèrent Paris dans la soirée même. Quelques-uns, croyant peu au péril, ou l'envisageant sans frayeur, voulurent attendre encore. De ce nombre était naturellement Paul Seigneret : un péril de cette nature était plutôt fait pour

attirer son âme généreuse. La pensée de sa famille pourtant le faisait hésiter. On lui conseillait de partir ; il remit au lendemain. La nuit se passa fort tranquille. Le jeune homme avait réfléchi et s'était fait une résolution arrêtée : malgré toute la répugnance qu'il y sentait, il partirait, parce qu'il devait à ses bien-aimés parents de leur épargner à son sujet de pénibles inquiétudes. Du reste, son indécision de la veille avait été, en réalité, sans conséquence. A l'heure où il eût dû partir, s'il s'y fût décidé, on ne sortait plus de Paris sans laissez-passer ; et, faute de cette pièce, plusieurs de ses condisciples avaient été obligés de revenir au séminaire. Cet incident le rendit tout heureux :

« Du moins, disait-il, quoi qu'il arrive maintenant, je n'aurai pas sur le cœur ce poids de sentir que mes chers parents souffrent par ma faute. »

Dans la matinée du Jeudi saint, à l'office solennel de ce jour, le jeune lévite eut le bonheur de recevoir son Dieu, et de servir une dernière fois à l'autel, dans cette église de Saint-Sulpice où les belles cérémonies, le chant, les orgues avaient si souvent ravi son âme, et où il ne devait plus reparaître que couronné de l'auréole de sa mort glorieuse.

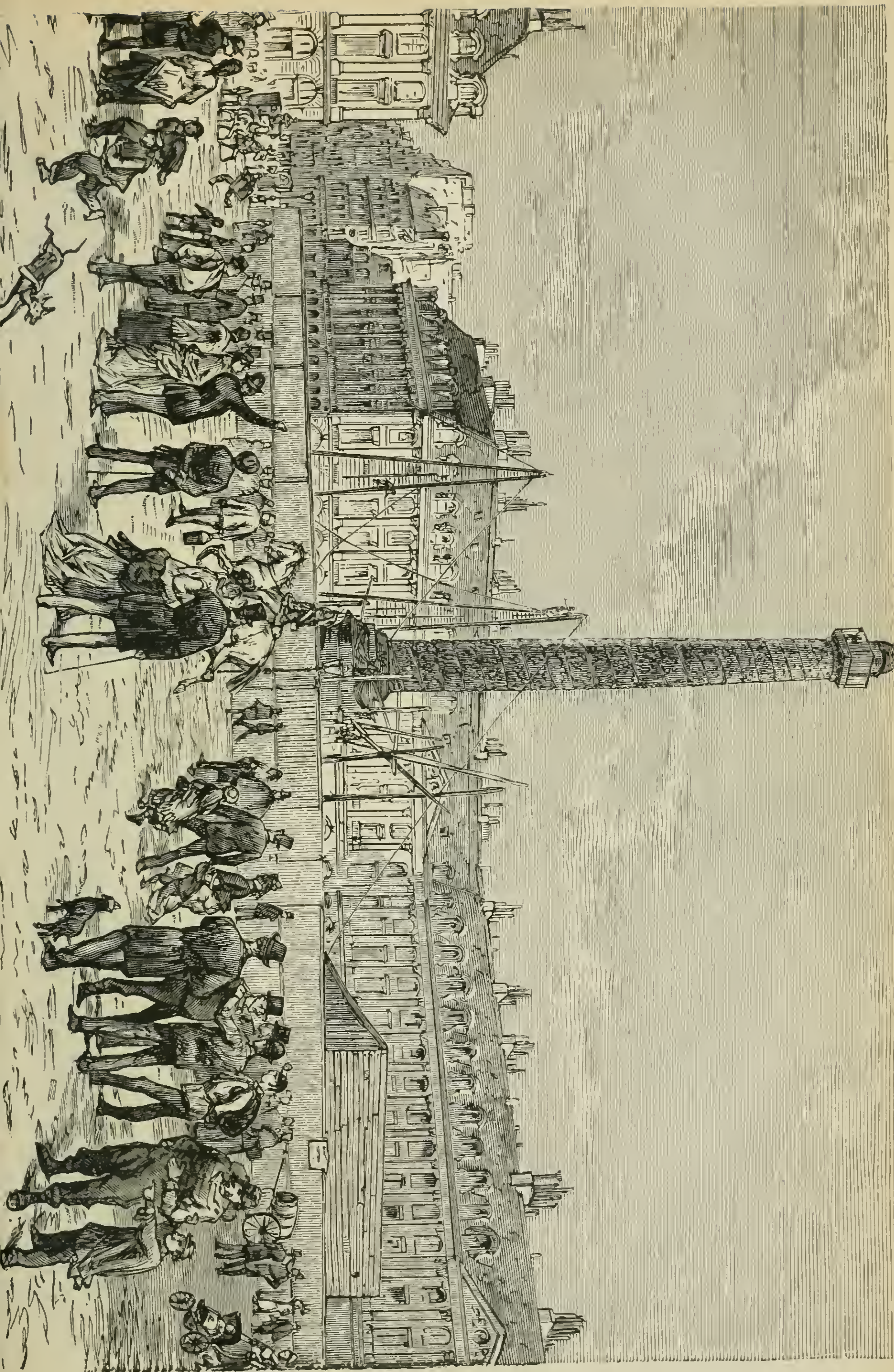
Vers une heure de l'après-midi, il se rendit avec un de ses condisciples à la préfecture de police pour y demander un passeport. Les deux jeunes gens se présentèrent vêtus de leur habit ecclésiastique. Ce fut un malheur. Était-ce une imprudence ? Oui, si l'on en juge après coup et par le seul événement. Si l'on se rend bien compte de la situation telle qu'on devait encore l'envisager, peut-être ne verra-t-on là qu'une de ces démarches ordinaires qu'on ne songe jamais à se reprocher ou à taxer de témérité que lorsqu'elles ont eu une fâcheuse issue. La persécution contre le clergé avait commencé ; mais elle paraissait s'attaquer aux personnes les plus

éminentes, et de simples séminaristes ignorés ne devaient pas songer que la Commune les voulût prendre pour otages. Il est certain d'ailleurs qu'à ce moment encore beaucoup de prêtres paraissaient en soutane dans la rue, sans autres inconvénients que des injures peut-être un peu plus fréquentes et plus grossières, quand ils rencontraient sur leur chemin, ce qui, il est vrai, n'était point rare, des fédérés en état d'ivresse. D'un autre côté, on avait assuré à la mairie du sixième arrondissement que les élèves du séminaire qui n'étaient point domiciliés à Paris, recevraient sans difficultés le passeport qu'ils sollicitaient ; et le matin même, l'un d'eux l'avait en effet obtenu, en déclarant son titre d'élève de Saint-Sulpice.

Dans ces conditions, l'imprudence était facile à commettre, en toute bonne foi, et l'on ne pouvait vraiment s'attendre à l'inutile et monstrueux abus de pouvoir dont ces jeunes gens allaient être victimes. On ne s'accoutume pas sur-le-champ, dans la pratique de la vie, à la pensée qu'il n'y a plus de lois, et qu'on est absolument à la merci des caprices du premier venu qui dispose de quelques bandits armés.

Quoi qu'il en soit, l'arrestation des sept jeunes ecclésiastiques qui, avec plusieurs de leurs directeurs, ont fourni la part du séminaire de Saint-Sulpice à la persécution, est un des traits les plus tristement curieux de cette ère de liberté, et qui donnent le mieux la mesure des hommes dont Paris a pu subir pendant plus de deux mois la honteuse domination.

Arrivés les premiers à la préfecture de police, Paul Seigneret et son condisciple avaient pris leur rang dans la foule qui se pressait aux abords des bureaux ; car chacun avait hâte de se dérober le plus tôt possible aux bienfaits de la Commune, en quittant Paris. Ils sont tout à coup abordés par un garde national qui leur demande poliment ce qu'ils désirent, et



s'offre à le leur procurer. Ils crurent à un acte de bienveillance, et le suivirent sans arrière-pensée (1). Cet homme les introduit dans un cabinet où un commandant de la garde nationale achevait de déjeuner sur son bureau. Les verres et les bouteilles vides, l'odeur et la fumée de la pipe donnaient à ce réduit l'apparence de la plus mauvaise taverne. Le commandant laisse exposer aux deux jeunes gens leur demande ; puis tout d'un coup, comme saisi d'un accès de rage insensée :

— Lâches calotins, s'écrie-t-il, fainéants qui ne songez qu'à fuir, quand les bons citoyens volent au combat ! Attendez ! je vais vous donner un laissez-passer. On va vous faire un billet d'écrou, et vous serez fusillés ! Moi aussi j'ai un parent qui est prêtre : je voudrais bien l'avoir ici ; il n'aurait pas pour longtemps à vivre... *Jamais*, reprit-il, après avoir vomi toutes sortes d'injures, *jamais nous ne vous rendrons tout le mal que vous nous avez fait !*

Les deux jeunes séminaristes avaient subi, sans dire une parole, l'explosion de fureur provoquée par la vue de leur soutane ; car c'est le privilège et l'honneur de l'habit du prêtre d'exciter la colère de ces hommes. Cependant, aux dernières paroles, Paul Seigneret répondit :

— Comment ! c'est à des jeunes gens que vous tenez un pareil langage !

C'était bien, en effet, l'injure la plus odieuse et la plus mal adressée qui se pût imaginer : Lâche, ce cœur vaillant que la vue de tout sacrifice héroïque faisait tressaillir de bonheur ! Accusé du mal qu'il avait fait, lui dont l'âme n'avait vécu que de la pensée de faire le bien ! Cette noble et simple réponse

(1) A peu près en même temps, à un autre bureau de la préfecture de police, deux autres séminaristes de Saint-Sulpice, également en soutane, étaient de la même manière invités par un employé des bureaux à le suivre, et recevaient de lui des laissez-passer, qui leur permirent de quitter Paris sans obstacle.

nous rappelle que, dans son recueil de pensées, au mot *Persécution,* il avait mis en première ligne le récit de ce trait de la Passion :

« Comme il disait cela, un des gardes lui donna un soufflet, disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au pontife ? »

« Jésus lui répondit : Si j'ai mal dit, convainquez-moi ; si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ? » (1)

Voilà où le disciple de Jésus-Christ apprend à demeurer calme sous l'insulte ou les mauvais traitements, mais sans faiblesse, et sans renoncer au droit de flétrir l'indignité de la conduite des persécuteurs : c'est en contemplant son divin Maître.

Après quelques instants, les deux prisonniers eurent la douleur de voir entrer dans le lieu où ils se trouvaient, d'abord deux, puis encore trois autres de leurs confrères, attirés par les mêmes invitations perfides et tombés dans le même guet-apens (2). Ils demeurèrent là plusieurs heures, et toute la procédure, la seule du reste qui fut jamais employée à leur égard et qui envoya l'un d'eux à la mort, consista à rédiger des billets d'écrou pour les faire incarcérer au dépôt de la préfecture de police. Ces premières heures de captivité furent des plus pénibles.

« Quels moments, écrivait plus tard l'un de ces jeunes prisonniers, que ceux que nous passâmes dans cet affreux bureau ! Ces billets d'écrou superposés sous nos yeux, la prison pour perspective, l'avenir fermé par un voile sombre,

(1) Jean, XVIII, 22 et 23.

(2) Les noms des séminaristes qui ont représenté Saint-Sulpice dans cette persécution doivent naturellement trouver place ici. Avec celui dont nous racontons la vie, c'étaient MM. Delfau, diacre, du diocèse de Cahors ; Barbequot, sous-diacre, Déchelette, clerc minoré, et Guitton, clerc tonsuré, du diocèse de Lyon ; Raynal, tonsuré, du diocèse de Rodez ; et Gard, tonsuré, du diocèse de Viviers.

l'aspect de ces hommes armés qui allaient et venaient autour de nous, ayant toujours le blasphème à la bouche, et par-dessus tout la pensée déchirante de nos familles et le sentiment des angoisses qui allaient fondre sur elles, tout cela n'était-il pas de nature à nous serrer le cœur ? »

On les conduisit au dépôt ; et les cellules étant toutes occupées, ils eurent la joie de demeurer ensemble et de se voir accueillis, dans la salle où on les enferma, par six Pères Jésuites de l'école Sainte-Geneviève, incarcérés depuis trois jours. Les Pères leur firent les honneurs de la prison où se trouvaient avec eux plusieurs de leurs frères et de leurs domestiques.

Là commença pour eux une nouvelle vie de communauté, assombrie sans doute par l'incertitude de l'avenir, pénible aussi par les privations nombreuses que le corps avait à endurer, mais fortifiée par la foi, et embellie par la charité fraternelle et par l'amitié des compagnons de captivité.

On faisait en commun les exercices de piété, dans ce lieu dont les échos sont, hélas ! rarement éveillés par la voix de la prière. L'oraison pendant une heure le matin, l'examen particulier, le chapelet, la prière du soir réunissaient par intervalles tous les prisonniers devant Celui qui donne la force dans les épreuves de la vie, et au besoin dans l'épreuve suprême de la mort.

Paul Seigneret fut là ce qu'il avait été partout, simple, bon, oublieux de lui-même, d'une gaieté douce et aimable, le cœur toujours rempli des nobles et sérieuses pensées qui faisaient sa vie. Le lendemain de son incarcération, jour du Vendredi saint, il adressait à son directeur quelques lignes pleines, non pas de résignation, mais de joie : être en prison, un jour de Vendredi saint, en haine de sa soutane, que pouvait-il lui arriver de plus heureux ?

Il voulut lui-même avertir ses parents de ce qui venait de se passer ; et le jour de Pâques, il leur écrivait le billet suivant, où il expose avec simplicité ses dispositions de corps et d'âme :

« Après avoir hésité longtemps à vous faire part d'une nouvelle, destinée sans doute à vous jeter dans l'inquiétude, je ne crois plus pouvoir vous taire la position où je suis. Jeudi dernier, 6 avril, sur l'avis donné à la mairie de Saint-Sulpice, je me suis présenté à la préfecture de police, afin d'avoir un laissez-passer à titre d'étranger, et on m'a arrêté avec six de mes frères, qui vinrent successivement faire la même demande et subir le même arrêt.

« Nous sommes en ce moment réunis dans une grande salle du dépôt de la préfecture de police ; nous sommes vingt-six, jésuites, prêtres, et nous, séminaristes, menu fretin. Notre vie est une véritable retraite ; elle s'écoule dans des exercices variés et la plus douce joie. Je me porte bien : je supplée au maigre régime de la prison par de petites douceurs qu'on peut se procurer ; nous nous aimons et nous nous surveillons tous comme des frères : j'éprouve une tranquillité d'esprit et une paix d'âme que je ne connaissais plus depuis longtemps : ce sont d'excellentes conditions pour ma santé. Il n'y a que le sommeil qui est rebelle sur la couche dure que nous avons et au milieu de ronflements sonores auxquels je n'ai pu encore m'habituer. Ma seule tristesse, c'est de penser à vous, à vos inquiétudes ; heureusement j'ai été arrêté quand je faisais mes derniers efforts pour vous les éviter. Nous n'avons d'ailleurs vraisemblablement rien à craindre.

« Adieu, mes bien chers parents. *Hæc dies quam fecit Dominus : Exultemus et lætemur in eâ,* dit-on aujourd'hui. Puisse Dieu vous donner cette joie supérieure à toutes les tristesses du monde ! »

Il était donc heureux dans cette prison dont le régime pourtant devait l'éprouver plus qu'un autre ; mais il ne s'en plaignait point, et trouvait toujours que tout était pour le mieux. Il fallait que ses frères qui connaissaient bien la délicatesse de sa santé, veillassent sur lui, et l'obligeassent à prendre au moins les adoucissements possibles à ce régime. L'insomnie dont il se plaint était chez lui un mal habituel : il y avait au dedans une flamme ardente qui usait rapidement son corps. Sa physionomie où se reflétait son âme, prit dès lors ce quelque chose de particulièrement intéressant et sympathique que remarquèrent alors ses condisciples, et qui devait, plus tard, à la Roquette, frapper tous ceux qui purent le voir davantage.

Le sentiment de la fraternité, si vif en lui, se trouva encore exalté par les circonstances ; et il jouissait avec délices de la consolation qu'il y puisait. Dans une lettre écrite quelques semaines plus tard, de la solitude de Mazas, il en rappelait le doux souvenir en ces termes :

« Je vous laisse à penser comme nous nous sommes aimés et soutenus pendant notre captivité commune à la préfecture de police. Il y a surtout ce bon M. Déchelette qui a eu pour nous tous et pour moi en particulier, toutes les bontés que vous lui connaissez. Dieu sait toutes les joies que nous avons goûtées ensemble et tout le bien qu'il m'a fait. L'amitié fait tant aimer Dieu ! Nous avons senti nos cœurs former les mêmes désirs et battre du même amour. Cela crée une fraternité que la vie est impuissante à satisfaire, et qui devra se perpétuer en Dieu. Enfin, *illum oportet crescere, me autem minui.* C'est là mon vœu pour lui, comme pour tous ceux que j'estime et que j'aime. »

Du reste, cette union fraternelle des sept jeunes captifs frappa ceux qui en étaient témoins, et un jour, un des Pères

Jésuites leur dit qu'il reconnaissait bien Saint-Sulpice à ce signe.

Il aimait, dans sa prison, à remplacer l'étude, dont il était privé, par des conversations sérieuses et instructives ; et il profitait avec empressement des ressources que lui offrait pour cela la compagnie des hommes distingués qui l'avaient si bien accueilli, lui et ses confrères, au début de leur captivité. Il parlait littérature, philosophie, Écriture sainte surtout. Un de ses regrets était pour ses « chères notes d'Écriture sainte » qu'il avait laissées au séminaire et qui pouvaient être perdues.

« Son imagination, dit encore celui de ses condisciples qui l'a vu davantage pendant ces huit jours, avait conservé toute sa vivacité et toute sa fraîcheur. Je me rappelle à ce sujet, combien lui était sensible la privation de ces rayons de soleil dont il aimait tant à admirer la beauté. Un matin, à l'aube du jour, un oiseau vint chanter près des barreaux de notre unique fenêtre ; ce fut pour lui une fête, et je me souviens que ce chant et cet oiseau lui inspirèrent toutes sortes de réflexions charmantes. »

Une pensée cependant, dans cette prison où l'on avait été jeté si brutalement et avec l'expression d'une haine si féroce, dominait toutes les autres : celle de l'issue possible de cette aventure. Sans doute, par la piété et la charité, les captifs avaient fait de leur salle triste et sombre un lieu qui n'était pas sans agréments. Parfois même, groupés autour d'un des Pères, conteur charmant et inépuisable, ils faisaient éclater leur gaîté de manière à étonner leurs gardiens. Mais néanmoins, la pensée qu'on était en prison et qu'on ne savait ni quand ni comment on en sortirait, revenait d'elle-même après ces instants de distraction et elle serrait le cœur.

« Vous serez fusillés! » avait dit ce furieux ; et les captifs

en avaient vu assez pour comprendre que cette parole pouvait n'être pas une vaine menace.

Et puis, sous les verrous, où ne pénètre guère la lumière du dehors, naturellement les ombres grandissent et tout devient menaçant. Aussi les jeunes prisonniers se trouvaient-ils souvent, comme malgré eux, placés en face de cette perspective de la mort, si imprévue d'ordinaire et si effrayante quand on a vingt ans.

L'attitude de Paul Seigneret en présence de la mort a imprimé à sa captivité un cachet de surnaturel héroïsme.

Il y a une page d'Henri Perreyve sur *la persécution* qu'il faut citer ici :

« L'heure venue du danger actuel entre en plein dans les sentiments d'une foi tout apostolique. Revenir d'un bond à l'esprit des catacombes. Accepter la mort et ne pas capituler avec la conscience. Pas d'imprudence. L'Église permet et commande même la fuite que certaines hérésies défendaient. Mais enfin, si la prudence a perdu sa cause, si tout est abandonné, alors ne plus rien ménager, ne rien craindre, parler haut et ferme. Ne pas prendre la mort avec résignation ; c'est une mesure difficile à garder. La prendre avec enthousiasme, avec joie, avec ivresse ; c'est beaucoup plus dans les instincts de notre cœur. Telle jeune fille, en 1793, qui n'aurait pu se résigner froidement à mourir, a volé sur les marches de l'échafaud au chant du *Salve Regina*. Ceci est dans le génie chrétien et dans le caractère français. Enfin, contre sa faiblesse et sa misère en de pareils jours, compter *démesurément* sur le secours de Dieu qui répond pour nous, agit pour nous, souffre et meurt avec nous (1). »

Nous ne savons si le jeune séminariste avait spécialement

(1) *Henri Perreyve*, par le P. Gratry, p. 190.

médité ces lignes. Mais ce qu'Henri Perreyve a écrit, Paul Seigneret l'a accompli à la lettre. Il ne s'est pas seulement résigné à la mort ; il l'a désirée et demandée à Dieu comme un bienfait. Il a vu, avec une paix et une sérénité croissantes, diminuer les chances de salut et s'approcher l'heure terrible; et devenue plus certaine, la perspective d'une immolation dont la beauté et la grandeur exaltaient sa foi généreuse, a transformé sa parole, toujours ferme et ardente, en véritables chants de joie. Il n'y a que la grâce de Dieu qui donne de mourir ainsi.

Dès les premiers jours de sa captivité, dans les conversations intimes ou s'épanchait son âme, il manifesta, à plusieurs reprises, combien lui paraissait enviable une mort soufferte sans autre motif que la haine de Dieu et de ses prêtres : « Si nous pouvions être fusillés ! disait-il. Quelle belle mort ! »

Il ne faudrait pas croire, pourtant, que la nature ne se fît plus sentir dans cette âme courageuse. La foi dominait ; mais elle laissait aux sentiments naturels toute leur vivacité, qui devait faire le mérite du sacrifice. La grande et douloureuse épreuve de sa captivité, il l'a répété souvent avec cette tendresse d'affection qui le caractérisait, c'était la pensée de sa chère famille et des cruelles inquiétudes dont il était pour elle l'occasion : « Ah ! disait-il, si l'on était seul au monde, comme le sacrifice de la vie serait peu de chose ! J'espère bien, ajoutait-il, que Dieu ne ménagera à mes chers parents ni les grâces ni les consolations. » Nous verrons, dans ses dernières lettres, l'amertume de cette peine se mêler, presque toujours, aux expressions de la joie qu'il ressentait de souffrir et de mourir pour une si noble cause.

Un autre trait bien frappant nous montre aussi ce mélange, dans les meilleures âmes, des faiblesses de la nature et de

la force de Dieu, qui ne fait que mieux ressortir le triomphe de la grâce.

Avec le désir très sincère d'être choisi pour victime, Paul Seigneret éprouva, jusqu'à la fin, une grande horreur pour une mort lente, accompagnée de tous les raffinements de la cruauté. Il ne craignait point de mourir ; mais être massacré lui causait une répugnance et une frayeur qu'il ne dominait pas sans efforts. Son imagination lui représentait au vif cet horrible tableau d'une tuerie où, dans un affreux désordre, des bourreaux avides de sang se jettent sur leurs victimes et s'acharnent après elles comme des bêtes féroces après leur proie. Cela lui faisait peur, et il le disait aussi naïvement qu'il disait la joie que lui causait l'espérance du martyre. Il en parla plusieurs fois à ses compagnons de captivité ; et, à la Roquette, quelques jours avant le drame sanglant de la rue Haxo, où il devait voir et souffrir ce qui lui inspirait tant d'horreur, il disait encore, avec sa touchante et pieuse simplicité, qu'il s'était exercé longtemps à cette perspective et qu'il lui avait fallu beaucoup de prières pour se faire à l'idée d'être massacré.

Dieu voulait sans doute, en lui laissant cette preuve de sa faiblesse, lui faire mieux sentir d'où lui venait la force, et à qui il devait rapporter la gloire des généreuses ardeurs qui transportaient son âme.

Une semaine presque entière s'était écoulée pour les prisonniers sans apporter aucun changement à leur situation, et sans leur permettre de prévoir quelle en serait l'issue. Les grandes solennités de Pâques avaient passé, non pas sans doute inaperçues et oubliées, mais pour la première fois sans le secours des belles cérémonies de l'Eglise, et dans le misérable dénûment d'une prison.

Quelques incidents étaient seuls venus rompre la monoto-

nie de cette vie pénible et jeter un peu de lumière parmi ces ombres. Le jour même de leur incarcération, le Jeudi saint, au soir, les séminaristes de Saint-Sulpice avaient eu la consolation de recevoir la bénédiction de Monseigneur l'Archevêque de Paris. Au moment d'être transféré du dépôt de la préfecture à Mazas, le vénérable prélat avait appris que sept des élèves de son séminaire venaient d'être arrêtés, et il avait eu la touchante attention de leur faire dire par un gardien qu'il les bénissait comme ses enfants.

Le jour de Pâques, un envoi du séminaire contenant une lettre et des journaux avait pénétré jusqu'aux prisonniers. Ce fut un grand soulagement d'avoir enfin des nouvelles, et surtout de voir se renouer les communications avec Saint-Sulpice. Désormais les captifs savaient qu'ils n'étaient pas seuls, abandonnés ; et c'était beaucoup.

Mais le mercredi, 12 avril, fut un jour d'émotions plus vives. La petite communauté perdit ce jour-là ses chefs : les Pères Jésuites furent rendus à la liberté, avec tous leurs domestiques, après un interrogatoire sommaire et qui ne semblait être que pour la forme. Cet événement donna naturellement aux jeunes séminaristes les plus grandes espérances : eux aussi à leur tour allaient être interrogés ; et l'interrogatoire, ce devait être la liberté ; quel grief pouvait-on avoir contre eux ? Et puis, ceux qui avaient eu assez d'équité et d'oubli des préjugés pour relâcher des Jésuites, ne retiendraient pas de simples séminaristes sans notoriété aucune.

Chacun dressait donc ses plans pour le moment où l'on allait sortir de prison. Une question s'éleva entre eux, qui fournit à Paul Seigneret l'occasion de manifester avec force comment il comprenait l'attitude d'un ecclésiastique en face de la Commune. Il y avait lieu de craindre qu'on ne voulût, en rendant les prisonniers à la liberté, les incorporer dans la

garde nationale et les obliger de servir une cause odieuse. Quel parti prendre si on était mis en demeure de se prononcer ? Ne pouvait-on pas, sans manifester tous ses sentiments, éluder la question par quelque réponse évasive ?

Paul Seigneret s'éleva avec énergie contre l'emploi des expédients. Cela pouvait suffire à des laïques ; mais il devaient, eux, garder dans son intégrité la dignité de l'habit qu'ils avaient l'honneur de porter. La pensée d'échanger, ne fût-ce que pour un instant, sa soutane pour la tunique de soldat de la Commune, le révoltait ; et il appelait cela une apostasie. Il n'admettait même pas qu'on pût se taire, si la question était posée :

« Je ferai connaître ma façon de penser, disait-il, dussé-je être fusillé ! »

Ce n'était pas du reste la première fois qu'il s'expliquait à ce sujet. Au séminaire, la veille du jour où il fut arrêté, il avait adressé à un de ses maîtres cette question :

— Monsieur, que vaut-il mieux : mourir ou servir la Commune ?

— Mieux vaut mourir mille fois que s'armer contre sa patrie, lui avait-on répondu, en souriant à son ardeur.

— A la bonne heure, reprit-il. Je pensais bien que vous me parleriez ainsi. Maintenant je sais ce que j'ai à faire.

Et quelques instants seulement avant de quitter le séminaire, pour aller à la préfecture de police, il avait dit encore à plusieurs de ses condisciples : « Jurons de mourir plutôt que de nous laisser enrôler dans la garde nationale ! »

Le noble jeune homme ne fut pas mis à même de donner cette preuve de son patriotisme et de son aversion pour l'insurrection qui déshonorait la France. L'interrogatoire impatiemment attendu par les captifs n'eut pas lieu. Un caprice des persécuteurs avait fait commencer une procédure régu-

lière ; un autre caprice l'interrompit ; et la prison se ferma de nouveau sur ceux qui n'avaient pas eu la bonne fortune de profiter de cette éclaircie.

Le jeudi 13, à une heure après midi, on vint annoncer aux séminaristes qu'ils allaient quitter la préfecture de police : « Je crois, leur dit tristement un gardien qui n'avait pu voir pendant huit jours d'aussi bons prisonniers sans prendre intérêt à leur sort, qu'on va vous transférer à Mazas ; cependant je ne puis vous l'affirmer. » En tout cas, il était clair qu'il ne s'agissait de rien de bon. Dans l'incertitude, et pour être prêts à tout événement, ils se jetèrent aux pieds d'un prêtre qui restait encore avec eux et reçurent de lui l'absolution :

« Ce fut, dit l'un d'eux, un des moments les plus solennels de notre captivité ; l'avenir pour nous était très obscur, et cette absolution pouvait bien être la dernière. »

A peine sortis de la salle qui leur avait servi de prison, ils se trouvent mêlés à un grand nombre d'ecclésiastiques, otages de la Commune, et qui, comme eux, allaient être transférés à Mazas. Leur air de jeunesse attirait sur eux l'attention ; et Monseigneur Surat, grand vicaire de Paris, leur dit, en leur témoignant beaucoup d'amitié : « Je comprends ici des prêtres et des vieillards ; mais vous, messieurs, simples séminaristes ! Du moins est-ce pour vous un honneur et une gloire de partager les épreuves de vos supérieurs dans l'ordre ecclésiastique. »

Dieu avait voulu en effet, qu'avec le chef et le pasteur, tous les ordres de la hiérarchie fussent à l'honneur de la persécution.

Le transfert à Mazas se fit dans les voitures cellulaires, dont les otages ont tous conservé un pénible souvenir, et dont l'un d'eux a écrit : « Ma plus grande humiliation, durant

toute cette captivité, fut de me voir dans cette voiture » (1). Être enfermé à clef dans une de ces cases où l'on manque d'air, où le moindre mouvement vous fait heurter une des quatre planches qui vous enserrent, c'est se sentir, encore vivant, dans un cercueil.

Quelques jours auparavant, le même traitement avait été infligé à l'Archevêque de Paris, et les misérables persécuteurs avaient tenu à ne pas lui épargner cette humiliante et inutile cruauté.

L'entrée dans ces affreuses cellules de la voiture fut, pour les séminaristes de Saint-Sulpice, la fin de cette prison commune où ils avaient pu s'aider, se fortifier, porter ensemble le fardeau. Désormais allait commencer une vie plus pénible de séquestration et d'isolement.

Les lourdes voitures franchirent le seuil de la prison de Mazas (2). Chaque détenu, à mesure qu'il en descendait, était renferme séparément, en attendant qu'on lui assignât la cellule définitive où se passeraient ses journées solitaires, et le numéro qui allait être désormais son seul nom et son seul titre. On ne se voyait pas, dans les cellules d'attente de la prison ; mais on pouvait s'entendre assez aisément ; et un des compagnons de Paul Seigneret reconnut distinctement sa douce voix qui chantait quelques versets du *Te Deum,* et puis, bientôt après, par une sorte de singulier et joyeux défi à la Commune, fredonnait le refrain de la *Marseillaise.*

Le numéro 19 de la troisième division échut à notre

(1) *Deux mois de prison sous la Commune,* par M. Perny, p. 43.

(2) Un des jeunes prisonniers nous a dit qu'il avait eu, en entrant dans ce grand tombeau, la singulière curiosité de voir si on y avait inscrit l'inévitable devise, et qu'il était parvenu, en effet, de la case où il était tenu sous clef, à apercevoir les trois grands mots : *Liberté, égalité, fraternité !*

jeune ami. C'est là que nous allons le voir, pendant six semaines, se faire de la solitude de sa prison un lieu de fécondes jouissances. Quand il en sortira pour aller à la prison des condamnés, ce sera l'âme plus ravie en Dieu, et plus embrasée du désir du sacrifice. Et, chose étonnante, son faible corps lui-même sera doué d'une vigueur nouvelle ; son visage sera comme transfiguré et reflétera avec un doux éclat la sérénité parfaite, la joie calme mais intense qui régnera au fond de son cœur.

On a vu assez cette âme extraordinaire pour comprendre déjà le secret de son bonheur et de sa paix. Ce que nous allons dire de sa vie intime à Mazas va nous le faire constater et nous l'expliquer encore davantage.

Il semble que la prison cellulaire, avec son système d'isolement continuel, devait être particulièrement antipathique à ce jeune homme qui jouissait avec de si vifs élans de bonheur des belles œuvres de Dieu dans la nature, et qui trouvait tant de charme à épancher son cœur dans un cœur ami. Mais il est vrai aussi qu'il pouvait se passer mieux qu'un autre de ces moyens dont il savait d'ailleurs si bien user. Il y avait chez lui une vie du fond de l'âme, vie très active et tout à fait hors d'atteinte. C'est qu'il possédait Notre-Seigneur Jésus-Christ, la véritable joie des cœurs, et que la grâce lui faisait goûter très vivement le bonheur de cette société ineffable. Tout le reste pouvait lui manquer sans altérer sa paisible et intime félicité :

« Que le monde se ferme sur nous, écrira-t-il bientôt, et avec Jésus-Christ, nous aurons toujours la souveraine joie. »

En le voyant ainsi absorbé par la pensée et l'amour de Jésus-Christ, on croit apercevoir par moments la céleste

figure de ces jeunes vierges martyres qui, pendant que les tyrans cherchaient à les séduire par les brillantes promesses du monde, ou à les effrayer par leurs menaces, semblaient contempler toujours un objet invisible qui les charmait, et ne savaient parler que de Jésus-Christ, le seul amant de leurs âmes, le fiancé dont rien n'égale la beauté et la richesse, qui possède et donne avec profusion les pierres précieuses et les joyaux d'un prix inestimable (1).

Jésus-Christ fut ainsi la consolation surabondante de sa captivité, et le trésor dont il vécut. De là cette continuelle expression de joie, et cette liberté de cœur avec laquelle il parle, sans regrets pour lui-même, de la privation de ce qu'il aimait le plus.

Mais laissons-le traduire, en son aimable langage, ses impressions de prisonnier. Le 21 avril, il écrit à ses parents : « ..... Eh bien ! mes chers parents, c'est donc de prison, de Mazas, que je vous écris, d'une petite cellule d'où partent chaque jour mille pensées à votre adresse... »

Puis, ignorant si sa première lettre était parvenue à sa famille, il raconte de nouveau brièvement son arrestation et son séjour au dépôt de la préfecture de police. Et il ajoute :

« C'est le jeudi de Pâques qu'on nous transféra à Mazas. J'ai trouvé là une bonne petite cellule, avec un coin de ciel par où s'envolent mes pensées, un hamac qui m'a rendu le sommeil, la possibilité du travail, le silence et la paix extérieure et intérieure. J'ose à peine vous dire que j'y vis heureux, sans inquiétude, à la complète disposition de Dieu. Je jouis d'une tranquillité d'âme qui me fait retrouver les plus doux moments de ma vie. Ma seule

(1) Office de sainte Agnès, dans le Bréviaire romain.

tristesse vient de la pensée de vos inquiétudes et des luttes de notre pauvre France. Encore nous est-il bien moins dur d'en entendre de prison les tristes rumeurs ; on se figure ainsi prendre un peu de part aux souffrances communes, si toutefois on peut appeler souffrances les paisibles journées qui se succèdent ici pour moi. J'ai retrouvé là mon grand consolateur, le travail : j'ai déjà fait toute une étude sur saint Paul, que je méditais depuis longtemps ; j'attends une Bible, et avec cela je défierais l'ennui pendant des années, je crois. Depuis quatre jours, j'ai découvert que j'ai pour voisin de gauche un de mes meilleurs amis, qui a eu mille bontés pour moi pendant notre captivité commune à la préfecture de police. Trois petits coups frappés à la muraille nous servent de bonjour et de bonsoir ; et il y a là déjà de quoi nous adoucir la solitude, si parfois elle venait à nous peser. Je tâche d'être aussi raisonnable que possible pour améliorer par de petits achats le régime de la prison. Mais j'avoue que j'y ai quelque peine ; mon bonheur serait de me contenter du moins possible. J'ai peur de ne jamais devenir bien capable de diriger ma vie de ménage.

« Vous voyez donc que je suis heureux, tranquille, et j'espère que vous ne vous inquiéterez ni sur la durée, ni sur l'issue de cette incarcération. Nous verrons sans doute des temps meilleurs. Les hommes, il faut bien l'espérer, ne sont pas faits pour toujours se manger les uns les autres. Depuis quinze jours, d'ailleurs, les joies si douces qui me sont venues m'ont donné la conviction que Dieu vous enverrait des grâces correspondantes de confiance et de paix. C'est mon vœu le plus ardent et de chaque jour... »

Le 2 mai, il fait connaître en ces termes à son directeur les dispositions de son âme :

« Vous voyez que nous ne sommes pas bien à plaindre. Il n'y a pour nous de réelle que la privation dont vous parlez, celle de la sainte messe : celle-là nous est très sensible.

« Nous expérimentons tous les jours l'incomparable bonheur du chrétien et du prêtre auxquels Notre-Seigneur révèle les infinies douceurs de son amour. Je ne vous redirai pas toutes les joies que j'ai eues, depuis un mois, à fouiller en tous sens et à toutes sortes de points de vue mon Nouveau Testament.

« Ce soir même, je viens de recevoir une Bible complète ; et je ne puis vous dire le bonheur que je me promets de me lancer désormais à pleines voiles dans cette haute mer. »

C'était en effet dans la Bible surtout qu'il savait trouver et aimer Notre Seigneur Jésus-Christ. Ce livre, qui avait fait le charme de sa cellule au noviciat de Solesmes et au séminaire de Saint-Sulpice, lui rendit délicieuse la solitude de sa prison. Quand ce précieux envoi lui arriva, ce fut un cri de joie et de reconnaissance.

« Je la possède enfin, écrivit-il sur-le-champ, cette chère Bible, et je vous en bénis. Il fallait voir comme je me suis jeté desus pour l'embrasser ! *Sint castæ deliciæ meæ.* Et maintenant, la Commune peut me laisser moisir ici tant qu'elle voudra ! »

Les journées de Mazas,que d'ordinaire le prisonnier a hâte de voir finir, lui parurent dès lors trop courtes, et il les allongeait en se levant à quatre heures du matin, et ne se couchant qu'à dix heures. Aussi ses notes et ses commentaires « sur sa chère Bible, » remplissaient-ils, à la fin de sa captivité, un rouleau de papier considérable. Comme son âme avait dû s'y épancher en beaux sentiments ! Et qu'il est regrettable que nous ne puissions nous édifier de ces dernières effusions ! Mais les recherches qu'on a faites n'ont pu faire découvrir

ces notes, qu'il avait avec lui à la Roquette ; et sans doute elles ont péri dans cet odieux pillage des morts que les agents de la Commune pratiquaient après chaque supplice (1).

Dans ce commerce incessant et à peu près exclusif avec Dieu par les exercices de piété et la méditation des saints Livres, s'enflammèrent de plus en plus ces désirs de sacrifice, habituels chez lui, mais qui s'emparaient de son âme avec une force nouvelle chaque fois que la Providence semblait lui fournir une occasion d'offrir sa vie à la cause du bien. L'occasion était là trop belle et trop manifestement providentielle pour que son cœur n'en fût pas vraiment pénétré de joie. « J'espère bien, écrivit-il un jour, ne sortir de Mazas que le dernier, et, s'il faut des victimes, être des premières. »

Vers le début de leur captivité à Mazas, on crut un instant qu'on parviendrait à faire élargir les jeunes séminaristes, dont la détention était inexplicable, au point de vue même de la théorie des otages que la Commune donnait pour raison de ses arrestations arbitraires. Le premier mouvement de Paul Seigneret, quand on lui fit part de l'espoir qu'on avait de sa prochaine délivrance, ne fut pas pour la liberté, mais pour le sacrifice. Il n'acceptait pas sans conditions ; et pensant qu'un autre peut-être pourrait être délivré à sa place :

« Je sais, écrit-il au directeur du séminaire qui s'occupait alors de lui et de ses condisciples, tout ce que vous faites pour nous faire élargir ; et j'en suis profondément touché. Seulement, je vous prie de remarquer que d'adoption et de cœur j'appartiens au diocèse de Paris, et que je ne puis songer à quitter la prison tant que notre Archevêque y reste enfermé. Que s'il faut quelque victime

(1) Après avoir tué, les assassins dépouillaient leurs victimes. On enlevait des cellules l'argent et tout ce qui avait quelque valeur, et on brûlait le reste.

pour apaiser la justice divine, ne vaut-il pas mieux que ce soit moi que quelqu'un de ces prêtres vénérables qui pourront encore gagner tant d'âmes à Dieu ? Je vous prie de bien réfléchir à ceci, comme j'y ai réfléchi moi-même avant de vous l'écrire. »

Une autre circonstance lui donna occasion de manifester les sentiments que produisait en lui la perspective du martyre.

Les otages pouvaient, par les journaux qu'on laissait pénétrer jusqu'à eux, se rendre compte des dispositions de la Commune à leur égard, et calculer leurs chances de salut. Au lendemain du renversement de la colonne Vendôme, ils lurent les harangues sanguinaires prononcées à l'Hôtel de ville par les citoyens Miot et Ranvier, au retour de cette stupide scène de destruction. Les menaces de mort contre les otages donnaient à ces discours la saveur que goûtait alors *le peuple.*

Le jeune séminariste, à cette lecture, sentit battre son cœur, non de crainte, mais de joie et d'espérance. Le journal reproduisait ces paroles :

« La vengeance du peuple est terrible, le jour où elle éclate ; et malheur à ceux qui le provoquent et excitent jusqu'au bout son légitime courroux. »

« Jusqu'ici notre colère ne s'est exercée que sur des choses matérielles ; mais le jour approche où les représailles seront terribles et atteindront cette réaction infâme qui nous mine et cherche à nous écraser. »

Entre ces deux phrases, Paul Seigneret cacha ce simple mot, expression spontanée de ce qui lui venait à l'âme : TE DEUM, MON CHER FRÈRE ! et il envoya par un gardien le journal à son voisin de cellule, le même dont il avait goûté plus particulièrement la fortifiante amitié, au dépôt de la préfecture de police.

« Je l'ai encore sous les yeux cette chère parole, écrivait plus tard celui-ci, et après un si long intervalle, je retrouve un peu de l'impression qu'elle me fit éprouver. Je sais que je me mis à genoux tout ému, et que je demandai à Dieu quelque part aux belles dispositions de mon saint ami. »

C'est alors aussi, et sous la même impression de joie, qu'il écrivit ces héroïques paroles, souvent publiées depuis sa mort, et qui ont valu à sa modeste mémoire l'honneur assurément bien inattendu, mais qu'on a jugé mérité, d'attirer l'attention des personnages les plus illustres et les plus compétents en matière de noble langage (1) :

« Vous avez vu sans doute les discours prononcés à l'Hôtel de ville après le renversement de la colonne Vendôme. Les journaux auront reproduit cela en province ; nos pauvres familles doivent être épouvantées. Ce sont elles qui sont à plaindre et non pas nous.

« Pour nous, la Commune, sans qu'elle s'en doute, nous a fait tressaillir d'espérance avec ses menaces. Serait-il donc possible qu'au commencement seulement de notre vie, Dieu nous tînt quittes du reste, et que nous fussions jugés dignes de lui rendre ce témoignage du sang, plus fécond que l'emploi de mille vies ! Heureux le jour où nous verrons ces choses, si jamais elles nous arrivent ! Je n'y puis penser, sans larmes dans les yeux !

Il ajoutait dans la même lettre :

« Il m'est venu souvent à l'esprit, puisque vous pouvez correspondre avec la province, la pensée d'écrire à mes

(1) A la séance de réception de M. Xavier Marmier à l'Académie française (7 décembre 1871), M. Cuvillier-Fleury, dans la péroraison éloquente et vivement applaudie de son discours, a cité ces lignes qu'anime un souffle de si généreux enthousiasme.

parents. Mais j'hésite toujours, placé entre l'ennui de dire des banalités et la crainte de tomber dans des choses trop tendres. Je leur ai déjà écrit une fois ; peut-être vaut-il mieux s'en tenir là. Ils savent que je suis heureux et tranquille. Ah ! si on ne les avait pas, qu'on aurait peu d'attaches en ce monde !

« Ne vous inquiétez pas sur notre compte. Nous vivons toujours et de plus en plus en fête. Que Dieu vous rende au centuple, à vous et à tous ceux qui nous ont aimés, tout le bien que vous nous avez fait pendant notre captivité. »

Ces dernières paroles nous donnent lieu de faire remarquer un autre côté bien touchant de la physionomie de cet intéressant jeune homme pendant sa détention. Nous l'avons dit, avec sa Bible où il trouvait et contemplait Jésus-Christ, il pouvait se passer de tout et se préparer admirablement au martyre. Mais la solitude de Mazas n'était pas absolue, et les quelques relations qu'il entretint encore avec des personnes aimées permirent au jeune captif de découvrir de nouveau le trésor d'affection et de reconnaissance qui faisait, comme il l'avait dit lui-même, le fond de son cœur.

Ce qu'il appréciait et goûtait dans ces relations, ce n'était pas le bien qui lui en revenait à lui-même, mais la joie désintéressée de trouver dans les autres quelque chose de cet idéal de bonté et de charité dont son âme était ravie. Victime, comme il l'était, de la méchanceté et de la haine des hommes, il oubliait tous ceux qui lui voulaient et lui faisaient du mal, pour regarder avec attendrissement les personnes qui, par leur amitié, cherchaient à apporter quelque adoucissement à son sort ; et cette vue contribuait, avec la pensée de Dieu et le secret espoir du martyre, à

changer, selon son expression, les jours de sa prison « en vrais jours de fête ».

La première de ces joies lui vint des rapports bien imparfaits, mais très appréciés, qu'il put entretenir encore avec celui de ces compagnons de captivité qu'il connaissait plus intimement. Dès le lendemain de leur incarcération, les deux jeunes gens s'aperçurent que leurs cellules étaient voisines. Alors commença, au moyen de coups frappés contre la muraille, un échange de communications qui animèrent beaucoup la solitude de la prison. La vie commune recommençait en partie. Le matin, à midi, le soir, on se saluait amicalement ; on se donnait le signal des exercices de piété ; chaque soir, en particulier, instruits de l'heure à laquelle avaient lieu, à l'église de Saint-Sulpice, les exercices du mois de Marie, les deux amis s'y unissaient de cœur, et goûtaient une douce joie à s'abandonner, pour la vie et pour la mort, à la protection de leur Mère du ciel.

Chaque jour aussi, ils pouvaient s'apercevoir un instant, au moment où ils se succédaient pour la promenade solitaire accordée aux prisonniers ; de loin ils échangeaient un sourire et un signe d'affection. En prison cellulaire, ces petits détails ont un grand prix, et le jeune captif, avec son cœur si tendre, en éprouvait une vive jouissance. Aussi parlait-il à celui de ses condisciples qui fut avec lui transféré à la Roquette, des « délicieuses » journées d'étude et de prière qu'il avait passées à Mazas, en compagnie de son voisin de cellule.

Ses lettres fréquentes, adressées à ceux des directeurs du séminaire qui, demeurés libres à Paris, travaillaient à la délivrance et au soulagement de leurs chers élèves, sont pleines des expressions de sa gratitude et de sa joie :

« Décidément, écrit-il le 2 mai, à M. Sire, nous sommes

gâtés ; le bonheur nous arrive de toutes parts. Vous comprenez quel est celui que nous a donné votre lettre. Nous pensions bien à vous, et nous étions sûrs que vous pensiez de même beaucoup à nous. Il est certain qu'en prison les affections gagnent en intensité de charme ce qu'elles perdent en multiplicité de rapports. Puis la cellule se peuple de tous ceux qu'on aime et qui pensent à vous. On vit ainsi dans un charmant entourage de souvenirs et de vœux réciproques. Toutefois, nous serons encore bien plus heureux de vous voir en personne, si vous pouvez l'obtenir, afin de vous remercier de tous vos bons souvenirs et des efforts que vous faites pour nous venir en aide. »

Un des directeurs du séminaire, M. Hogan, put en effet pénétrer deux fois jusqu'aux prisonniers et visiter chacun d'eux. Ce fut les larmes aux yeux et avec une incroyable effusion de cœur que Paul Seigneret reçut ces visites. Il ne parlait pas de lui ; à peine consentait-il à dire quelques mots rassurants sur sa santé. Son âme débordait de reconnaissance pour la sympathie qu'on lui témoignait. Dans ses courts instants d'entretien, ce dont il se plaisait à parler, c'était de la France, de Paris qu'il aimait toujours, des personnes qui lui étaient chères, de ses jeunes amis absents, de ceux surtout que la Providence avait soumis à la même épreuve que lui et qui vivaient à ses côtés, sans qu'il pût les voir.

Cette consolation des visites d'amis dura peu, du reste. Le citoyen Garreau, récemment installé à Mazas, en qualité de directeur de la prison, interdit, le 5 mai, le parloir à tous les ecclésiastiques détenus.

M. l'abbé Amable, du clergé des Quinze-Vingts, demeurant dans le voisinage de Mazas, avait bien voulu se charger de faire parvenir aux séminaristes captifs ce dont ils avaient besoin ; chaque jour, par l'intermédiaire d'une femme chari-

table, on leur portait la nourriture qui devait suppléer à l'ordinaire de la prison. Ces services, rendus par des personnes qui n'avaient avec eux d'autres liens que ceux de la charité commune, touchaient vivement le bon cœur de Paul Seigneret et lui dictaient un jour ces paroles : « Plus notre captivité se prolonge, plus nous sommes émus des témoignages d'amitié sans nombre que nous y recevons ; nous ne sortirons d'ici que le cœur plein du plus profond amour des hommes. »

Plusieurs petits billets, adressés à M. Amable, expriment d'une façon charmante la reconnaissance dont il était pénétré et la simplicité modeste de ses besoins et de ses goûts :

« Je suis heureux, monsieur, écrit-il le 7 mai, de savoir enfin le nom et l'adresse de la personne qui sait si délicatement prévenir tous nos besoins et nous prouver, qu'en dehors de ces murs, il y a des cœurs qui veillent affectueusement sur nous...

« Ne vous étonnez pas, je vous en préviens, si je ne vous demande pas souvent votre aimable service. Ce n'est pas que je n'apprécie point tout ce que vous faites pour nous. Mais je suis d'une petite vie : avec votre bon chocolat du matin et ce qu'on nous donne ici, je me trouve dans l'abondance. Et il y en a tant d'autres qui souffrent en ce moment !

« Nous venons de recevoir toutes les bonnes choses que vous nous envoyez. Nous sommes confus et attendris de tout cela ; et la reconnaissance est chose trop douce aux prisonniers pour que je me prive du plaisir de vous remercier sans retard.

« Nous ne nous lassons point dans notre reconnaissance, pas plus que vous ne vous lassez dans votre charité. Vous nous envoyez des aliments qui feraient peur à des Prussiens. Nous sommes, je suis sûr, le scandale de toute la prison ;

et nous ne pourrons jamais en sortir, tant vous nous y faites bien vivre. Chaque jour nous pensons au dérangement considérable que tous ces soins doivent apporter dans votre vie de famille, et nous en admirons davantage la délicatesse de vos procédés à notre égard. Enfin, cela fait du bien, au milieu des tristesses que nous traversons, de recontrer des gens de cœur.

« Veuillez croire, monsieur, que jamais de notre vie, mes chers confrères et moi, nous n'oublierons ce que vous avez entrepris de faire pour des étrangers et des inconnus. »

C'est ainsi que l'amour de Dieu et l'amour des hommes, qui avaient fait le mérite et le charme de cette belle vie, répandaient encore sur ses derniers jours un bonheur tranquille, que ne parvenaient point à troubler les incertitudes croissantes de l'avenir.

Les espérances qu'on avait conçues d'abord d'obtenir la liberté des jeunes prisonniers s'étaient évanouies. Un seul, M. Raynal, grâce à des influences spéciales, avait été élargi le 13 mai.

Le séminaire de Saint-Sulpice venait de subir le choc d'une nouvelle tempête, et il ne restait plus à Paris qu'un des directeurs, M. Sire, en état de correspondre avec les captifs. Paul Seigneret lui écrivait, le 15 mai, la lettre suivante, qui nous montre sa douce physionomie plus calme et plus radieuse, à mesure que s'approche davantage le dénoûment :

« Je vis toute la journée plongé dans ma Bible, en présence de l'Éternelle Beauté qui, Dieu merci, m'a ravi pour jamais.

« Je vous suis très reconnaissant de l'offre que vous m'avez faite d'écrire à ma famille ; je n'en vois pas de nécessité pressante. Dieu veuille donner à mes chers parents la confiance et la paix que je lui demande chaque jour pour eux. La pensée de leurs inquiétudes est l'ombre inévitable de notre vie actuelle.

« Je vous remercie également des envois que vous nous faites. Nous sommes tellement comblés de bonnes choses, que nous n'avons d'ici longtemps à ressentir aucun besoin.

« Nous avons bien su gré à la Commune d'avoir renvoyé hors de Paris notre cher M. Hogan. Il ne faisait que s'y exposer pour nous.

« Adieu, cher monsieur Sire. Je chante le *Te Deum* tout le long du jour. Vous voyez que je ne suis guère à plaindre. Hélas ! pendant que je vis si tranquille, il y en a tant qui souffrent et de toutes façons. ! »

La victime, on le voit, était prête pour le sacrifice, et Dieu allait l'appeler.

Le dimanche 21 mai, l'armée française entra dans Paris. La Commune, aux abois, voulut du moins se réserver ses victimes. Le lundi 22, vers quatre heures du soir, le Comité de salut public envoyait au directeur de la prison de Mazas *l'ordre de faire transférer immédiatement à la grande Roquette* (*Dépôt des condamnés*) *l'archevêque, tous les prêtres, Bonjean, sénateur, les mouchards et sergents de ville, et enfin tous ceux qui pourraient avoir quelque importance comme otages.*

Une première liste fut dressée, et le nom de de Paul Seigneret y fut inscrit ainsi que celui de M. Gard, l'un des autres séminaristes de Saint-Sulpice, prisonniers de la Commune. Ces deux jeunes gens n'étaient pas prêtres ; ils n'étaient pas non plus de ceux qui *pouvaient avoir quelque importance comme otages.*

Mais les hommes qui exécutaient cet ordre, comme sans doute ceux qui l'avaient donné, n'y mettaient pas tant de précautions. Être revêtu d'une soutane ou être prêtre, c'était une même chose pour leur haine aveugle, et *tous les prêtres*

étaient condamnés par leur titre même. C'était là le crime(1); et c'est ce qui rend glorieuse devant les hommes et précieuse devant Dieu la mort des victimes bien véritablement immolées en haine de la religion et du sacerdoce.

Deux voitures de transport du chemin de fer emmenèrent à la Roquette les dix-huit otages inscrits sur la première liste. Ce fut là que se retrouvèrent, après six semaines de séparation, les deux séminaristes. Celui qui a échappé à la mort nous a dit la profonde impression qu'avaient faite sur lui la vue de Paul Seigneret et son attitude pendant ce sinistre voyage.

Très soigné dans sa tenue, le visage plein et embelli par un air de santé qu'il n'avait pas eu depuis longtemps, les yeux brillant d'un vif éclat, un doux sourire sur les lèvres, toute sa physionomie respirant une joie paisible et modeste, il semblait être au séminaire, en un jour de fête :

« Je ne l'avais jamais vu ainsi, dit son compagnon. Quelque chose de particulièrement sympathique s'échappait de sa personne. Je me sentis le cœur tout ému, et rempli de force ; à côté de lui, je ne pouvais faiblir ; j'aurais voulu être fusillé dans ce moment. »

Les deux amis s'embrassèrent cordialement, et on parla naturellement de la situation. Paul Seigneret assura gaiement qu'il ne craignait point la mort. Son compagnon profita de la présence d'un prêtre à ses côtés pour se confesser :

— Et vous, dit-il ensuite, vous ne vous confessez pas ?

— Mais non, répondit le jeune homme en souriant, avec l'expression de la plus parfaite tranquillité.

(1) On sait la phrase déclamatoire dont ces hommes aimaient à se servir, et qui fut dite, entre autres, le 25 mai, par le directeur de la Roquette à M. Évrard, otage de la Commune : *Quant aux prêtres, il n'en restera pas un ; ils y passeront tous. Il y a quinze cents ans qu'ils nous gênent. (Souvenirs d'un otage*, par F. Évrard.)

Rien n'inquiétait sa belle âme.

Il parla peu, du reste, pendant ce pénible trajet. Il n'en éprouvait pas le besoin, malgré le long silence de Mazas. Et puis, un spectacle bien nouveau pour lui absorbait son attention. A peine les otages avaient-ils franchi les portes de la prison, qu'une foule hideuse, composée surtout de femmes et d'enfants, s'était précipitée, cherchant à aborder les voitures et poussant des cris de mort :

— Ah ! les voilà ! Qu'on les fusille ! A bas la calotte ! Qu'on leur coupe la tête ! A mort ! A mort !

Un affreux cortège s'était ainsi formé, qui suivait les prisonniers avec ces vociférations furieuses ; et quand un cahot ou un brusque mouvement disjoignait les simples rideaux de cuir qui fermaient les voitures, et laissait un instant entrevoir un prêtre, c'était un redoublement de clameurs et d'insultes.

Assis au fond de la voiture, à un endroit qui lui permettait de voir ces tristes scènes, Paul Seigneret n'en détachait pas ses regards. Que se passait-il dans son âme si bonne et qui avait tant de peine à croire le mal ? Une pensée sans doute dominait alors toutes les autres : son rêve allait donc se réaliser. Cette espérance se lisait sur son visage qui conservait sa sérénité et son doux sourire. C'est avec ce regard que les glorieux martyrs des âges héroïques devaient considérer les tigres et les léopards qui allaient les dévorer.

Enfin, à huit heures du soir, les voitures entraient à la Roquette, et l'on fermait sur les prisonniers les lourdes portes du dépôt des condamnés.

Faut-il maintenant rechercher pourquoi Paul Seigneret et son compagnon ont eu l'honneur d'un premier choix, et se sont trouvés, à l'heure suprême, associés aux plus

illustres des victimes désignées ? De la part des hommes, ce fut vraisemblablement par un caprice ou par une de ces raisons insignifiantes qu'il n'importe aucunement de connaître. Mais il est aisé d'y apercevoir la main de Dieu qui préside à ce que les hommes appellent le hasard. Le fervent jeune homme avait désiré, s'il fallait des victimes, être des premières, et Dieu l'exauçait.

S'il fût demeuré à Mazas jusqu'à l'heure où les funèbres voitures revinrent chercher de nouvelles recrues pour la mort, il n'eût point été transféré à la Roquette, et il eût perdu la palme du martyre. Vers huit heures du soir, en effet, on formait un second convoi de prisonniers. Deux autres des séminaristes de Saint-Sulpice, MM. Déchelette et Guitton, après avoir subi au greffe les formalités ordinaires, avaient déjà pris place dans la voiture qui devait les transporter à la Roquette. Un troisième, M. Barbequot, passait à son tour au greffe. Avec le greffier Cantrel, il y avait là un homme ceint de l'écharpe rouge, et qui veillait à ce que la prison des condamnés fût bien pourvue pour le jour des massacres. L'air de jeunesse du séminariste attira son attention :

— Votre profession ? lui demanda-t-il brusquement.

— Je suis séminariste, répondit le jeune homme.

— Il me faut des otages plus sérieux que cela. Donnez-moi un sergent de ville à la place, dit-il au greffier.

M. Barbequot fit observer qu'il n'était pas le seul séminariste qui se trouvât dans la prison.

Après un échange d'observations avec le greffier qui insistait pour qu'on ne fît pas de modification à ses listes, l'homme à l'écharpe rouge finit par dire : « Je le veux, » et fit descendre de la fatale voiture les séminaristes qu'on réintégra dans leurs cellules de Mazas. Le même individu était

là, quand les deux jeunes gens au sujet desquels il venait de se raviser avaient passé au greffe ; il avait entendu leur titre de séminaristes de Saint-Sulpice, et n'avait fait aucune opposition à leur transfert. Il en avait fallu un troisième pour exciter sa capricieuse et cruelle compassion, qui, en épargnant quelques victimes, tenait à avoir son nombre et à les remplacer par d'autres. C'est ainsi que ces hommes décidaient de la vie et de la mort.

Quant aux deux séminaristes déjà transférés à la Roquette, malgré les réclamations de leur condisciple, on ne s'en occupa plus. Qu'il y eût deux victimes de plus ou de moins, les bourreaux ne s'en inquiétaient guère.

Ce fut seulement le jeudi 25 mai, qu'un employé au greffe de Mazas (1) étant allé à la Roquette, remarqua sur la liste des otages transférés les noms de MM. Gard et Seigneret qu'il connaissait, ayant eu souvent, à Mazas, à contrôler la correspondance des prisonniers. Sur cette liste de mort, six noms déjà venaient d'être marqués d'une croix rouge, ceux de Monseigneur Darboy et des cinq otages fusillés la veille avec lui. L'employé de Mazas fit observer au greffier de la Roquette que MM. Gard et Seigneret n'étaient que des séminaristes et avaient été transférés par erreur ; et il le pria de tenir compte de ces indications. Le greffier répondit qu'il fallait, dans ce cas, obtenir un ordre pour les faire réintégrer à Mazas. De retour à la prison, l'employé sollicita cet ordre, que le greffier Cantrel, en l'absence du directeur, n'osa refuser, craignant qu'à l'arrivée, désormais imminente, des troupes

(1) M. Casareto, commis de seconde classe à la Légion d'honneur, avait, sous la Commune, pris un emploi au greffe de Mazas, avec l'intention et dans l'espérance d'être utile aux otages. C'est à sa relation manuscrite que nous avons emprunté le récit de l'incident relatif aux deux séminaristes transférés à la Roquette.

de Versailles, ce refus ne devînt pour lui une charge nouvelle. Malheureusement, les noms des deux prisonniers n'y étaient pas portés ; il y était question seulement de deux séminaristes. Le directeur de la Roquette rejeta l'ordre, parce qu'il n'indiquait pas les noms. Une fois encore, l'employé de Mazas fit le voyage que le combat commençait à rendre périlleux. A dix heures du matin, il obtenait de Cantrel la pièce suivante :

« Ordre est donné au directeur du dépôt des condamnés de faire transférer à Mazas les nommés Gard et Seigneret (Paul-Joseph-Claude), qui ont été, par erreur, envoyés, le 22 mai courant, à la maison du dépôt des condamnés.

Pour le directeur empêché

Le greffier, CANTREL.

Mais, quand il fallut porter cet ordre à la Roquette, les progrès de la lutte avaient rendu le passage impraticable. Après l'avoir tenté vainement à plusieurs reprises, celui dont nous tenons ce récit dut, malgré son désir de les sauver, abandonner au péril qui les menaçait les deux jeunes élèves de Saint-Sulpice.

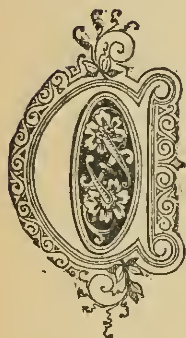
Ainsi Dieu rendait plus manifeste le choix spécial qu'il avait fait, et conduisait sûrement à l'autel du sacrifice la noble victime qui avait envisagé et désiré la mort comme la grâce la plus enviable : *Et mori lucrum.*





CHAPITRE SIXIÈME

La Mort.

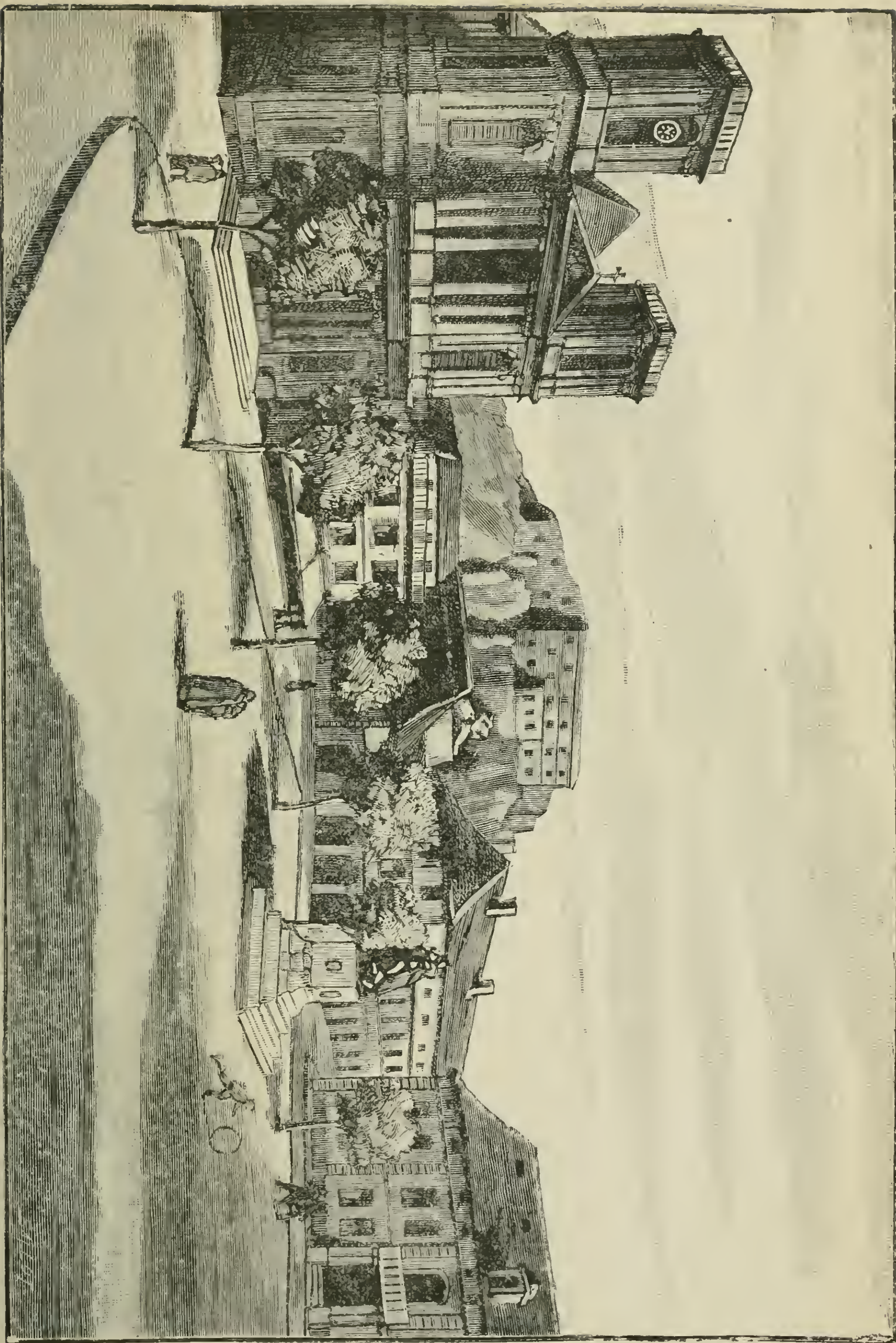


'ÉTAIT une agonie commencée que ces jours de la Roquette avec leurs émotions écrasantes et leurs cruelles alternatives de lueurs d'espoir et de certitude de mort prochaine. Ceux qui ont passé par ces angoisses les ont décrites avec une vivacité et une vérité d'accent qui rendraient plus qu'inutile toute description de seconde main (1). Notre tâche, à nous, est de retrouver et de distinguer, dans ce groupe de victimes choisies pour satisfaire les dernières fureurs de la Commune, la douce et intéressante figure de notre cher Paul Seigneret, de recueillir pieusement le souvenir de ses derniers actes et de ses dernières paroles, et d'achever ainsi le touchant tableau que nous a présenté sa vie.

Les premiers moments passés à la Roquette furent pleins d'anxiété. Réunis dans une salle basse qu'envahissaient déjà les ombres de la nuit, les prisonniers attendirent plus d'une

---

(1) On peut voir, entre autres, la brochure de M. l'abbé Amodru : *la Roquette*, la première publiée par un témoin oculaire sur ces dramatiques événements ; — *Deux mois de prison sous la Commune*, par M. Perny ; — *la Place Vendôme et la Roquette*, par M. l'abbé Lamazou, — et les intéressants *Souvenirs d'un otage*, par F. Évrard.



heure, ignorant si l'heure suivante ne serait pas la dernière. Là se trouvait, assis sur un misérable banc, au milieu de ses prêtres, Monseigneur l'Archevêque de Paris, malade, les traits altérés par la souffrance, mais résigné, calme et fort dans ces épreuves suprêmes.

« Je ne pus, dit le séminariste qui l'a vu dans ce moment, retenir un cri de douleur, en contemplant cette immense misère : Quoi ! Monseigneur ici ! »

L'insulte avait trouvé moyen d'atteindre le vénérable prélat jusqu'à son entrée dans ce lieu. Quelqu'un ayant sans doute prononcé le mot de *Monseigneur :*

— *Il n'y a plus de seigneur ici,* cria avec insolence la voix avinée d'un jeune garde de dix-huit à vingt ans : *il n'y a que des citoyens.*

Les captifs furent enfin conduits, dans l'obscurité, au premier étage de la quatrième section de la prison. Chacun entrait au hasard dans la cellule qu'il trouvait ouverte ; on fermait sur lui le verrou, et tout était dit. Les gardiens ne savaient pas dans quelle cellule se trouvait tel ou tel prisonnier. Un lit, consistant en une paillasse et une couverture, composait tout l'ameublement. C'était, il est vrai, pour si peu de temps !

Paul Seigneret se trouva, dans ce désordre, séparé de son compagnon. On l'enferma dans la cellule qui porte le numéro 18, et c'est là que s'écoulèrent, dans une paix que rien ne put troubler, les quatre derniers jours de sa vie.

Ce qu'il fut avec Dieu dans ces heures de préparation immédiate à la mort, on connaît assez son âme pour le comprendre. Dans sa cellule, avec sa chère Bible, ne se faisant point illusion et n'ayant plus que la mort pour perspective, comme il dut s'unir amoureusement à Notre-

Seigneur, et faire souvent et de bon cœur l'offrande de s vie à son Père céleste, comme il aimait à l'appeler *Pater, venit hora.* O Père, l'heure est venue ! Sans doute il pensait à saint Pierre, à saint Paul qui, eux aussi connurent les horreurs de la prison, à tant de martyr qui furent chargés de fer et jetés au fond des cachot pour le nom de Jésus-Christ.

Mais nous ne sommes pas réduits à de simples conjec tures, et tout ne nous est pas également caché. Dans le conversations de ces derniers jours avec son condiscipl de Saint-Sulpice, il a raconté quelle forme il avait déj donnée au côté religieux de sa vie à la Roquette.

Dans cette prison, une même fenêtre éclaire deux cel lules séparées seulement par une cloison ; un intervall existant entre la cloison et les barreaux de la fenêtre permet de communiquer avec celui qui occupe la cellul voisine. Or Paul Seigneret avait pour voisin le saint abb Planchat. Dès le mardi soir, 23 mai, tous les deux, age nouillés dans le coin de leur cellule, prièrent ensemble haute voix pendant plusieurs heures :

« Je les avais entendus l'un et l'autre, dit un otage réciter les prières des agonisants, et j'en avais été trè impressionné (1). »

Ils prièrent même si longtemps et à si haute voix qu'ils attirèrent l'attention d'un factionnaire qui se promenait au bas, dans le chemin de ronde. Cet homme se mit à vociférer contre eux ; ils ne s'en émurent pas, et continuèrent jusqu'à ce que d'autres prisonniers, troublés dans leur repos, eussent demandé le silence.

Le matin, M. Planchat faisait l'oraison tout haut. Dans

(1) *Souvenirs d'un otage*, par F. Evrard, p. 80.

contre la cloison ; j'ai prié, j'ai adoré Notre-Seigneur présent en moi et dans la cellule du Père. Je n'avais plus rien désormais à attendre sur la terre ; j'avais mon viatique et je pouvais marcher. Ceux qui ont reçu avec ferveur le corps de Notre-Seigneur, comprendront ce que doit être une communion, faite au fond d'un cachot, entre les mains des impies, et malgré toute leur haine. »

Si M. l'abbé Planchat a reçu de quelqu'un des prêtres qui possédaient la sainte Eucharistie, une parcelle d'hostie consacrée, ce qui ne manque pas de vraisemblance, la même scène se sera reproduite dans sa cellule et dans celle de Paul Seigneret. Il nous est doux de penser que Notre-Seigneur aura accordé cette dernière visite à une âme qui l'avait tant aimé, et qui avait trouvé dans la sainte communion les plus vives et les meilleures joies de sa jeunesse.

Quoi qu'il en soit, Dieu l'a revêtu de sa force, et il a voulu montrer en ce doux et timide jeune homme comment l'amour est plus fort que la mort et comment on peut, à la lettre, selon la parole de l'Évangile, se réjouir et tressaillir de bonheur en face de la persécution jusqu'à l'effusion du sang : *Gaudete et exultate.*

Plusieurs en furent témoins, et ont pu nous le dire.

Il y eut, en effet, dans ce vestibule de la tombe, des moments de consolation précieuse ; les captifs purent se voir et s'entretenir quelquefois. Une *récréation* commune réunissait chaque jour les otages des différentes sections de la prison ; et dans chaque section, on laissait quelque temps les portes des cellules ouvertes. Les prisonniers avaient ainsi la liberté de se visiter et de causer. C'était un immense soulagement dans ces heures d'inexprimable anxiété, où pendant que la lutte rugissait au dehors, s'approchant peu à peu

et apportant lentement la délivrance, les appels successifs des bourreaux venaient décimer les victimes.

L'impression de tous ceux qui ont vu davantage Paul Seigneret dans ces terribles jours a été la même ; et le même mot leur est venu à tous pour l'exprimer : *l'angélique* physionomie de leur jeune compagnon de captivité leur a laissé un souvenir plein de suavité et de charmes.

Outre la fraternelle société de son condisciple de Saint-Sulpice, il a particulièrement recherché l'entretien d'un vénérable missionnaire, tombé lui aussi aux mains des barbares de la Commune, après avoir passé sa vie à évangéliser d'autres barbares moins cruels. M. Perny nous a dit combien il avait été édifié de la modestie, de la délicatesse, de la piété et de l'ardeur de ce jeune séminariste qu'il voyait pour la première fois. Il remarqua, dès les premières conversations, comme il avait l'âme pleine des saintes paroles de l'Écriture.

— Voyons, mon Père, disait-il parfois, parlez-moi un peu de vos jeunes martyrs de Chine.

— Cela vous fait venir l'eau à la bouche, n'est-ce pas ? lui répondit un jour en souriant le missionnaire.

Voici, du reste, en quels termes M. Perny lui-même a traduit son impression.

Après avoir dépeint en quelques traits les vertus de chacune des victimes choisies pour la mort, le 26 mai, il ajoute :

« Mais, mon cher ami, cet *ange de Saint-Sulpice !* Quelle candeur ! Que son âme devait être pure ! Quelle modestie ! Il venait s'asseoir sur ma couche, et me parler du martyre de nos néophytes chinois. Il osait à peine me dire, tant il était modeste, que son bonheur d'être *ici* était au comble. Ce bon séminariste ne devait durant son sommeil que rêver du martyre (1). »

(1) *Deux mois de prison sous la Commune*, p. 186.

Un membre distingué de l'Université, M. Chevriaux, proviseur du lycée de Vanves, partageait à la Roquette la captivité et les dangers des otages ecclésiastiques. Paul Seigneret se présenta à lui, en sa qualité de fils d'un inspecteur d'Académie ; et il aimait à converser avec une personne qui lui rappelait son père. M. Chevriaux fut très touché de l'angélique sérénité d'âme de cette victime, qu'il a signalée comme remarquable entre toutes (1). Il se refusait à croire que le choix des assassins pût tomber sur ce jeune homme si bon, si inoffensif ; et ce meurtre, particulièrement odieux, lui inspira une vive indignation (2).

Paul Seigneret vit aussi plusieurs fois un autre otage laïque, M. Évrard, sergent-major au 106e bataillon, dont le rapprochèrent le voisinage de leurs cellules, puis bientôt l'attrait qui le portait vers une âme énergique. M. Évrard a tracé de lui, dans ses *Souvenirs d'un otage*, un portrait que reconnaîtront bien tous les amis du jeune martyr :

« Celui de nos compagnons dont j'admirais le plus le courage et la résignation était M. Seigneret. Ce charmant jeune homme, si doux, si modeste, faisait le sacrifice de sa vie avec un courage vraiment remarquable. J'admirais, en l'écoutant, la force de la foi dans un cœur pur et vertueux. Il était d'une belle taille, au-dessus de la moyenne ; de beaux cheveux châtains encadraient un

(1) Article inséré au *Journal des Débats*, 31 mai 1871.

(2) Ce sentiment dicta à M. Chevriaux, devant le troisième conseil de guerre, chargé de procès des membres de la Commune, une déposition qu'on peut lire au compte rendu de la séance du 10 août 1871.

Les accusés avaient parlé de *mensonges* et de *calomnies*. En termes émus, M Chevriaux raconta le fait de ce jeune élève du séminaire, arrêté par caprice, en haine de sa soutane, incarcéré, transféré, sans jamais subir un interrogatoire, et enfin abominablement massacré à Belleville ; et il demanda si les accusés voulaient aussi qu'on rangeât ce fait parmi les calomnies et les mensonges.

visage dont les traits étaient réguliers ; il y avait en lui quelque chose d'angélique qui captivait. Il n'avait aucune espérance et paraissait détaché de la vie qui, à cet âge, semble pourtant avoir encore tant de charmes et d'attraits. Il acceptait le martyre comme un bonheur, regrettant seulement le chagrin que pourrait causer sa mort à sa famille. Il semblait fier que la Providence l'eût placé au milieu de tant de nobles victimes pour y partager leur sort et heureux de n'avoir pas à connaître les vicissitudes d'une longue vie. Sa surprise était visible, quand je lui disais que je vendrais cher ma vie à ces misérables assassins. »

Enfin, un dernier témoignage résume pour nous et couronne tous les autres. C'est celui du condisciple, du frère à qui la Providence a donné d'accompagner cette douce victime jusqu'au moment suprême. Lui aussi a gardé de son modeste et héroïque ami l'impression la plus vive et le plus fortifiant souvenir. « J'ai passé avec lui, écrit M. Gard, huit jours au dépôt de la préfecture de police ; j'ai fait, à ses côtés, le pénible voyage de Mazas à la Roquette ; à la prison des condamnés, nous avons vécu ensemble quatre jours dans les plus mauvais moments ; je l'ai vu à l'heure du sinistre appel pour le massacre ; le lundi, à la rue Haxo, j'ai pu considérer son corps étendu sur la terre sanglante, parmi cinquante autres, et, le mardi soir, doucement couché dans son cercueil de plomb, à l'église Saint-Sulpice. Eh bien ! non seulement aucun des souvenirs, aucune des impressions qui se rattachent à lui ne m'est triste et pénible, mais j'éprouve à penser à lui un vague plaisir, une joie sérieuse. Il me laisse le sentiment de la douceur, de la sérénité, du courage calme et sûr.

« Ce qu'il était au séminaire, il le fut pendant les longs jours de notre prison, toujours paisible et fort. Ainsi l'ai-je vu dans la voiture de Mazas, quand il me répondait en sou-

ant qu'il ne voyait pas la nécessité de se confesser ; ainsi fut-il encore quand le nom de Seigneret retentit et que je lui touchai la main sur le seuil de l'éternité !

« On eût dit que pour lui le poids de la captivité et de la mort n'existait pas. En prison, il allait silencieux, modeste, pacifique, comme souriant à quelque chose d'intérieur. Jamais une amertume, jamais un regret ni une plainte ; jamais un mouvement qui fît supposer la perte de la possession de soi. Il intéressait par sa physionomie sympathique et on me demandait quel était ce jeune homme.

« J'allai plusieurs fois dans sa cellule ; je m'asseyais sur son lit et nous causions, nous confirmant dans la simplicité, la foi, l'attente du ciel ou de la liberté. Il m'a rappelé souvent avec effusion les journées passées à Mazas dans la paix, le recueillement, le travail et la prière. Il me parlait aussi de l'Écriture sainte et de son étude ; c'était bon et beau.

« Je voudrais maintenant avoir cherché davantage à pénétrer les dispositions de son âme pour les livrer à ses parents, à ses amis, à ses maîtres. Mais comment aurais-je pu prévoir que nous serions séparés dans la mort et que je demeurerais, tandis qu'il s'en irait au ciel ? »

Cependant les deux premières journées de la Roquette s'étaient passées tranquilles, autant qu'elles pouvaient l'être à cette heure et dans ce lieu. Parmi les prisonniers, plus d'une âme s'était ouverte à l'espérance que la Commune reculerait devant un crime inutile. Mais, le mercredi soir, 24 mai, l'exécution barbare de Monseigneur Darboy et de cinq des principaux otages dissipa cruellement les illusions. Le lendemain matin, Paul Seigneret racontait à M. Gard que, de la fenêtre de sa cellule, il avait vu passer le funèbre cortège. Un des assassins, l'ayant aperçu, coucha en joug Monseigneur l'Archevêque et leva les yeux en ricanant vers la fenê-

visage dont les traits étaient réguliers ; il y avait en lui quelque chose d'angélique qui captivait. Il n'avait aucune espérance et paraissait détaché de la vie qui, à cet âge, semble pourtant avoir encore tant de charmes et d'attraits. Il acceptait le martyre comme un bonheur, regrettant seulement le chagrin que pourrait causer sa mort à sa famille. Il semblait fier que la Providence l'eût placé au milieu de tant de nobles victimes pour y partager leur sort et heureux de n'avoir pas à connaître les vicissitudes d'une longue vie. Sa surprise était visible, quand je lui disais que je vendrais cher ma vie à ces misérables assassins. »

Enfin, un dernier témoignage résume pour nous et couronne tous les autres. C'est celui du condisciple, du frère à qui la Providence a donné d'accompagner cette douce victime jusqu'au moment suprême. Lui aussi a gardé de son modeste et héroïque ami l'impression la plus vive et le plus fortifiant souvenir. « J'ai passé avec lui, écrit M. Gard, huit jours au dépôt de la préfecture de police ; j'ai fait, à ses côtés, le pénible voyage de Mazas à la Roquette ; à la prison des condamnés, nous avons vécu ensemble quatre jours dans les plus mauvais moments ; je l'ai vu à l'heure du sinistre appel pour le massacre ; le lundi, à la rue Haxo, j'ai pu considérer son corps étendu sur la terre sanglante, parmi cinquante autres, et, le mardi soir, doucement couché dans son cercueil de plomb, à l'église Saint-Sulpice. Eh bien ! non seulement aucun des souvenirs, aucune des impressions qui se rattachent à lui ne m'est triste et pénible, mais j'éprouve à penser à lui un vague plaisir, une joie sérieuse. Il me laisse le sentiment de la douceur, de la sérénité, du courage calme et sûr.

« Ce qu'il était au séminaire, il le fut pendant les longs jours de notre prison, toujours paisible et fort. Ainsi l'ai-je vu dans la voiture de Mazas, quand il me répondait en sou-

ant qu'il ne voyait pas la nécessité de se confesser ; ainsi fut-il encore quand le nom de Seigneret retentit et que je lui touchai la main sur le seuil de l'éternité !

« On eût dit que pour lui le poids de la captivité et de la mort n'existait pas. En prison, il allait silencieux, modeste, pacifique, comme souriant à quelque chose d'intérieur. Jamais une amertume, jamais un regret ni une plainte ; jamais un mouvement qui fît supposer la perte de la possession de soi. Il intéressait par sa physionomie sympathique et on me demandait quel était ce jeune homme.

« J'allai plusieurs fois dans sa cellule ; je m'asseyais sur son lit et nous causions, nous confirmant dans la simplicité, la foi, l'attente du ciel ou de la liberté. Il m'a rappelé souvent avec effusion les journées passées à Mazas dans la paix, le recueillement, le travail et la prière. Il me parlait aussi de l'Écriture sainte et de son étude ; c'était bon et beau.

« Je voudrais maintenant avoir cherché davantage à pénétrer les dispositions de son âme pour les livrer à ses parents, à ses amis, à ses maîtres. Mais comment aurais-je pu prévoir que nous serions séparés dans la mort et que je demeurerais, tandis qu'il s'en irait au ciel ? »

Cependant les deux premières journées de la Roquette s'étaient passées tranquilles, autant qu'elles pouvaient l'être à cette heure et dans ce lieu. Parmi les prisonniers, plus d'une âme s'était ouverte à l'espérance que la Commune reculerait devant un crime inutile. Mais, le mercredi soir, 24 mai, l'exécution barbare de Monseigneur Darboy et de cinq des principaux otages dissipa cruellement les illusions. Le lendemain matin, Paul Seigneret racontait à M. Gard que, de la fenêtre de sa cellule, il avait vu passer le funèbre cortège. Un des assassins, l'ayant aperçu, coucha en joug Monseigneur l'Archevêque et leva les yeux en ricanant vers la fenê-

tre, comme pour annoncer, par ce geste expressif, ce qu'ils allaient faire et ce qu'ils espéraient sans doute recommencer bientôt. Le jeune homme fut confirmé dans ses pensées intimes, et il attendit en paix l'heure de mourir.

Le jeudi 25, au matin, on appela le banquier Jecker, qui fut sans doute fusillé seul dans quelque coin de la prison. A cette occasion, Paul Seigneret dit de nouveau à son condisciple que la pensée de mourir seul, dans quelque lieu écarté, lui causait encore de l'horreur, ainsi que celle d'être livré, dans un carnage général et sans ordre, aux mains d'une populace furieuse ; et qu'il avait demandé à Dieu que cette imagination ne vînt pas troubler sa paix.

Ce même jour, les deux séminaristes de Saint-Sulpice passèrent une partie du temps de la promenade commune accordée aux prisonniers, dans la compagnie d'un directeur du séminaire, M. Bacuez, otage comme eux, mais faisant partie de la troisième section. On se promena dans le préau de la prison, comme on avait fait, deux mois auparavant, dans les allées du jardin de Saint-Sulpice ; mais la récréation fut grave et solennelle ; on s'y entretint de la mort, de l'éternité, du martyre. Paul Seigneret dit, avec sa courageuse simplicité, qu'il comptait être du premier appel et qu'il regardait comme un bonheur d'aller à Dieu. Puis on se sépara en s'embrassant ; ce devait être la dernière fois.

Un bonheur inespéré a fait découvrir, au moment où l'on y comptait le moins, une petite lettre renfermant les adieux de l'affectueux jeune homme à sa famille, et datée de la Roquette, le jeudi 25 mai (1).

(1) Cette lettre est écrite sur une page d'un portefeuille trouvé, à Versailles, parmi les nombreux objets qui ont servi de pièces de conviction dans le procès des assassins de la rue Haxo. Il est vraisemblable que Paul Seigneret avait sur lui ce portefeuille au moment de sa mort.

Nous la rapprochons à dessein d'une autre lettre, écrite aussi de la Roquette, le mardi 23 mai et adressée à M. Déchelette, le condisciple et l'ami de Paul Seigneret et son voisin de cellule à Mazas.

La tendresse du cœur et la générosité des sentiments s'allient dans ces deux pages à une simplicité ravissante. C'est bien là le charmant jeune homme que sa vie nous a montré toujours pur, délicat et désintéressé dans ses affections, vrai dans son héroïsme, détaché de la terre et s'élevant à Dieu avec autant de facilité que de bonheur. Il nous semble le voir à cette heure suprême, appuyé sur la fenêtre de sa prison, le visage serein, le regard tourné vers le ciel, souriant à la mort, offrant à Dieu le sacrifice de ses deux plus chères joies humaines et écrivant, dans la candeur de son âme, ce double testament de l'amour filial et de l'amitié :

« Mon bien cher Ami,

« Je ne sais si vous êtes encore à Mazas ; j'y lance ma lettre au petit bonheur. Que je serais heureux de savoir que vous y êtes resté !

« Nous sommes ici à la Roquette, la prison des condamnés. J'en bénis Dieu de toute mon âme. Tout me réussit à souhait. J'avais si souvent demandé que, s'il devait arriver malheur à quelqu'un, ce fût à moi et non à vous ! Il me semble déjà voir l'accomplissement partiel de mon désir. O mon bien cher ami, si je reste ou si je m'en vais, comme nous nous aimerons toujours, ici-bas ou de là-haut ! Dieu sait toutes les joies que vous m'avez données et tout le bien que m'a fait votre amitié depuis deux mois. J'espère que je vous le rendrai par l'affection la plus absolue. Si Dieu m'enlève, je veillerai fraternellement

sur vous et je tâcherai de vous envoyer au centuple tout le bien, toutes le grâces et toutes les joies que j'eusse désirées pour moi-même.

« Adieu, mon bien cher ami. Nous sommes de nouveau réduits ici à un ménage à sa plus simple expression : une paillasse comme à la préfecture de police ; et je vous écris sur ma fenêtre.

« J'ai revu hier M. Gard dans la voiture ; c'est le seul de nous tous, Dieu merci, qui ait changé de prison avec moi. Vous dire la fête où je suis est chose difficile.

« Adieu, encore une fois. Si nous ne nous revoyons pas, dites à tous ceux que nous aimons combien j'ai toujours pensé à eux. Que Dieu vous garde ! Je mourrais si heureux, si je vous savais sain et sauf !

« Je vous embrasse de tout cœur,

« PAUL SEIGNERET. »

« Mes bien chers Parents,

« Je ne puis vous écrire, mais peut-être que ce portefeuille vous sera remis, ainsi que le peu d'affaires que j'ai avec moi.

« Je vous remercie, mon père et ma mère chéris, des bontés sans bornes que vous avez eues pour moi. Je meurs triste à la pensée du chagrin qui vous attend et du peu que j'ai fait pour votre bonheur, mais heureux aussi de pouvoir effacer par mon sang tout ce qui de ma part aurait pu vous offenser.

« Mon seul regret, c'est de n'avoir pas plutôt mille vies qu'une à offrir à Dieu pour le pardon du moindre de mes torts envers Lui ou envers les hommes.

« Je dis adieu à mon cher oncle, à Alexandre, à Charles et à ma chère petite sœur. Leur bonheur m'a toujours

le jour on lisait un chapitre de l'Imitation, ou l'on faisait quelque autre exercice de piété ; le soir, on récitait le rosaire.

Unies dans la préparation, ces deux belles âmes devaient l'être aussi dans la mort. M. Planchat (1) fut en effet massacré le vendredi 26 mai, à Belleville, avec Paul Seigneret.

Nous n'avons pu savoir si le jeune lévite a eu avant de mourir la joie, accordée à plusieurs des victimes, d'une dernière communion. Notre Seigneur Jésus-Christ était présent, sous son mystère adorable, dans cette prison des condamnés à mort ; il reposait sur la poitrine de plusieurs de ses ministres, comme au temps des premières persécutions il reposa sur la poitrine de ses martyrs ; et il s'est passé là des scènes dignes des Catacombes.

Nous ne nous écarterons pas de notre sujet, en racontant, d'après ce qu'il en a écrit lui-même, la communion providentielle du séminariste de Saint-Sulpice échappé à la mort, M. Gard.

---

(1) L'assassinat de ce prêtre vénérable est un des crimes les plus odieux de la Commune. Abandonnant dès le lendemain de son sacerdoce les classes les plus aisées de la société, auxquelles il appartenait par sa culture d'esprit et par les habitudes antérieures de sa vie, il se consacra sans partage au service de la population ouvrière. A partir de ce premier jour, les besoins et les misères sans nombre qui passaient sous ses yeux ne lui laissèrent pas un moment de paix. Aussi le voyait-on toujours en chemin, importunant ses amis, épuisant sa famille, tendant la main à tout le monde, et toujours en faveur de ses chers apprentis, de ses orphelins, d'une multitude de pauvres de tout genre, qu'il ne se lassait pas de soulager. Ce fut après vingt ans d'une vie consacrée ainsi au peuple, et qui ne connut ni un jour de repos ni une heure donnée au plaisir, que la Commune le fit arrêter au milieu d'une population dont il était la providence, et qui le laissa prendre d'abord, puis conduire et massacrer à la rue Haxo.

On lira avec non moins d'intérêt que d'édification la *Vie de l'abbé Planchat*, éditée à Paris.

Le mardi 23, vers neuf heures du matin, le R. P. Ducoudray, son voisin de cellule, l'appelle à la fenêtre, lui confie qu'il a l'honneur de porter sur lui le corps sacré de Jésus-Christ, et lui promet de lui donner le lendemain matin la sainte communion : « Préparez-vous, lui dit-il, adorez Notre-Seigneur, et unissez-vous dans votre cellule à mes adorations. Tenons-nous en retraite. Les deux mois que nous venons de passer ne sont-ils pas, d'ailleurs, une vraie retraite de mort ? Quel honneur est le nôtre ! Nous sommes traités comme les prêtres de Jésus-Christ, comme notre Archevêque. Nous pouvons être tranquilles ; la persécution est bien *in odium fidei*, en haine du nom de Jésus-Christ. Nous n'aurons pas plus belle occasion de mourir... »

Profondément ému de cette révélation, le jeune homme se met à genoux contre la cloison en planches, devenue pour lui désormais comme la paroi du tabernacle, et il adore le Dieu Emmanuel, Dieu avec lui, dans la prison. « Notre Seigneur est là, se dit-il dans sa foi, et je ne le savais pas : *Terribilis est locus iste !* »

Toute la nuit, réveillé par les horribles bruits de la lutte, et par la lueur des incendies qui dévoraient Paris, il pensa à cette première communion de prison qui était en même temps un viatique.

« A six heures, dit-il, le P. Ducoudray a frappé à la cloison, et de sa main de prêtre qui ce soir sera celle du martyr, il m'a communié. J'ai mis ma tête le plus près possible contre les barreaux, dans le coin de la fenêtre, et le Père a déposé sur mes lèvres une parcelle de la sainte hostie, petite, il est vrai, mais qui était tout Jésus-Christ. Je me suis retiré dans ma cellule, avec ce trésor, ce compagnon du prisonnier. Je me suis mis à genoux

été mille fois plus cher que le mien ; j'espère que Dieu voudra bien leur donner toutes les grâces, les joies et l'avenir que j'aurais pu demander pour moi-même.

« Dites à tous ceux que j'aime que leur pensée ne m'a pas quitté un seul jour ; elle me suivra au delà des limites de ce monde.

« Je vous quitte pour une vie meilleure, dans laquelle depuis longtemps, vous le savez, j'ai placé toutes mes espérances et toutes mes joies. Puissiez-vous donc, dans votre tristesse, vous réjouir au moins un peu de mon bonheur ! Je mourrai en redisant le *Te Deum*. Bientôt nous serons réunis pour nous aimer éternellement.

« Adieu ! vous tous que j'aime : vous m'avez donné mille fois plus que je ne vous ai rendu. Espérons que là-haut je pourrai vous aimer comme je le désire.

« Je vous embrasse, pénétré de reconnaissance.

« Soyez sûrs que notre séparation ne sera que matérielle, et encore, je l'espère, pour bien peu de temps.

« Votre fils,

« PAUL SEIGNERET. »

Le lendemain du jour où cette lettre avait été écrite, le vendredi 26 mai, fut le jour du martyre. Vers cinq heures et demie du soir, eut lieu à la Roquette un nouvel appel auquel tous les captifs s'attendaient.

Le brigadier Ramain, qui accomplissait avec un cruel cynisme sa triste besogne, arrive avec une liste et rassemble autour de lui tous les prisonniers de cette quatrième section qui avait déjà fourni les premières victimes : *Messieurs*, dit-il, *faites attention ; répondez à l'appel de vos noms. Il en faut quinze !* Quinze ! et ils restaient là environ une trentaine. « Cette parole sauvage, dit

M. Perny, fit courir un frisson dans toute l'assemblée (1). »

Le nom de Paul Seigneret fut proclamé. Il eût dû, ce semble, à cause de sa jeunesse, rester le dernier des otages. Mais Dieu répondait à ses désirs et voulait couronner en lui son œuvre.

Comme tous ceux qui venaient d'être appelés, le jeune séminariste alla simplement se placer à son rang de condamné. Ses dispositions, à ce moment solennel, sont le secret de Dieu ; mais il nous semble qu'il dut faire ce pas comme il eût fait celui de son sous-diaconat. Il embrassa M. Évrard, en lui disant doucement : « A bientôt ! » Il passa devant son condisciple, M. Gard, qui se contenta de lui serrer la main, ne doutant pas un instant qu'il ne fût appelé aussi, et se promettant bien d'aller à la mort aux côtés de son noble ami et d'échanger alors les derniers adieux. Mais l'appel était terminé, et les victimes descendirent sur-le-champ, sans faiblesse comme sans ostentation. Paul Seigneret, en passant près de la cellule entr'ouverte de M. Petit, secrétaire de l'Archevêché, le salua avec un geste d'adieu et son paisible sourire, comme si rien d'extraordinaire ne fût arrivé.

Au greffe, on adjoignit aux quinze otages de la quatrième section, trente-cinq gendarmes ou soldats ; alors commença cette marche douloureuse de la Roquette à l'extrémité de Belleville, dont, même après le jugement du conseil de guerre, on connaît encore si peu les détails.

On désirerait suivre pas à pas les victimes dans ce long et pénible trajet, discerner leurs prières, leurs derniers entretiens, leurs paroles de courage et de résignation au milieu des vociférations furieuses et des cris de mort ; remarquer le con-

(1) On peut voir les détails dans les récits de M. Perny et de M. Evrard, témoins oculaires.

traste de leurs visages calmes avec les figures sinistres des assassins ; pénétrer surtout dans leurs âmes et y admirer la force de Dieu qui élève la faiblesse de l'homme au-dessus des appréhensions de la mort.

Mais comment apercevoir et distinguer chacun des martyrs, dans cet affreux cortège d'hommes armés, de misérables femmes altérées de sang, qui va grossissant comme une vague impure ? Eux seuls ils eussent pu nous dire ce que fut leur charité en face de la haine atroce, leur patience et leur douceur à supporter les injures et les coups, leur inébranlable fermeté en présence du massacre inévitable. Mais la mort leur a imposé un éternel silence !

Notre cher Paul Seigneret devait être comme un doux agneau au milieu de ces bêtes féroces. Nous nous le représentons marchant d'un pas ferme, au lieu du supplice, — comme autrefois les Agnès, les Lucie, les Agathe et tant d'autres, — priant, s'unissant à Notre Seigneur Jésus-Christ dans le chemin du Calvaire, laissant voir dans son œil vif et brillant l'exaltation intérieure de son âme, mais conservant son air simple et modeste, sa physionomie paisible et sereine que la mort elle-même ne lui enleva point.

L'endroit choisi pour l'exécution du crime abominable qui allait se commettre était, au numéro 85 de la rue Haxo, la cité Vincennes, dernier refuge de la Commune expirante, aujour'hui encore solitaire et désolée comme un lieu maudit.

Là se passèrent des scènes horribles. Les otages étaient livrés à une populace animée par les excitations les plus sanguinaires et littéralement ivre de rage. C'était le genre de mort qu'avait redouté notre jeune ami ; mais Dieu, qu'il avait prié, lui aura donné d'en subir l'horreur, sans que sa joie de mourir en fût altérée.

Si nous en croyons certains détails qu'on nous assure

provenir de témoins oculaires, cette mort aurait été, pour Paul Seigneret, particulièrement douloureuse.

A l'entrée de l'avenue qui conduit de la rue Haxo à la cité Vincennes, il aurait été brutalement frappé, au moment où il aidait à se relever un des vénérables prêtres qu'il accompagnait au supplice et qui venait de tomber sous les coups. La férocité des bourreaux se serait acharnée, on ne sait pourquoi, sur cette jeune victime. Ils l'auraient accablée de coups, renversée et traînée à terre jusqu'au fond de l'enclos où eut lieu l'exécution.

Les mêmes témoignages nous disent encore que, dans cette agonie, on l'entendit prononcer quelques paroles de souvenir pour sa chère famille et de pardon pour ses bourreaux. Bientôt épuisé par la fatigue et par les mauvais traitements, il serait demeuré sans mouvement, étendu à terre, tandis que les assassins, le croyant déjà mort, s'empressaient de courir à d'autres crimes. Mais l'exécution terminée, un de ces monstres remarquant qu'il vivait encore, lui aurait déchargé à bout portant un coup de feu, le dernier entendu à la cité Vincennes dans cette épouvantable soirée.

Nous n'osons présenter ces détails comme absolument certains. L'état dans lequel on a retrouvé le corps et les vêtements du jeune martyr nous laisse quelque difficulté à les admettre. Ce qui est hors de doute, c'est qu'une balle dans la poitrine lui donna la mort.

Nous croyons du reste, sans peine, qu'en ce moment terrible il dut songer avec angoisse à la douleur qu'éprouveraient ses parents bien-aimés. N'avait-il pas écrit de sa prison que la pensée de leurs inquiétudes était *l'ombre inévitable* de sa vie ?

Et l'on peut être aussi bien assuré qu'il n'y eut dans son

cœur que douceur et charité, et sur ses lèvres, si elles se sont ouvertes, que des paroles de pardon pour ses bourreaux.

Quand on se représente ce jeune homme, si noble et si bon, abandonné aux mains sanglantes des assassins, et tombant sous leurs balles, un premier mouvement d'indignation et de colère saisit l'âme, et on est tenté de s'écrier : *Vengez, Seigneur, le sang de vos saints qui a été répandu.* Mais la foi fait oublier bien vite le crime des bourreaux pour ne laisser penser qu'à la charité de la victime qui veut qu'on pardonne, et au fruit de sa glorieuse mort. Paul Seigneret était, on l'a vu, dévoré du désir de faire le bien ; et il avait peine à comprendre comment, avec de si puissantes aspirations, Dieu lui laissait si peu d'espérance de les satisfaire. Eh bien ! il lui a été donné, selon son désir, de *mourir utilement ;* et il n'est pas douteux en effet que sa mort qui, outre le mérite de l'expiation, a permis de dévoiler une vie si belle, ne soit cent fois plus utile aux âmes que ne l'eussent été les quelques jours, déjà comptés, qu'il eût pu consacrer à Dieu et à l'Église.

Ainsi fut accompli le rêve de son âme généreuse. Ce qu'il avait à peine osé croire possible, lui était accordé :

Au début même de sa vie, Dieu le tenait quitte du reste, et l'avait jugé digne de lui rendre ce témoignage du sang, plus fécond que l'emploi de mille vies !

Dès le lendemain du dernier combat, le lundi 29 mai, M. Sire, directeur au séminaire, et M. Gard, compagnon de captivité de Paul Seigneret à la Roquette, allèrent à la recherche de ses précieux restes. Ce fut à la prison seulement qu'ils apprirent que le dernier massacre des otages avait eu lieu sur les hauteurs de Belleville, devenues, comme autrefois celles de Montmartre, l'arène des martyrs. Quand ils arrivèrent à la cité Vincennes, ils eurent sous les yeux

le plus navrant spectacle : une vingtaine de cadavres sanglants avaient déjà été retirés de la fosse où les assassins avaient entassé leurs victimes : on travaillait à en retirer tous les autres. Parmi les corps qui étaient étendus sur le sol, ils n'eurent aucune peine à reconnaître celui de Paul Seigneret. Il était là, les yeux fermés, le visage parfaitement intact, blanc comme l'albâtre, sans souillure et sans contractions. La mort avait éteint sa douce physionomie, mais ne l'avait point encore décomposée ; et elle gardait quelque chose de cette sérénité qu'on avait admirée aux derniers jours de sa vie. Ses vêtements ne portaient pas la trace de violences. Sa soutane, inondée du sang qui avait coulé de la blessure reçue à la poitrine, était percée au bas de plusieurs balles. Il avait sur lui son chapelet, le petit Office de la sainte Vierge, et son livre tant aimé, le Nouveau Testament.

Déposé le soir dans l'église de Saint-Sulpice, le corps du jeune séminariste fut le lendemain, par les soins pieux de ses amis et de ses maîtres, renfermé dans un triple cercueil; et le mercredi, 31 mai, on célébra pour lui un service solennel. C'était une dernière et touchante réunion des prêtres de Saint-Sulpice et de leurs élèves témoins de nos terribles luttes. Les condisciples de Paul Seigneret, ses frères de Mazas et de la Roquette servaient à l'autel, où l'un des directeurs du séminaire offrait le saint sacrifice ; lui, l'élu du Seigneur, était là aussi, reposant dans sa mort glorieuse, présent sur terre par sa dépouille sanctifiée, présent sans doute par son âme devant l'autel du ciel et le trône de Dieu.

L'office terminé, on descendit ces reliques précieuses dans les caveaux de l'église de Saint-Sulpice, en attendant que l'on eût fait choix du lieu où elles reposeraient d'une manière définitive.

Une heureuse pensée réunit aisément tous les suffrages. La place du jeune lévite martyr était au séminaire d'Issy dans la crydte de la chapelle de Notre-Dame de Lorette.

Mais une année entière devait s'écouler avant que ce pieux dessein pût être mis à exécution. Il fallait d'abord relever de ses ruines le sanctuaire bien-aimé.

Enfin, le jeudi 27 juin 1872, quelques jours avant l'ouverture des vacances, eut lieu au séminaire d'Issy la cérémonie de la translation que n'oublieront jamais ceux qui en ont été témoins.

Réunis dans la cour d'entrée du séminaire, les directeurs et les élèves des deux communautés reçurent avec une religieuse émotion le corps du frère que Dieu avait choisi parmi eux comme la victime la mieux préparée au sacrifice. Il n'y avait là que des cœurs amis, en qui le nom de Paul Seigneret réveillait les plus doux souvenirs. Le prêtre qui présidait à la cérémonie était l'oncle de Paul, celui-là même à qui si souvent le tendre enfant avait ouvert son âme dans les charmantes lettres que l'on connaît. Autour de lui se tenaient, prêts à remplir les fonctions saintes, les condisciples du jeune martyr qui avaient partagé sa captivité, et ceux qui avaient, pendant les années du séminaire, joui de rapports plus intimes avec lui. A quelques amis du dehors venus pour rendre à l'aimable victime l'hommage d'une affection déjà ancienne s'étaient joints des prêtres et des laïques, compagnons de ses épreuves et témoins de la joie sereine que la mort n'avait pu altérer.

Afin de se conformer aux règles de la liturgie, on fit les prières ordinaires, et une messe de *Requiem* fut chantée dans la chapelle. Toutefois, c'était moins un deuil qu'un triomphe et ceux qui étaient réunis pour prier autour de ce cercueil recouvert du blanc surplis du lévite et orné de lis et de roses ressentaient dans leurs cœurs plus de joie que de regrets.

On n'avait plus là, il est vrai, qu'une froide poussière, un vase brisé d'où s'était échappée la belle âme qui était présente au souvenir de tous ; mais toute amertume était adoucie par l'inébranlable confiance que, délivrée des liens qui la retenaient ici-bas, cette âme s'était envolée d'un trait vers Dieu, le lieu de son repos et de sa gloire.

La cérémonie prit un caractère plus touchant encore quand, après la messe, on transporta le corps du jeune martyr de la chapelle du séminaire au caveau qui lui était préparé dans la crypte de Notre-Dame de Lorette. On remarquait tout de suite qu'une vive affection pour celui dont on voulait honorer la mémoire, avait inspiré les préparatifs de cette fête ; car c'est ainsi qu'il faut l'appeler. Les allées du jardin et du parc étaient jonchées de verdure et ornées comme pour une marche triomphale. De distance en distance, des guirlandes de feuillage entremêlé de fleurs blanches et rouges, les couleurs symboliques de la pureté et du martyre, dessinaient de gracieuses arcades sous lesquelles devaient passer les restes vénérés.

Tout le monde était doucement ému. Ces deux longues files de lévites en surplis qui s'avançaient lentement dans les allées, en chantant le cantique : *Benedictus Dominus Deus Israel ;* ce cercueil orné de fleurs, ce cortège recueilli et visiblement sympathique de pieux amis, formaient un attendrissant spectacle, et rappelaient à la pensée ces joyeuses et solennelles translations de corps saints que célébraient nos ancêtres dans les siècles de foi.

Quand le corps eut été déposé dans la chapelle du Sacré Cœur, une soudaine inspiration fit entonner l'hymne d'action de grâces, ce *Te Deum* que Paul Seigneret avait chanté dans sa prison et en face de la mort, et toutes les voix répondirent avec émotion à ce cri de triomphe. Le programme de la cérémonie ne le contenait point ; mais il était l'expression

vraie et spontanée des sentiments qui remplissaient en ce moment tous les cœurs.

Le corps de Paul Seigneret fut recouvert par une dalle de marbre blanc, et, avec les emblèmes qui ornent souvent dans les catacombes le tombeau des martyrs, on a gravé sur le monument l'inscription suivante :

HIC QUIESCIT
PAULUS-MARIA-JOSEPH-CLAUDIUS SEIGNERET
CLERICUS
SEMINARII SANCTI-SULPITII ALUMNUS
QUI PUER INGENIOSUS ET SORTITUS ANIMAM BONAM
VITAM BREVEM
SED CARITATE IN DEUM ET HOMINES EXIMIAM
CONSTANTIQUE CRUCIS CHRISTI DESIDERIO FLAGRANTEM
SANGUINIS EFFUSIONE
GAUDIO EXULTANS COMPLEVIT
PARISIIS DIE XXVI[a] MAII AN. D[i] MDCCCLXXI, ÆTATIS XXVI[a]
IN ODIUM RELIGIONIS TRUCIDATUS

Desiderium cordis ejus tribuisti ei Domine.
(PS, XX. 2.)

Ici repose Paul-Marie-Joseph-Claude Seigneret, clerc tonsuré, élève du séminaire de Saint-Sulpice, âme admirablement douée, et que Dieu avait ornée de ses dons les plus excellents. Sa vie fut courte, mais riche d'amour pour Dieu et pour les hommes, et un ardent désir de la croix de Jésus-Christ l'inspira toujours. C'est en tressaillant de joie qu'il la couronna par l'effusion de son sang. Il fut massacré, en haine de la religion, à Paris, le 26 mai de l'année du Seigneur 1871, la vingt-sixième de son âge.

Vous lui avez accordé, Seigneur, le désir de son cœur. (Ps., XX, 2.)





TABLE DES MATIÈRES.



Bruges, impr. Jos. Houdmont-Carbonez.

